CARACTERES

DE

LA BRUYERE.

TOME SECOND.

CARACTERES

DE

LA BRUYERE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue par M. B. de B., de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle il a été ajouté différens morceaux intéressans, et dans laquelle toutes les explications, connues sous le nom de Clefs des Caractères, *sont mises par ordre de citation.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. XC.



LES CARACTERES

OU

LES MŒURS

DE CE SIÈCLE.

CHAPITRE XI.

DE L'HOMME.

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

* Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent de goût quelquefois : ils changent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la république de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être

insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parens et des amis, regarder froidement la mort, et comme une chose indifférente qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triste; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme; et ce fantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et n'ont presque relevé aucun de ses foibles: au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de tous les événemens et de tous les maux : ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauroient lui arracher une plainte, le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chûte, et il demeureroit ferme sur les ruines de l'univers; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces.

Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'ame, mais différens, et qui, avec tout le rapport qui paroît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable: de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs: il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes: il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même: ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce Eutichrate que vous abordez? Aujourd'hui quelle glace pour vous! hier il vous cherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis: vous reconnoît-il bien? dites-lui votre nom.

Ménalque (*) descend son escalier, ouvre sa

(*) De Brancas, chevalier d'honneur de la Reine-mère, frère du duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absence d'esprit. L'aventure de la perruque, dont il est ici parlé, lui arriva chez la Reine. L'on veut

porte pour sortir, il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince et sur son passage, se reconnoître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il

qu'il oublia le jour de ses noces qu'il étoit marié avec Mlle Garnier, fille du partisan ; et que le soir retournant chez lui, à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses valets-de-chambre qu'il apprit être allés mettre sa toilette chez sa nouvelle femme ; ce qui le fit ressouvenir de sa cerémonie du matin. L'auteur a oublié qu'un jour donnant la main à la Reine, il lui prit envie de lâcher de l'eau. Il se mit en devoir d'y satisfaire : ce qui fit bien rire cette Princesse et les Dames qui étoient avec elle.

s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout, on lui égare tout :* il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue, tous les courtisans regardent et rient : Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison : Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui est familier, rien ne lui est nouveau, il s'assit, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre : il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie,

et demeure étonné: Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense, il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner: il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se lève et le laisse en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces: et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse pour un bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des raisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-dieu, il se jette lourdement dessus: la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier: Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes

d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche; il se retire confus et va s'agenouiller ailleurs: il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur; Ménalque lui montre la sienne, et lui dit: *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi.* Il se fouille néanmoins et tire celle de l'évêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre; ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une

main, et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dez et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue : et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, et jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est : on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un duc et pair reçoit l'une de ses deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez, si-tôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin....* Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire, on y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre grandeur.....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche :* il le prend par la main, le fait

descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père; et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, *il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose*, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais? il vous quitte et continue sa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau; il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un

cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cuiller pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre tout ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, et en leur présence il soulève sa couverture et crache dans ses draps. On le mène aux chartreux, on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre : le religieux qui les lui explique, parle de S. Bruno, du chanoine et de son aventure, en fait une longue histoire et la montre dans l'un de ses tableaux : Ménalque, qui pendant la narration est hors du cloître, et

bien loin au-delà, y revient enfin, et demande au père si c'est le chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. Madame, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit, et prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure: le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il lui rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas; pour un stupide, car il

n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté; de roture devant les roturiers qui sont riches, et qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom et le personnage d'un valet; et quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme et de ses enfans, il lui échappe de l'appeller son fils dix fois le jour: il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Ménalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation: il pense, et il parle tout à la fois; mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite: où il dit *non*, souvent il faut dire *oui*; et où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non*: il a, en vous répondant si juste,

les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oui, vraiment. C'est vrai. Bon! Tout de bon? Oui-dà! Je pense qu'oui : assurément. Ah, ciel!* et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle sérieusement son laquais *monsieur;* et son ami, il l'appelle *la Verdure :* il dit *votre Révérence* (*) à un prince du sang,

(*) L'abbé de Mauroy, ci-devant aumonier de Mlle de Montpensier, maître des comptes, et cousin germain de Mauroy, curé des Invalides, sujet à une infinité d'absences d'esprit, étant allé de la part de Mademoiselle, parler de quelques affaires au père la Chaise, il le traita d'altesse royale; et rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de révérence. Une autre fois étant habillé pour dire sa messe, il l'auroit commencée si son laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris médecine, et ensuite un bouillon. Il voulut un jour que le Prieur de son abbaye, qui l'étoit venu voir, lui eût dérobé ses lunettes, qu'il cherchoit pour lire une lettre, et après les avoir bien cherchées, elles se trouvèrent sur son nez. Une autre fois, il entonna le commencement des vêpres par l'*ite Missa est.* Il donna trois fois la nomination d'un même bénéfice à trois différentes personnes, et puis voulut s'inscrire en faux, prétendant ne l'avoir donné qu'une, et il eut de la peine à le croire après qu'on lui eut présenté ces trois nominations.

et *votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la messe, le prêtre vient à éternuer, il lui dit, *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un magistrat : cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et lui demande si cela est ainsi : Ménalque lui répond, *oui, mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler et y réussissent, ils descendent de son carrosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend : arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et leur dit : *demandez à mes gens, ils y étoient.*

L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit ; mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irremédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes, ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire, à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles aient de la douleur et de la souplesse : elle ne leur manque jamais; et elle leur sert de piège pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

Le commun des hommes va de la colère à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent et puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment.

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire. La chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en

particulier, et jettez-vous ensuite dans le commerce monde.

Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

Il est difficile qu'un fort mal honnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit et perçant conduit enfin à la règle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens et de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens et pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance et tout le desir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jetté hors de ses mesures, et même de son naturel, l'on a des chagrins, et une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion,

complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux.

L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte : et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toît, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

Il y a d'étranges pères (*), et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, et éloigné de toute bassesse :

(*) Le duc de Gèvres, ou Bause le père, ou M. Talon, ci-devant avocat général, et depuis président à mortier, qui a fait enfermer son fils unique à S. Lazare en 1695, parce qu'il s'étoit amouraché de la fille d'un chirurgien, bien qu'il fût conseiller de la cour des aides, et a fait mettre la fille à la pitié, après l'avoir fait raser. Elle est depuis sortie par arrêt du parlement.

les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité forcent la nature, et y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, et en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'altèrent, le changent, le bouleversent, il n'est point précisément ce qu'il paroît être.

La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à desirer : l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus long-temps.

Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère : est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

Quoi que j'aie pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté; peu en échappent; et comme toute disgrace peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrace.

Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper et si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sais par où et comment se peuvent conclnre les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trève, les traités, les alliances.

A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide et passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

S'il y avoit moins de dupes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir su pendant tout le cours de leur vie tromper les autres: comment voulez-vous qu'Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces et des bienfaits de ceux même qu'il a ou manqué de servir, ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son industrie?

L'on n'entend dans les places et dans les rues des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, et de *plaider contre sa promesse*: est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole: honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

Rien n'engage tant un esprit raisônnable à supporter tranquillement des parens et des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; et combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu ; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien

dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie; qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter: si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aîment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

Irène (*) se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit: l'oracle lui ordonne de dîner peu: elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède? l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi,

(*) L'on tint ce discours à madame de Montespan aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.

et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse la diète. Ma vue s'affoiblit, dit Irène, prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été : c'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux, et ne savois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage ?

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

L'inquiétude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un

indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini, et de ce qu'on appelle éternité.

Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez.

L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie et l'on fuit la mort.

C'est plutôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent.

A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long : ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les uns des autres : ils confondent leurs différens âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe et sans aucune suite : ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion et par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, et conduisent jusques au troisième et dernier âge. La raison alors dans sa force devroit

produire, mais elle est refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés, ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir; et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes; et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes.

Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à

mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que bien que seuls ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux Rois et aux plus grands Princes; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable; et ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune, et les maîtres de leur propre félicité.

Il n'y a nuls vices extérieurs, et nuls défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfans: ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureusement: devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis: dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

La paresse, l'indolence, et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symmétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux: aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître; et ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens et des petites loix qui les composent, les autres lui déferent; et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment : si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils

sont enfans, et sans une longue expérience; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévérement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent: ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes: on en commet pendant tout le cours de sa vie; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir su éviter de faire une sottise.

Le récit de ses fautes est pénible: on veut les couvrir et en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur.

Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

Nous faisons par vanité (*) ou par bienséance les mêmes choses, et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

Les hommes dans leur cœur veulent être estimés, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime et les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime et les louanges, ou être vains: les hommes sont très-vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi: un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité: elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère: c'est un

(*) Le prince de Conti, qui gagna la petite-vérole auprès de la princesse sa femme, qu'il n'aimoit pas, et qui en est mort, et elle en est guérie.

mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses qui à la vérité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les relève : c'est une erreur.

Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soi qu'on est mal-adroit, et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semblent supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé ; et il

ajoute qu'il en fut repris de son général. De même une bonne tête (*), ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir ; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience ; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, et l'important des affaires occupent seulement, et n'accablent point ; qui, par l'étendue de ses vues et de sa pénétration, se rend maître de tous les événemens ; qui, bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, et sur qui ces premières règles ont été faites ; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions : un homme ainsi fait, peut dire aisément et sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, et qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien : un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, et il est pauvre.

(*) De Louvois.

La

La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement et superbement de lui-même, et ne pense ainsi que de lui-même: la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre, elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

Le monde est plein de gens qui faisant extérieurement et par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur mérite, et agissent conséquemment.

Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux: faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on lui en donne: il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir: un galon

d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

Notre vanité et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge: aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

D'où vient qu'Alcippe me salue aujourd'hui, me sourit et se jette hors d'une portière de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, et je suis à pied, il doit dans les règles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un Grand?

L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte : l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus : ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous devinent.

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sincères, sans équité,

pleins d'envie, de caprices et de préventions: quelle bizarrerie!

Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsidéré, qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables, et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime; aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre: elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même: elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et

de mépriser les autres; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, et nous méprisent.

La santé et les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

Une grande ame est au-dessus de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; et elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

On est prompt (*) à connoître ses plus petits avantages, et lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on sait à peine que l'on est borgne : on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle

(*) Le chevalier de Soissons, fils naturel du comte de Soissons, tué à la bataille de Sédan en 1641, qui étoit borgne.

rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts, à l'exception d'un seul ; elle parle toujours, et n'a point d'esprit.

Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talens du corps et de l'esprit : celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, et que ces vertus font négliger, la vie et l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi, et sur-tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime : on a mis ces qualités à un trop haut prix : on se contente de le penser.

Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres,

avec cette différence, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire; et que celle-là au contraire est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle, qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses; une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique: vice honteux, et qui par son excès rentre toujours dans la vanité et dans la présomption; et ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit et du mérite.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talens, et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs,

les poëtes; tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministère.

L'envie et la haine s'unissent toujours, et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet; et elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts des règles et une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un état et à présider

aux affaires publiques, et qu'ils dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience.

L'on voit peu d'esprits entièrement lourds et stupides : l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendans. Le commun des hommes nage entre ces deux extrémités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la république, et renferment en soi l'utile et l'agréable ; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société et de la conversation.

Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vues, et il est incapable de profiter de celles d'autrui.

Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impossible, on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder

même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans.

Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, et sans que personne se soit vengé.

Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes ; et le Politique rempli de vues et de réflexions ne sait pas se gouverner.

L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences sont ses alimens, elles le nourrissent et le consument.

Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

Il se trouve des hommes (*) qui soutiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix et sans discernement et comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil et sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accès marquent longtemps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, et de se voir si éminens ; et ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

(*) De Lauzun.

Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large, et de larges épaules; porte légérement et de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits.

Il y a des gens (*) qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les règles de parvenir: ils tirent de leur irrégularité et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée: hommes dévoués à d'autres hommes, aux Rois à qui ils sont sacrifiés, en qui ils ont placé leurs dernières espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent; les personnes de mérite et de service sont utiles aux

(*) De la Feuillade, de la maison d'Aubusson, gouverneur du Dauphiné, et colonel du régiment des Gardes Françoises, qui a érigé la statue du Roi à la place des Victoires, qu'il a fait bâtir sur les ruines de l'hôtel de la Ferté, a fait sa fortune par mille quolibets qu'il disoit au Roi. Ce fut lui qui conduisit le secours que le Roi envoya à l'Empereur, qui lui fut si utile, qu'il défit avec lui les Turcs à la bataille de S. Godard en 1664, et les obligea de passer le Raab avec perte de près de 10000 hommes. Cette défaite donna de la jalousie à l'Empereur, qui renvoya au Roi son secours, sans lui accorder presque de route; ce qui ruina beaucoup les troupes.

Rois, ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, et s'élèvent par un continuel enjouement jusqu'au sérieux des dignités : ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

L'on exigeroit (*) de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, et qui a été sue de toute la terre, que sans paroître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins, dans le reste de leur vie, cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise ; que se mêlant moins dans le peuple, et ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité et de l'admiration à l'indifférence, et peut-être au mépris.

(*) Le roi Jacques II, qui s'étoit rendu illustre dans le temps qu'il commandoit la flotte d'Angleterre en qualité de duc d'Yorck, et qui depuis ce temps-là n'a fait aucune action de valeur.

Il coûte moins (1) à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, et qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, et que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés et plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes (2) dans le cours de leur vie sont si différens d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui, par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sait

(1) De Harlay, archevêque de Paris, qui a toujours eu quelque maîtresse : long-temps M[lle] de la Varenne ; depuis madame de Bretonvilliers ; ensuite madame la duchesse de Lesdiguières ; et enfin, la fille d'un marchand, entre les bras de laquelle on veut qu'il soit mort le 6 août 1695.

(2) Le cardinal de Bouillon.

d'autres (*) qui ont commencé leur vie par les plaisirs, et qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont, pour l'ordinaire, de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fond : ils ont une probité éprouvée par la patience et par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle, de réflexion, et quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre et au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.

L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même : les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, et dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font

(*) Boutillier de Rancé, qui a été abbé de la Trappe, où il a mené une vie triste, dure et austère : Ou le cardinal le Camus, évêque de Grenoble, qui a été fort débauché, et qui a fait de certains *alleluia* de la cour, fort impies.

les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

Il y a des ouvrages (1) qui commencent par A et finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages ! on les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare et plus difficile de poursuivre; on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soutient, supplée à la raison qui cède et qui se désiste : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la religion.

Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables, et qui nous soutient dans nos entreprises. N.... (2) aime

(1) Le Dictionnaire de l'Académie.

(2) Lestrot, administrateur et proviseur des prisonniers : Ou Pelisson, maître des requêtes, qui avoit l'économat des évêchés et des abbayes.

une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions : les gens à petits collets et les *sœurs grises* y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes, et les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

Géronte meurt de caducité, et sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'Asterie sa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vue, secouroit sa vieillesse, et lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

Laisser perdre charges et bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même et n'aimer que soi.

Fauste est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'Aurèle son oncle n'a pu haïr ni déshériter.

Frontin, neveu d'Aurèle, après vingt années d'une probité connue, et d'une complaisance aveugle

pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépouille qu'une légère pension que Fauste, unique légataire, lui doit payer.

Les haines sont si longues et si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, et qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

La mollesse et la volupté naissent avec l'homme, et ne finissent qu'avec lui; ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur étoit difficile d'être chastes et tempérans. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses même que l'on vient de quitter : l'on aimeroit

aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

Ce n'est pas le besoin (*) d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent guère avoir cette inquiétude ; et d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice. Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril ; il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

(*) Le marquis d'Orford, ou M. de Marville.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé, et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible: ce sont les avares.

Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards: ils aiment les lieux où ils l'ont passée: les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont chères: ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé: ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter, et pour la vieille danse: ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages: ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, et des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards multiplient leurs rides, et font mieux voir leur caducité.

Un vieillard est fier, dédaigneux, et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

Un vieillard qui a vécu à la cour (1), qui a un grand sens et une mémoire fidelle, est un trésor inestimable: il est plein de faits et de maximes: l'on y trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances très-curieuses, et qui ne se lisent nulle part: l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

Phidippe (2), déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos et de l'exercice: les petites règles qu'il s'est prescrites, et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, et ne les romproit pas pour une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluités, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie, et il veut employer ce qui

(1) De Villeroi.

(2) De Mennevillette, père du président de ce nom: Ou le marquis de Sablé, de la maison de Léonne.

lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse: n'appréhendoit-il pas assez de mourir?

Gnathon (*) ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace: il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier: il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établisse-

(*) L'abbé Danse, chanoine de la sainte chapelle à Paris, frère de madame Dongois, dont le mari étoit greffier au parlement.

ment, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa replétion et sa bile : ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

Cliton (*) n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion : il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le

(*) Le comte d'Olonne, ou de Brouſſin.

fruit et les assiettes, il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a sur-tout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger.

Ruffin commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie ; il est gai, *jovial*, familier, indifférent, il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet : il est content de soi, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d'autres le soin de pleurer, il dit : *mon fils est mort, cela*

fera mourir sa mère, et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté et la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine: il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue ** une maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures, par des mains de fer, et dont il assure en toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles, et qui se

sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain.

Antagoras (*) a un visage trivial et populaire, un suisse de paroisse ou le saint de pierre qui orne le grand autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement, et le soir les rues et les carrefours d'une ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au palais depuis tout ce temps de causes célèbres ou de procédures longues et embrouillées où il n'aît du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, et qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous, et haï de tous, il n'y a guère de familles dont il ne se plaigne, et qui ne se plaignent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus*, ou à mettre un arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de créanciers, par-tout syndic de directions, et perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites : vieux meuble de ruelle où il parle procès et dit des

(*) Le comte de Montluc, frère du marquis d'Alluye. Il avoit épousé Mlle le Lièvre, fille du président de ce nom.

nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au marais, vous le retrouvez au grand fauxbourg, où il vous a prévenu, et où déjà il redit ses nouvelles et son procès. Si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend, pour vous donner audience, qu'Antagoras soit expédié.

Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont souffert.

Il faut des saisies de terre, et des enlévemens de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue, mais justice, loix, et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

L'on voit (*) certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racine : ils épargnent

(*) Les paysans et les laboureurs.

aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Don Fernand dans sa province est oisif, ignorant, médisant, querelleur, fourbe, intempérant, impertinent, mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes, il sera tué.

Le noble de province inutile à sa patrie, à sa famille, et à lui-même, souvent sans toît, sans habits, et sans aucun mérite, répète dix fois le our qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier.

Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes, et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous avent le fort et le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir aire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent

la supériorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur quelques autres, et de-là naissent entre eux ou la familiarité, ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics, et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, et cet autre que l'on feint de ne pas connoître, et dont l'on veut encore moins se laisser joindre, que l'on se fait honneur de l'un, et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui, et dont on rougit, qui dédaigne ici, et qui là est dédaigné: il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise : quelle misère! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne?

Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde

qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie (*). Elle convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, et à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté: elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs: elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

Les hommes, en un même jour, ouvrent leur ame à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins: rien n'est plus inégal et moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux, qu'un homme modeste qui se croie trop malheureux.

Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des princes ou des ministres qui me manque.

(*) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, et ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

Telephe a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est

donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a de force et d'étendue: ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui le ferme, et qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà, mais il passe outre, il se jette hors de sa sphère, il trouve lui-même son endroit foible, et se montre par cet endroit: il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal: il entreprend au-dessus de son pouvoir, il desire au-delà de sa portée: il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon et du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point: son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, et qui est le sien.

L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens et des diminutions, il entre en verve, mais il en sort: alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est automate, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité: il est uniforme, il ne se

dément point : qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instans et dans toutes les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle : il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce : ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive, selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point : elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée si long-temps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui sont les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'Alain ne se démêle plus d'avec celles du grand Condé, de Richelieu, de Pascal, et de Lingendes.

La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en

effet elle s'exerce sur des choses et en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût et de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est Emilie qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vue d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, et s'évanouir aux tubéreuses.

Qui oseroit se promettre de contenter les hommes ? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre ? qu'il l'essaie. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son palais (*) à ses courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique ; que dans des lieux dont la vue seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoute une chère splendide et une entière liberté, qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, et que le héros soit humain et familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont

(*) Les appartemens de Versailles, ou Marli, où le Roi défraie toute la cour, avec une magnificence royale, et où pourtant il y a toujours des mécontens.

charmés

charmés dans leurs commencemens, ils déserteroient *la table des dieux ;* et le *nectar*, avec le temps, leur devient insipide. Il n'hésite pas de critiquer des choses qui sont parfaites, il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisans peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus ; et l'on voit l'homme jusques dans le courtisan.

L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté, ou de l'indifférence ; et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre ; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires, et des foibles qui se

contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre: ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. Adraste étoit si corrompu et si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent, et ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point: c'est donc un vice, et quel autre que la vanité qui ne se réveille et ne se recherche que dans les événemens, où il y a de quoi faire parler le monde, et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste.

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler: maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, et de mentir pour les décrier.

Si l'homme savoit rougir de soi, quels crimes non-seulement cachés, mais publics et connus ne s'épargneroit-il pas ?

Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

Il faut aux enfans les verges et la férule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens, ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme qui est esprit se mène par les yeux et les oreilles.

Timon (*) ou le misanthrope peut avoir l'ame austère et farouche, mais extérieurement il est civil et cérémonieux : il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes ; au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement, il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

La raison tient de la vérité, elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte

(*) Le duc de Villeroi.

par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des sots et des impertinens. Celui qui n'a vu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

Après avoir mûrement approfondi les hommes, et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts et de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

Combien d'ames foibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satyre ! Combien de sortes de ridicules répandus

parmi les hommes, mais qui, par leur singularité, ne tirent point à conséquence, et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, et qui sont moins de l'humanité que de la personne.

✿

CHAPITRE XII.

DES JUGEMENS.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de-là les partis, les cabales, les hérésies.

L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de près.

Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

Il n'y a rien de plus bas, et qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux même dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

La faveur des Princes n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas aussi.

Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés, et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

Je ne sais s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver et à louer, que ce qui est plus digne d'approbation et de louange; et si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel et plus sûr que l'envie, la jalousie et l'antipathie. Ce n'est pas d'un saint dont un dévot (*) sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un poëte loue les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence.

Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement: action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet; et ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

Le commun des hommes est si enclin au déréglement et à la bagatelle; et le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit

(*) Faux dévot.

avoir ses bornes, et ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison et d'une conduite régulière.

Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode et des bienséances.

Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, et qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte, et le prodigieux accablement de leurs commentaires ? que devient le *petitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on appelle jurisprudence ? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes loix ? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies les disputes de l'école, la scholastique, et les controverses ? S'ils sont tempérans, chastes et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la médecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler ? Légistes, docteurs, médecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages !

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix et de la guerre auroit-on dû se passer ! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certaines sciences qui ne devoient point être nécessaires, et qui sont dans le monde comme des remèdes à tous les maux, dont notre malice est l'unique source !

Que de choses depuis Varron, que Varron a ignorées ! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme Platon ou comme Socrate ?

Tel à un sermon, à une musique, ou dans une galerie de peintures a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hasarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon et le mauvais : le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres : l'on ne risque guère davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

Le Phénix (*) de la poésie chantante, renaît de ses cendres, il a vu mourir et revivre sa réputation en un même jour. Ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugemens, le public a varié sur son sujet, ou il se trompe ou il s'est trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que

(*) Quinaut, auditeur des comptes, qui a fait les plus beaux vers de l'Opéra.



Quinaut en un certain genre est mauvais poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps, *il est bon poëte.*

Chapelain étoit riche, et Corneille ne l'étoit pas : *la Pucelle* et *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi dans telle ou telle profession, celui-ci avoit manqué sa fortune, et cet autre l'avoit faite ; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, et de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs, et prendre les pires.

La condition des comédiens étoit infame chez les Romains, et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

Il suffisoit à Bathylle (*) d'être pantomime pour être couru des dames Romaines, à Rhoé de danser au théâtre, à Roscie et à Nérine de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret et du mystère : ils se plaisoient à faire du théâtre public celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, et

(*) Le Basque, ou Pecourt.

partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente comédienne, mais une comédienne (1).

Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles-lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la république, que le prix qu'ils y ont mis, et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides. Le comédien (2) couché dans son carrosse jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied. Chez plusieurs, savant et pédant, sont synonymes.

Souvent où le riche parle et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les savans, à qui ils ôtent les manières du monde, le savoir vivre, l'esprit de société, et qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet et à leurs

(1) La Dancourt.

(2) Chammelé, ou Baron.

livres. Comme l'ignorance est un état paisible, et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des savans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'Estrées, de Harlay, Bossuet, Séguier, Montausier, Vardes, Chevreuse, Novion, Lamoignon, Scudéry (*), Pelisson, et tant d'autres personnages également doctes et polis; s'ils osent même citer les grands noms de Chartres, de Condé, de Conti, de Bourbon, du Maine, de Vendôme, comme de princes qui ont su joindre aux plus belles et aux plus hautes connoissances, et l'atticisme des Grecs, et l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers: et s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, et se donner seulement la peine de douter: si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manières: il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

(*) Mlle Scudéry.

Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garderobe; et il a raison. Ossat, Ximenès, Richelieu étoient savans, étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons ministres? Il sait le grec, continue l'homme d'état, c'est un grimaud, c'est un philosophe. Et en effet, une fruitière à Athènes, selon les apparences, parloit grec, et par cette raison étoit philosophe : les Bignon, les Lamoignon, étoient de purs grimauds: qui en peut douter? ils savoient le grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux Antonin de dire, *qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le philosophe, ou le grimaud, venoit à l'empire!*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage: le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies; si les livres qu'elles ont formés, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine, seroit-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire Molière ou la Fontaine?

Je nomme Euripide, et vous dites, c'est un bel esprit : vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est charpentier; et de celui qui



refait un mur, il est maçon. Je vous demande quel est l'attelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier: Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile et mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroient s'appliquer sérieusement; et s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage et qui a de l'esprit: ne dites-vous pas encore du savantasse, il est bel esprit, et ainsi du mauvais poëte? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit? et si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau et convenable; vous voilà donc bel esprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, et d'employer cette ironie comme les sots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, et qu'ils ne voient que dans les autres.

Qu'on ne me parle (*) jamais d'encre, de

(*) L'auteur parle à lui-même.



papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie: qu'on ne se hasarde plus de me dire, vous écrivez si bien, Antisthène, continuez d'écrire: ne verrons-nous point de vous un *in-folio?* Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin; ils devroient ajouter, et nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, et qui sera livre. Béryle (1) tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien: ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* (2) ou *feuille-morte* devient commis, et bientôt plus riche que son maître, il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B** (3) s'enrichit à

(1) L'abbé de Rubec, frère de M. de Valancé.

(2) M. le Normand, ou M. d'Apoigni.

(3) Benoît, qui a amassé du bien en montrant des figures de cire.



montrer dans un cercle des marionettes: BB** (1) à vendre en bouteille l'eau de la rivière. Un autre charlatan (2) arrive ici de de-là les monts avec une malle; il n'est pas déchargé, que les pensions courent; et il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons. Mercure (3) est Mercure, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues: on y ajoute la faveur et les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paie au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage: paie-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et s'il pense très-bien, le paye-t-on très-largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés, il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien; est-il nécessaire qu'ils soient instruits? folie, simplicité, imbécillité! continue, Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe: avoir, s'il se peut, un office lucratif, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oisiveté, et

(1) Barbereau, qui a amassé du bien en vendant de l'eau de la rivière de Seine pour des eaux minérales.

(2) Caretti, qui a gagné du bien par quelques secrets qu'il vendoit fort cher.

(3) M. Bontems.

comme

comme Tityre siffle ou joue de la flûte, cela, ou rien : j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, et me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre : du beau, du bon, du vrai. Des idées, du premier principe, *par Antisthène vendeur de marée.*

Si les ambassadeurs (1) des princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière, et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste par-tout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares : et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste (2), et

(1) Ceux de Siam.

(2) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire.

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, et les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

Ce prélat (*) se montre peu à la cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes : il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, et il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son évêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, et à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes, et son corps par la pénitence : il n'a que l'esprit de régularité, et il est imitateur du zèle et de la

(*) De Noailles, ci-devant évêque de Châlons ; ensuite archevêque de Paris. Les choses ont bien changé de face : Ou M. le Camus.

piété des apôtres. Les temps sont changés, et il est menacé sous ce règne d'un titre plus éminent.

Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère et d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent, et qu'ils badinent comme les autres hommes, et qu'à les voir si plaisans et si agréables on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers et si sévères? oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières de la politesse dont ils se piquent, qu'elle assortit au contraire et conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, et de montrer le même homme sous des figures différentes, et qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque?

Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule et première vue: il y a un intérieur, et un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, et qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu-à-peu, et forcés même par le temps et les occasions que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

FRAGMENT.

« Il disoit que l'esprit dans cette belle personne
» étoit un diamant bien mis en œuvre; et con-
» tinuant de parler d'elle : c'est, ajoutoit-il,
» comme une nuance de raison et d'agrément qui
» occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui
» parlent, on ne sait si on l'aime ou si on l'ad-
» mire : il y a en elle de quoi faire une parfaite
» amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin
» que l'amitié : trop jeune et trop fleurie pour ne
» pas plaire, mais trop modeste pour songer à
» plaire, elle ne tient compte aux hommes que
» de leur mérite, et ne croit avoir que des amis.
» Pleine de vivacités et capable de sentimens elle
» surprend et elle intéresse; et sans rien ignorer
» de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus
» fin dans les conversations, elle a encore ces
» saillies heureuses qui entre autres plaisirs qu'elles
» font, dispensent toujours de la replique : elle
» vous parle comme celle qui n'est pas savante,
» qui doute et qui cherche à s'éclaircir, et elle
» vous écoute comme celle qui sait beaucoup,
» qui connoît le prix de ce que vous lui dites,
» et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui
» vous échappe. Loin de s'appliquer à vous con-
» tredire avec esprit, et d'imiter Elvire qui aime
» mieux passer pour une femme vive, que marquer

» du bon sens et de la justesse, elle s'approprie » vos sentimens, elle les croit siens, elle les étend, » elle les embellit, vous êtes content de vous » d'avoir pensé si bien et d'avoir mieux dit encore » que vous n'aviez cru. Elle est toujours au-dessus » de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle » écrive : elle oublie les traits où il faut des raisons, » elle a déjà compris que la simplicité est élo- » quente. S'il s'agit de servir quelqu'un et de vous » jetter dans les mêmes interêts, laissant à Elvire » les jolis discours et les belles lettres qu'elle met » à tous usages, Artenice n'emploie auprès de vous » que la sincérité, l'ardeur, l'empressement et la » persuasion. Ce qui domine en elle c'est le plaisir » de la lecture, avec le goût des personnes de » nom et de réputation, moins pour en être » connue que pour les connoître. On peut la louer » d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour, » et de tout le mérite qu'elle se prépare par les » années, puisqu'avec une bonne conduite elle a » de meilleures intentions, des principes sûrs, » utiles à celles qui sont comme elle exposées aux » soins et à la flatterie; et qu'étant assez parti- » culière sans pourtant être farouche, ayant même » un peu de penchant pour la retraite, il ne lui » sauroit peut-être manquer que les occasions, ou » ce qu'on appelle un grand théâtre pour y faire » briller toutes ses vertus ».

Une belle femme est aimable dans son naturel; elle ne perd rien à être négligée, et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse. Une grâce naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode. De même un homme de bien est respectable par lui-même, et indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, et sa vertu plus spécieuse. Un air réformé (*), une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte n'ajoutent rien à la probité, ne relèvent pas le mérite, ils le fardent, et font peut-être qu'il est moins pur et moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique: ce sont comme des extrémités qui se touchent et dont le milieu est dignité: cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage: celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle, et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin et austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande réforme et d'une pra-

(*) De Harlay, premier président.

tique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement et laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel (*), n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

Combien d'art pour rentrer dans la nature ! combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grace que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de

(*) Pelisson, maître des requêtes, historien du Roi et de l'Académie, très-laid de visage, mais bel esprit. Il a fait plusieurs petits ouvrages. Il étoit bénéfier, et avoit été huguenot. On veut qu'il soit mort dans cette religion en 1694.

passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

Il y a de petites règles, des devoirs, des bienséances attachées aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, et que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

Je ne sais s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique : et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.

Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui et le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société et de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas

contredire celui-ci et celui-là qui en parlent indifféremment.

Un homme partial est exposé à de petites mortifications, car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, et que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point.

Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculière ou ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie: foibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jusqu'aux médecins: ils sont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer, et de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge et l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui lui font avaler tout ce

qui lui plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuent.

La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot.

Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute : l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense, il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre.

Les vices partent d'une dépravation du cœur : les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère: l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent: il semble que le ridicule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, et tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point, et ne peut être.

La grossiéreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot; et dans celle du sot, une sottise.

Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractère.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

Le sot est embarrassé de sa personne, le fat a l'air libre et assuré, l'impertinent passe à l'effronterie: le mérite a de la pudeur.

Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit et une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, et est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot (*), et qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles.

(*) Faux dévot.

Entre le bon sens et le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit et talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, et dont il n'est plus permis de rien attendre.

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu; pourroit-on me le définir? ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? et s'il en faut, pourquoi y voit-on des imbécilles qui y excellent, et de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains, trouble la vue, et fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme (*) paroît

(*) La Fontaine, de l'Académie Françoise, auteur des contes et des fables.

grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler; ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple (1), timide, d'une ennuyeuse conversation: il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient, il ne sait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius, il est roi, et un grand roi, il est politique, il est philosophe: il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir, il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

Voulez-vous (2) quelque autre prodige: concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux: imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en

(1) Corneille l'aîné, poëte.

(2) Santeuil, religieux de S. Victor, auteur des hymnes du nouveau Bréviaire, et d'une infinité de petites pièces latines en vers, en quoi il excelloit. Il est mort en 1697.

cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie, qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu, quelle verve ! quelle élévation, quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de Théodas, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou, et pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables : on est surpris de voir naître et éclorre le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions : qu'ajouterai-je davantage ? il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un

troisième dans Théodas, car il est bon homme; il est plaisant homme, et il est excellent homme.

Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, sont les diamans et les perles.

Tel connu (1) dans le monde par de grands talens, honoré et chéri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique et aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estime: tel autre (2) au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison; s'applaudit d'un mérite rare et singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

Tout le monde (3) s'élève contre un homme qui entre en réputation: à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant et une première vogue, qui semblent l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, et après que le Prince s'est déclaré par les récompenses: tous alors se rapprochent de lui, et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

(1) Pelletier de Sousy, intendant des finances.

(2) Son frère le ministre.

(3) L'Académie Françoise.

Nous

Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vue, et nous devient plus douce et plus supportable.

L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route : tout leur rit, tout leur succède, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte, les flots se brisent au pied, la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, où ces gens échouent.

Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le poëte rempli de grandes et sublimes idées estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; et celui qui écrit l'histoire de son pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions et à trouver une rime : de même le bachelier plongé dans les quatre

premiers siècles, traite toute autre doctrine de science triste, vaine et inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du géomètre.

Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, et fait que l'homme illustre parle comme un sot.

Hérille, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au prince des philosophes, que le vin enivre, et à l'orateur Romain que l'eau le tempère. S'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un et l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, et qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sait : il veut citer.

C'est souvent hazarder un bon mot et vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir,

que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, et reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit s'il faut rire, et s'il faut admirer on admire.

On a dit de Socrate qu'il étoit en délire, et que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce philosophe ! quelles mœurs étranges et particulières ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs, quel pinceau ! ce sont des chimères. Ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du cynique, il épargnoit les personnes, et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un philosophe, ses préceptes, sa morale et sa conduite ; et n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué ce rigide censeur, il s'égare et il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, et que l'on arrive au délicieux port de la fortune : et, selon ses principes, il raisonne juste.

Je pardonne, dit Antisthius (*), à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient: qu'ai-je fait pour eux? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me doivent un aussi grand bien que celui d'être corrigés: mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de-là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense: on ne sauroit en diminuer la réputation; et si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

Il est bon d'être philosophe, il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe: ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement, et en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due.

Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands, et que les puissances; qui nous fait négliger les postes, et ceux qui les procurent; qui nous exempte de desirer, de demander, de

(*) De la Bruyère.

prier, de solliciter, d'importuner; et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis: c'est la meilleure.

C'est abréger, et s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens, qu'ils sont incapables de parler juste, et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, et ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi.

Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables, sont chez nous comme dans leur centre, ils ne pèsent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, et en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer et de les reconnoître dans les autres: c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

La sage conduite roule sur deux pivots, le passé et l'avenir. Celui qui a la mémoire fidelle et une grande prévoyance, est hors du péril de

censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, et dans toutes les circonstances où elle lui sera un jour inévitable.

Le guerrier et le politique, non plus que le joueur habile, ne font pas le hasard, mais ils le préparent, ils l'attirent, et semblent presque le déterminer : non-seulement ils savent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hasard quand il arrive, ils savent même profiter par leurs précautions et leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent, si c'est cet autre, ils gagnent encore : un même point souvent les fait gagner de plusieurs manières. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu.

Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir, et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils ne viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejettés d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

Quel bonheur (*) surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrace! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite, et une mort douce: mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur! des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux au contraire que l'on a faits, ou par soi-même, ou par les autres: en un mot, de toute sa prospérité.

L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus: le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison.

Le bruit court que Pison est mort: c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, et qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit et de l'agrément, de la fermeté et du courage, il étoit sûr, généreux, fidèle: ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

La manière dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne-foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décréditement du genre humain.

(*) **Le Tellier, chancelier de France, ou M. de Louvois.**

Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence : un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisième fait des présens et des largesses, et ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence sont-ce les vertus d'un homme injuste, ou plutôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice. Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent (*),

(*) Le premier sens que ces paroles présentent à l'esprit, est, à mon avis, très-fade, et tout-à-fait indigne de la Bruyère. Un savant de mes amis, qui estime beaucoup l'ouvrage de la Bruyère, m'ayant fait remarquer cet endroit, me dit qu'il y avoit là sans doute une omission qui devoit être mise sur le compte de l'Imprimeur. C'est de quoi je convins d'abord avec lui : et comme ce passage se trouve constamment le même dans toutes les meilleures éditions, je crois qu'il faut suppléer ici le mot *promptement*, ou quelque autre qui signifie à-peu-près la même chose : *Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font* promptement *ce qu'ils doivent.* Du reste, ou l'omission de ce mot une fois faite par l'Imprimeur, la Bruyère ne s'en est jamais apperçu, parce que d'une édition à l'autre il ne se mettoit guère en peine de revoir son ouvrage, comme il me seroit aisé de le prouver,

qui font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soi qu'il fera bien, fait très-mal.

L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises: c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge de l'un et de l'autre sexe, me donnent opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger.

Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, et ne touche qu'aux superficies,

ou bien il a lui-même omis le mot tout exprès, se remettant du soin de le suppléer à la vivacité de son lecteur, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs, que *si quelquefois un écrivain affecte une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'il a de ses lecteurs.* Le principe est beau : mais que la Bruyère l'ait employé ici fort à propos, c'est ce que je n'oserois décider.

je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique.

Le plus grand malheur (*) après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent et nous renvoient absous, qui sont infirmés par la voix du peuple.

Un homme est fidèle à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le loue ni ne le désapprouve, on n'y pense pas: tel autre y revient après les avoir négligées dix années entières, on se récrie, on l'exalte, cela est libre: moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, et je le trouve heureux d'y être rentré.

(*) Penautier, receveur-général du clergé de France, accusé d'avoir empoisonné M. ***, trésorier des Etats de Bourgogne, de laquelle accusation il a été déchargé par un arrêt qui fut fort sollicité par M. le Bours, conseiller de la grand'-chambre, son beau-frère, qui étoit fort habile et en grand crédit. L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.

Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi, ni des autres.

Tels sont oubliés dans la distribution des graces, et font dire d'eux, *pourquoi les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroit fait dire, *pourquoi s'en souvenir :* d'où vient cette contrariété ? Est-ce du caractère de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens ; ou même de tous les deux ?

L'on dit communément, après un tel, qui sera chancelier ? qui sera primat des Gaules ? qui sera pape ? On va plus loin : chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux et plus caducs que celui qui est en place ; et comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tue celui qui s'en trouve revêtue, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, et à donner au corps et à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

La disgrace éteint les haines et les jalousies : celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un héros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer, ni le feu, qu'il aille d'aussi

bonne grace à l'ennemi que Bayard et Montrevel (1); c'est un bravache, on en plaisante; il n'a plus de quoi être un héros.

Je me contredis, il est vrai, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens; je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes (2) qui jugent si différemment.

Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en soi et indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire, rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France,

(1) Marquis de Montrevel, com. gén. l. c. lieut. gén.

(2) Le pape Innocent XI, qui a changé du blanc au noir des sentimens, qu'il avoit étant cardinal, à ceux qu'il a eu étant pape.

Vauban (*) est infaillible, on n'en appelle point : qui me garantiroit que dans peu de temps on n'insinuera pas que même sur le siège, qui est son fort et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme Antiphile ?

Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, et que la passion domine, l'homme docte est un *savantasse*, le magistrat un bourgeois ou un praticien, le financier un *maltotier*, et le gentilhomme un *gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms que la colère et la haine ont su inventer, deviennent familiers, et que le dédain tout froid et tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur-tout lorsque les ennemis commencent à fuir, et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siège à paroître en cent endroits pour n'être nulle part,

(*) Cela est arrivé à M. de Vauban après la reprise de Namur par le prince d'Orange en 1695, et l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette place ; mais il s'en est justifié en faisant voir que l'on n'avoit point suivi le dessein qu'il en avoit donné pour épargner quelque dépense qu'il auroit fallu faire de plus, comme un cavalier qu'il vouloit faire du côté de la rivière, à quoi l'on avoit manqué, et par où ladite ville fut prise.

à prévenir les ordres du général de peur de les suivre, et à chercher les occasions, plutôt que de les attendre et les recevoir; votre valeur seroit-elle fausse?

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où néanmoins ils ne soient pas tués: ils aiment l'honneur et la vie.

A voir comme les hommes aiment la vie, pourroit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, et que la gloire qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point?

Ceux qui (*) ni guerriers ni courtisans vont à la guerre et suivent la cour, qui ne font pas un siège, mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes ou du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre et le succès d'une attaque qu'ils entrevoient: la résistance continue, les pluies surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons et l'ennemi,

(*) Allusion à plusieurs courtisans et particuliers qui allèrent voir le siège de Namur, en 1693, qui fut fait dans une très-mauvaise saison, et par la pluie qui dura pendant tout le siège.

on peut être forcé dans ses lignes et enfermé entre une ville et une armée ; quelles extrémités ! on perd courage, on murmure, est-ce un si grand inconvénient que de lever un siège ? Le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins ? ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du ciel qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils l'osoient dire, l'opiniâtreté du général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragés relèvent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril et la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible : ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux même qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves : revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braie, de courtines, et de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés et où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des

hasards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue. Il laisse à l'orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs et de doctrine, il ne lui ôte rien; mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espèce de honte et de ridicule, s'exposent par de longs, et souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage en ont de reste.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie ; et si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez !

Il

Il y a des créatures de Dieu, qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense ; cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien ou du cheval.

A quoi vous divertissez-vous ? à quoi passez-vous le temps, vous demandent les sots et les gens d'esprit ? Si je replique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, et à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire : les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir. Jouez-vous ? masquez-vous ? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire desirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice : être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce sens que la liberté !

César n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie, et un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. Alexandre étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'aient plutôt rompu son entreprise.

Un jeune Prince (1), d'une race auguste, l'amour et l'espérance des peuples, donné du ciel pour prolonger la félicité de la terre ; plus grand que ses aïeux, fils d'un héros qui est son modèle, a déjà montré à l'Univers par ses divines qualités, et par une vertu anticipée, que les enfans des héros sont plus proches (2) de l'être que les autres hommes.

Si le monde dure seulement cent millions

(1) Monseigneur le Dauphin.

(2) Contre la maxime latine et triviale.

d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches, et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés ? Mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les états et dans les empires ! quelle ignorance est la nôtre ! et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !

Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel !

Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

Pourquoi me faire froid, et vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les cours ? êtes-vous vicieux, ô Thrasille ? je ne le savois pas, et vous me l'apprenez : ce que je sais est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? êtes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? je l'ignorois, et ne pensois pas à vous, j'ai parlé des Grands.

L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité: il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices.

Les hommes sur la conduite des grands et des petits indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite: il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

Les hommes séduits par de belles apparences et de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y sont déjà accoutumés, et n'en attendent que le succès, lorsque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance et sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire et ne pouvoit réussir.

Il y a de tels projets (1), d'un si grand éclat et d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si long-temps, qui font tant espérer, ou tant craindre, selon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire et toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la scène avec un si bel appareil, pour se retirer sans rien dire, quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame, le moindre mal pour lui, est de la manquer.

Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vues et ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; et où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

Un ennemi est mort (2), qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre, et son expérience pouvoit être secondée de la fortune, quels feux de joie

(1) Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui entreprit de passer en Angleterre, d'où il a chassé le Roi Jacques II, son beau-père. Il étoit né le 13 novembre 1650.

(2) Le duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'empereur Léopold premier.

a-t-on vus, quelle fête publique? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, et dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple (1) éclate à leur mort, et que tout tressaille, jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

O temps! ô mœurs! s'écrie Héraclite, ô malheureux siècle! siècle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe. Je veux être un Lycaon, un Egiste, l'occasion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je desire du moins de fleurir et de prospérer. Un homme dit (2), je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses états, et comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi : mais ils tiennent pour lui; ils lui ont presque dit, passez la mer, dépouillez votre père (3), montrez à tout l'Univers qu'on

(1) Le faux bruit de la mort du prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué au combat de la Boyne.

(2) Le prince d'Orange.

(3) Le roi Jacques II.

peut chasser un Roi de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie : qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger; et qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux, et de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs et une ame tranquille! Il n'y a point de charges qui n'aient leurs privilèges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la dignité royale seule n'a plus de privilèges, les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul toujours bon (*) et magnanime ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui, et de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la religion, et de leur état; est-ce assez, à leur intérêt personnel et domestique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme héréditaires, enfin

(*) Louis XIV, qui donna retraite à Jacques II et à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

dans tout l'homme l'emporte sur le souverain. Un prince délivroit l'Europe (1), se délivroit lui-même d'un fatal ennemi, alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand empire (2) : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés (3) arbitres et médiateurs, temporisent ; et lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pâtres, continue Héraclite ! ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes ! si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, et à boire l'eau de vos cîternes !

Petits hommes (4), hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géans, et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-

(1) L'Empereur.
(2) Le Turc.
(3) Le pape Innocent XI.
(4) Les Anglois.

dessous d'elles : espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans*, *des lions furieux*, *malicieux comme un singe ?* et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles, *l'homme est un animal raisonnable :* qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légéretés, de vos folies et de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps, c'est un bon lévrier : je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint

et qui le perce : voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : voilà de sots animaux, et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe, que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de-là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais oui parler ? Et si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie ! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours, qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimetères, et à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres ?

que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête: au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer: vous avez de petits globes (1) qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine: vous en avez d'autres (2) plus pesans et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux (3) qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où gît la gloire, elle aime le remue-ménage, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir

(1) Les balles de mousquet.

(2) Les boulets de canon.

(3) Les bombes.

une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montroit autrefois un charlatan subtil ouvrier, dans une fiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre: il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, et en cet équipage elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont Athos, pourquoi non, une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large: si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmousets ainsi équipés, et de ce que vous appellez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée? n'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régimens et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième; il a gagné une bataille, deux batailles: il chasse l'ennemi, il vainc sur la mer, il vainc sur terre;* est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un Athos que vous me parlez? Vous avez sur-tout un homme pâle (*)

(*) Le prince d'Orange.

et livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en combustion, il vient de pêcher en eau trouble une isle toute entière (1): ailleurs à la vérité, il est battu et poursuivi, mais il se sauve par les marais; et ne veut écouter ni paix ni trève. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice (2), elle en est morte la pauvre femme, je m'entends, il suffit. En un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus; au contraire, il est le maître, et ceux qu'il a domptés (3) et mis sous le joug, vont à la charrue et labourent de bon courage: ils semblent même appréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la courroie et alongé le fouet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude: ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux et s'acquérir de nouveaux domaines: il s'agit, il est vrai, de prendre son père et sa mère par les épaules, et

(1) L'Angleterre.

(2) Le prince d'Orange, devenu plus puissant par la couronne d'Angleterre, s'étoit rendu maître absolu en Hollande, et y faisoit ce qu'il lui plaisoit.

(3) Les Anglois.

de les jetter hors de leur maison, et ils l'aident dans une si honnête entreprise.

Les gens de de-là l'eau et ceux d'en deçà se cotisent et mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable : les Pictes et les Saxons imposent silence aux Bataves, et ceux-ci aux Pictes et aux Saxons, tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages (*) qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis dont la terre fourmille, mais des Princes et des Souverains ? ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur leurs préséances, et qui consument, pour les régler, les mois entiers dans une diète ? Que fera ce nouvel Archonte pour payer une si aveugle soumission, et pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, et en personne : si l'ennemi fait un siège, il doit le lui faire lever, et avec honte, à moins que tout l'océan ne soit

(*) Allusion à ce qui se passa en 1690 à la Haye, lors du premier retour du prince d'Orange de l'Angleterre, où les ligués se rendirent, et où le duc de Bavière fut long-temps à attendre dans l'anti-chambre.

entre lui et l'ennemi : il ne sauroit moins faire en faveur de ses courtisans. César (1) lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre, il en attend du moins d'importans services ; car ou l'Archonte échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir ; ou s'il réussit et que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés jaloux de la religion et de la puissance de César pour fondre sur lui, pour lui enlever l'aigle et le réduire lui et son héritier à la *face d'argent* (2) et aux pays héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope ne leur diroit-il pas : *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'alarme, et s'effraie du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se refugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement et la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(1) L'Empereur.

(2) Armes de la maison d'Autriche.

CHAPITRE XIII.

DE LA MODE.

UNE chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et par cette raison insipide; ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée: de même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par Théotime (*): ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et

(*) Sachot, curé de S. Gervais, qui exhortoit toutes les personnes de qualité à la mort. Le père Bourdalouc lui succéda dans cet emploi.

qui

qui ont cours; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste (1) a un jardin dans un fauxbourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire:* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie: il la quitte pour l'*orientale*, de-là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner, aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre (2) de la richesse des mois-

(1) Caboust, sieur des Costeaux, avocat au parlement.

(2) Marlet, avocat.

sons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre: quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs: et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune!

Un troisième (*) que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et sur-tout de Diognete. Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais: pensez-vous qu'il cherche à

(*) Le père Ménestrier, jésuite.

s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins: vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins: Diognete fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* et la *fleur de coin;* il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule; ce vuide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute Démocède (*), voir mes estampes, et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la rue neuve: il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible

(*) De Ganières, écuyer de Mlle de Guise: ou M. de Beringhem, premier écuyer du Roi.

affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Calot, hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot ? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude !

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satyrique parle juste, et se fait écouter.

Mais quand il ajoute (*) que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts.

(*) Moret, conseiller.

Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près qui sont peints, de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veut non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Quelques-uns (*), par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien, et être foibles et superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs et profonds dans une seule: ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse: ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais: ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du nord, celles des deux

(*) Thevenot et la Croix.

Indes, celles des deux poles, et celle qui se parle dans la lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la Grecque et la Latine. Ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire: ils parcourent tous les livres, et ne profitent d'aucun: c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer: ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un bourgeois (1) aime les bâtimens, il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglois et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du palais royal, du palais L... G... (2)

(1) Amelot. Sa maison étoit dans la vieille rue du Temple.

(2) L** G** Lesdiguières.

et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot ; que dis-je ? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries ; qui se refusent un tour de lit et du linge blanc, qui sont pauvres : et la source de leur misère n'est pas fort loin, c'est un garde-meuble chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux et couverts d'ordures, dont la vente les mettroient au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile (*) commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans des chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle

(*) Santeuil, qui avoit toutes ses chambres pleines de serins de Canarie.

à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des scrins au flageolet, et de faire couver des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de curieux ? Devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *léopard*, de sa *plume*, de sa *musique* (*), les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

(*) Noms de coquillages.

Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer, c'est une chenille, et quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode, et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, et l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante ; il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, et s'étoit si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

Tel a été à la mode, ou pour le commandement des armées et la négociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

Un homme à la mode dure peu, car les modes passent : s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, et il subsiste encore par quelque endroit : également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs : le manque d'appui et d'approbation non-seulement ne lui nuit pas, mais il l'a conserve, l'épure et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

Si vous dites aux hommes, et sur-tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur-tout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait : mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *souffle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau-de-vie, et, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il ? amenez-le moi demain, ce soir; me l'amenerez-vous ? On le leur amène; et cet homme propre à parer les avenues d'une foire, et à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

Il n'y a rien (1) qui mette plus subitement un homme à la mode, et qui le soulève davantage que le grand jeu : cela va de pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un Catule ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cents pistoles en une séance.

Une personne à la mode ressemble à une fleur bleue (2), qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson et tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant: aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée, et rendue au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire; que nos pères ont estimée, et que nous estimons après nos pères;

(1) Morin le joueur.

(2) Ces barbeaux, qui croissent parmi les seigles, furent un été à la mode dans Paris. Les dames en mettoient pour bouquet.

à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire : un lys, une rose.

L'on voit Eustrate assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur et d'un ciel serein : il avance d'un bon vent et qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée : on voit Eustrate revenir sur l'eau et faire quelques efforts, on espère qu'il pourra du moins se sauver et venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu : il paroît une seconde fois, et les espérances se réveillent, lorsqu'un flot survient et l'abîme ; on ne le revoit plus, il est noyé.

Voiture et Sarrasin étoient nés pour leur siècle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors : les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu : et qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre ; ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre : mais les femmes sont, de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-

unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place et la défendent contre les gens d'esprit.

Un homme fat (*) et ridicule porte un long chapeau; un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguillettes et des bottines : il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérisse à la manière des Bacchantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste, en une autre qui soit fière et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de

(*) De Bourlon.

plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance et la légéreté des hommes, qui attachent successivement les agrémens et la bienséance à des choses tout opposées, qui emploient pour le comique et pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, et d'ornemens les plus sérieux ; et que si peu de temps en fasse la différence.

N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent ; et lorsqu'elle y pense le moins et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, et en rougit, il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de momens où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se

procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni la personne : ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère, qui font un capitan d'un jeune abbé, et un matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville; comme d'une femme simple et timide, une amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scythe, un Attila d'un prince qui est bon et magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, et qui ne sera pas la dernière; telle est notre légéreté : pendant ces révolutions un siècle s'est écoulé qui a mis toutes

ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse et qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne: aidée du temps et des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a la saye ou l'habit romain sur les théâtres, qu'ont la mante, le voie, et la tiare (1) dans nos tapisseries et dans nos peintures.

Nos pères nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes (2), et des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie: nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de même nos descendans.

Le courtisan autrefois (3) avoit ses cheveux, étoit en chausses et en pourpoint, portoit de larges canons, et il étoit libertin; cela ne sied plus: il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot: tout se règle par la mode.

Celui qui depuis quelque temps à la cour étoit dévot, et par-là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il espérer de devenir à la mode?

(1) Habits des Orientaux.

(2) Offensives et défensives.

(3) Le duc de Beauvilliers.

De

De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si, pour ne la pas manquer, il devient dévot?

Les couleurs sont préparées, et la toile est toute prête: mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures? Je le peins dévot, et je crois l'avoir attrapé, mais il m'échappe, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je saurai le prendre dans un point de déréglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable; mais la mode presse, il est dévot.

Celui qui a pénétré la cour connoît ce que c'est que vertu, et ce que c'est que dévotion (*), et il ne peut plus s'y tromper.

Négliger Vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soi-même pour le salut, savoir les êtres de la chapelle, connoître le flanc, savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu: rêver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses, avoir un directeur mieux écouté que l'évangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la réputation de son directeur: dédaigner ceux dont le directeur

(*) Fausse dévotion.

a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut : n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes, et les sacremens donnés de sa main à ceux qui ont de moins cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni évangiles, ni épîtres des Apôtres ni morale des pères, lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles : circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser de ses souffrances, de sa patience, dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme : être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres, n'estimer que soi et sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même : goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignités, c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du temps.

Un dévot (1) est celui qui, sous un Roi athée, seroit athée.

Les dévots (2) ne connoissent de crimes que l'incontinence ; parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : si Phérécide

(1) Faux dévot.
(2) Faux dévots.

passe pour être guéri des femmes, ou Phérénice pour être fidelle à son mari, ce leur est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, se réjouir du malheur d'autrui et en profiter, idolâtrer les grands, mépriser les petits, s'enivrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état : voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachés fuient encore l'orgueil et l'injustice ?

Quand un courtisan (*) sera humble, guéri du faste et de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, paiera ses créanciers, qu'il ne sera ni fourbe ni médisant, qu'il renoncera aux grands repas et aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des lèvres, et même hors de la présence du Prince : quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche et difficile, qu'il n'aura point le visage austère et la mine triste, qu'il ne sera point paresseux et contemplatif, qu'il saura rendre, par une scrupuleuse

(*) Le duc de Beauvilliers, gouverneur des enfans de France, fils du duc de S. Aignan, dont il s'empara de tout le bien, sans en payer les dettes, qui se jetta dans la dévotion. Il étoit chef du Conseil des Finances. Il fit faire à S. Aignan en Berri un banc de menuiserie d'une élévation semblable aux chaires des évêques.

attention, divers emplois très-compatibles, qu'il pourra et qu'il voudra même tourner son esprit et ses soins aux grandes et laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples et pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, et que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot ; ou plutôt, c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère et pour le discernement de l'hypocrisie.

Onuphre (*) n'a pour tout lit qu'une housse

(*) De Mauroy, prêtre de S. Lazare, ensuite curé des Invalides, qui avoit été auparavant dans les Mousquetaires, et pour ses libertinages mis à S. Lazare, dont il embrassa la profession. Il y vécut douze ans en réputation d'honnête homme : ce qui lui fit donner la cure des Invalides ; depuis il reprit ses anciennes manières, mais gardant toujours les apparences. Il se mit dans les intrigues des femmes, et si avant avec M[lle] Doujat, nièce de M. Doujat, doyen du parlement, qu'après l'avoir entretenue du temps, et fait de grandes dépenses avec elle, et avoir, pour les soutenir, engagé le patrimoine des Invalides, il la maria au fils de M. le Boindre, conseiller au parlement, à laquelle il donna, de son chef, cinquante mille livres. Mais cette intrigue s'étant dans la suite découverte, il a été condamné à une prison perpétuelle, et envoyé à l'abbaye des Bernardins de Sept-Fonds, où il mourut assez repentant de sa vie déréglée.

de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moëlleuse pendant l'hiver, il porte des chemises très-déliées qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire et ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait ensorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment ; ouvrez-les, c'est *le combat spirituel*, *le chrétien intérieur*, et *l'année sainte* : d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers, il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu, et selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non-seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir s'appaise et ne souffle pas. Il

entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire: il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré : il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours, on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer, dont il

est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même: il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la fausse dévotion: ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites: qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué et d'un homme qui ne se ménage point. Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la fausse dévotion, lui conviennent, seulement avec cette petite différence qu'il néglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci les plus belles et les mieux faites, c'est son attrait: elles vont, et il va; elles reviennent, et il revient; elles demeurent, et il demeure; c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir: qui pourroit n'en être pas édifié? elles sont dévotes, et il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention

où il l'a jetté en sa faveur: tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre: il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne peut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois et d'une certaine manière, que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme: il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse: il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé: Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts: aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir, il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale, on

l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfans, et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile, il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il desire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'Euxode, il sourit, ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison, il en a assez dit.

Riez, Zélie (*), soyez badine et folâtre à votre ordinaire, qu'est devenue votre joie ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, et je commence à respirer : riez plus haut, Zélie, éclatez, que sert une meilleure fortune, si elle amène avec soi le sérieux et la tristesse ? Imitez les Grands

(*) Madame de Pontchartrain.

qui sont nés dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cèdent à leur tempérament, suivez le vôtre : ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit : je m'en doutois, Zélie ; mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, et même de me sourire en passant comme autrefois : ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous : je n'aurai pas une moindre opinion de vous et de votre poste, je croirai également que vous êtes riche et en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous : c'est assez, Zélie, et je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité et la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage, les passions tristes et austères ont pris le dessus et se répandent sur les dehors ; elles mènent plus loin, et l'on ne s'étonne plus de voir que la fausse dévotion sache encore mieux que la beauté et la jeunesse rendre une femme fière et dédaigneuse.

L'on a été loin depuis un siècle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a réduit en règle et en méthode, et augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau et de plus sublime.

La fausse dévotion et la géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art : celui qui ne les sait pas, n'est ni dévot ni géomètre. Les premiers dévots, ceux même qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes : simples gens qui n'avoient que la foi et les œuvres, et qui se réduisoient à croire et à bien vivre.

C'est une chose délicate à un Prince religieux de réformer la cour, et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut lui plaire, et aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilège : il attend plus de Dieu et du temps que de son zèle et de son industrie.

C'est une pratique ancienne dans les cours de donner des pensions, et de distribuer des graces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joueur de flûte, à un flatteur, à un complaisant : ils ont un mérite fixe et des talens sûrs et connus qui amusent les Grands, et qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est beau danseur, et que Lorenzani fait de beaux motets : qui sait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ? il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne, et avec raison ; c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit

le Prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie, et à payer pension à l'hypocrite.

L'on espère que la dévotion de la cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie et rend la mort douce: on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique: est-elle écoulée une fois, elle a péri entiérement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit: ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent, et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.

CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES USAGES.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles.

Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles.

Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers !

Tel abandonne son père qui est connu, et dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son aïeul, qui, mort depuis long-temps, est inconnu et hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, et pour être noble, il ne lui manque que des titres.

Réhabilitations, mot en usage dans les tribunaux, qui a fait vieillir et rendu gothique celui de lettres de noblesse, autrefois si françois et si usité. Se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à la vérité son père a pu déroger ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les

livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, et de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, et tout autres que celles de sa vaisselle d'étain : qu'en un mot les lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire, celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il a vu un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

Quelle est la roture un peu heureuse et établie, à qui il manque des armes, et dans ces armes une pièce honorable, des suppôts, un cimier, une devise, et peut-être le cri de guerre ? Qu'est devenue la distinction des casques et des heaumes ? Le nom et l'usage en sont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés ; et ceux-ci de tant ou de tant de grilles : on n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs

bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une couronne de marquis, trop satisfaits de la comtale : quelques-uns même (1) ne vont pas la chercher fort loin, et la font passer de leur enseigne à leur carrosse.

Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole.

Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient. Un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang et les préséances, de nouvelles armes, et d'une généalogie que d'Hosier ne lui a pas faite, il devient enfin un petit prince.

Les Grands en toutes choses (2) se forment et se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'hon-

(1) Allusion au pélican que porte MM. le Camus.

(2) Allusion à ce que MONSIEUR, pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin, ne vouloit plus qu'on le traitât d'*Altesse royale*, mais qu'on lui parlât par *Vous*, comme l'on faisoit à Monseigneur et aux Enfans de France. Les autres princes, à son exemple, ne veulent plus être traités d'*Altesse*, mais simplement de *Vous*.

neurs et de distinctions dont leur condition se trouve chargée, et préfèrent à cette servitude une vie plus libre et plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité et cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvénient !

Certaines gens (1) portent trois noms de peur d'en manquer: ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune (2) devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe (3), fait de son nom obscur un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, et de Syrus devient Cyrus. Plusieurs suppriment leurs noms (4), qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés.

(1) De Dangeau, ou bien le Camus de Vienne, qui se fait descendre de l'amiral de Vienne : Ou Langlois de Rieux.

(2) Laugeois, qui se fait appeller de Laugeois.

(3) Deltrieux, qui se fait nommer de Rieux.

(4) Langlois, fils de Langlois, receveur aux confiscations du châtelet, qui se fait appeller d'Imbercourt.

Il

Il s'en trouve (1) qui, nés à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamands ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pays, alongent leurs noms françois d'une terminaison étrangère, et croient que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture, et a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

A combien d'enfans seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres seroit-elle contraire!

Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, et par l'autre au simple peuple.

Il n'y a rien (2) à perdre à être noble: franchises, immunités, exemptions, privilèges; que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires (3) se sont fait nobles? Ils ne sont pas si vains: c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier,

(1) Sonnin, fils de Sonnin, receveur de Paris, qui se faisoit nommer de Sonningen.

(2) Les Jésuites, ou les Célestins. Ces derniers jouissoient des mêmes privilèges que les secrétaires du Roi.

(3) Maison religieuse, secrétaire du Roi.

leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté.

Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit surpris: s'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroi de la Bruyère (*) que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France, qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la terre-sainte: voilà alors de qui je descends en ligne directe.

Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes et incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étymologie de leur nom, les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devroient être l'exemple? quelle force, quel em-

(*) C'est le nom de l'Auteur.

pire, quelle tyrannie de l'usage! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple abbé en velours gris et à ramages comme une éminence, ou avec des mouches et du rouge comme une femme?

Que les saletés des Dieux, la Vénus, le Ganymède, et les autres nudités du Carache aient été faites pour des princes de l'église, et qui se disent successeurs des apôtres, le palais Farnèse en est la preuve.

Les belles choses le sont moins hors de leur place: les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un sermon des tons de théâtre; l'on ne voit point d'images profanes (1) dans les temples, un christ, par exemple, et le jugement de Pâris dans le même sanctuaire, ni à des personnes consacrées à l'église le train et l'équipage d'un cavalier.

Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde, un beau salut: la décoration souvent profane, les places retenues et payées, des (2) livres distribués comme au théâtre, les entrevues et les rendez-vous fréquens, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un

(1) Tapisseries.

(2) Le motet traduit en vers françois par L. L.

monté sur une tribune (1) qui y parle familiérement, séchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je, et des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du seigneur me consume, et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence? quoi! parce qu'on ne danse pas encore aux TT (2), me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, office divin?

L'on ne voit point faire de vœux ni de pélerinages, pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable et moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude et de la mauvaise raillerie.

Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit, ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens.

(1) Allusion aux *saluts des pères Théatins*, composés par le sieur Laurentani, Italien, qui a été depuis maître de la musique du Pape Innocent XII.

(2) Les Théatins.

Dans ces jours qu'on appelle saints, le moine confesse pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérens : telle femme pieuse sort de l'autel, qui entend au prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'église, une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du Barnabite?

Il y a plus de rétributions dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême ; et plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un tau sur les sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage ; et ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples et aux indévots.

Un pasteur frais (*) et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre auprès les pourpres et les fourrures ; il y achève sa digestion, pendant que le Feuillant ou le Récollet quitte sa cellule et son désert, où

(*) De Blampignon, curé de S. Médéric, homme à bonne fortune, et qui a toujours eu sous sa direction les jolies femmes de sa paroisse : Ou M. Hameau, curé de S. Paul.

il est lié par ses vœux et par la bienséance, pour venir le prêcher, lui et ses ouailles, et en recevoir le salaire, comme d'une pièce d'étoffe. Vous m'interrompez, et vous dites : quelle censure! et combien elle est nouvelle et peu attendue! ne voudriez-vous point interdire à ce pasteur et à son troupeau la parole divine, et le pain de l'évangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur les toîts; et que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens et des poumons capables de lui mériter les belles offrandes et les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, et qu'il laissera à son successeur; mais cet usage bizarre est dénué de fondement et d'apparence que je ne puis approuver, et que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obsèques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

Tite (*), par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni

(*) Perseval, vicaire de S. Paul.

une vie exemplaire, ni les vœux des paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre clerc (ecclésiastique) pour la remplir (1). Tite est reculé ou congédié, il ne s'en plaint pas: c'est l'usage.

Moi, dit le chevecier, je suis maître du chœur; qui me forcera d'aller à matines? Mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue? Ce n'est point, dit l'écolâtre, mon intérêt qui me mène, mais celui de la prébende: il seroit bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le trésorier, l'archidiacre (2), le pénitencier et le grand-vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le prévôt, à demander la rétribution sans me trouver à l'office: il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me serviroit d'être à la tête d'un chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entre eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le

(1) Le Seur, qui n'étoit pas prêtre quand il fut fait curé de S. Paul.

(2) Les dignités de la sainte chapelle.

faire: l'émulation de ne se point rendre aux offices divins ne sauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille; et leur mélodie qui réveille les chantres et les enfans de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile, et qui ne leur procure que de beaux songes: ils se lèvent tard, et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi.

Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre et pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre et à faire son salut?

La fille d'Aristippe (*) est malade et en péril; elle envoie vers son père, veut se réconcilier avec lui et mourir dans ses bonnes graces: cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable? y entraînera-t-il sa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du directeur?

(*) Mlle Fodet, fille de M. Morel, de la chambre aux deniers.

Une mère, je ne dis pas qui cède et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

Un homme joue et se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains d'un Ambreville. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père.

Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté.

Celle qui délibère sur le choix d'une abbaye ou d'un simple monastère pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire et du despotique.

Faire une folie (1) et se marier par amourette, c'est épouser Mélite (2) qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'Egine qu'on vous propose, et qui, avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot.

(1) Le marquis de Richelieu.

(2) Mlle Mazarin, fille du duc de ce nom.

Il étoit délicat (*) autrefois de se marier; c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, et qui méritoit qu'on y pensât: l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise: même table, même demeure, même lit: l'on n'en étoit point quitte pour une pension: avec des enfans et un ménage complet, l'on n'avoit pas les apparences et les délices du célibat.

Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée: qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société, avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coutume, et jusqu'où elle maîtrise les esprits, et contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison

(*) Le prince de Montauban, MM. de Pons, Belot, de la Salle.

et de fondement : je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au cours, et d'y passer en revue avec une personne qui seroit ma femme.

Ce n'est pas une honte, ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge (1) ; c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice par des traitemens indignes, et qui lui découvrent qu'elle est la dupe d'un hypocrite et d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. Mais elle vit longtemps : aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune, et l'acquit de toutes vos dettes ? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? A-t-elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funérailles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie et les beaux ornemens, en est-elle responsable ?

Il y a depuis long-temps dans le monde une manière (2) de faire valoir son bien, qui continue

(1) Madame la présidente le Barois.
(2) Billets et obligations.

toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, et d'être condamnée par d'habiles docteurs.

On a toujours vu (1) dans la république de certaines charges qui semblent n'avoir été imaginées la première fois, que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin et sans interruption; dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, et qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets et souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins enflée; ce n'est qu'après en avoir joui long-temps, et qu'elle ne peut plus les retenir.

Le fonds perdu (2), autrefois si sûr, si religieux

(1) Le receveur des confiscations, ou la charge de surintendant des finances.

(2) Allusion à la banqueroute faite par les hôpitaux de Paris et les Incurables en 1689, qui fit perdre aux particuliers qui avoient des deniers à fonds perdu sur les hôpitaux, la plus grande partie de leurs biens : ce qui arriva par la friponnerie de quelques-uns des administrateurs que l'on chassa, dont un nommé André le Vieux, fameux usurier, père de le Vieux, conseiller à la cour des aides, étoit le principal. Cet administrateur devoit être fort riche; mais sa femme l'a ruiné : elle devint amoureuse d'un nommé Ponsange, qui étoit mousquetaire, auquel elle acheta une charge de lieutenant aux Gardes, et lui donna ensuite un gros équipage, et moyen de tenir table

et si inviolable, est devenu avec le temps, et par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus et de thésauriser? Entrerai-je dans le huitième denier, ou dans les aides? Serai-je avare, partisan ou administrateur?

Vous avez une pièce d'argent (*), ou même une pièce d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opère: faites-en, si vous pouvez, un amas considérable et qui s'élève en pyramide, et je me

ouverte à la plaine d'Ouille, où ledit le Vieux, qui ne savoit rien de cette intrigue, alloit souvent faire bonne chère qu'on ne lui refusoit pas, puisqu'il la payoit bien. La femme voulut lui faire épouser sa fille; du moins, il coucha avec elle et l'engrossa: mais le Vieux s'y opposa, fit décréter contre Ponsange, et enfin l'obligea, moyennant cent mille livres qu'il lui donna, de quitter sa fille, laquelle s'amouracha ensuite d'un nommé Ferillart, maître des comptes à Dijon, qui l'enleva et l'épousa. Le fils du susdit, de concert avec la mère, voloit le père qui le surprit. Il y eut plainte, qui fut retirée. L'on dit que ce le Vieux étant à l'extrémité, et le curé de S. Germain de l'Auxerrois l'exhortant à la mort, il lui présenta un petit crucifix de vermeil qu'il l'engagea à adorer, à quoi l'autre ne répondit rien: mais, le curé lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser, le Vieux le prit à sa main, et l'ayant sous-pesé, il dit qu'il n'étoit pas d'un grand prix, et qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent dessus.

(*) Bourvalais.

charge du reste. Vous n'avez ni connoissance ni esprit, ni talens ni expérience, n'importe: ne diminuez rien de votre monceau, et je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre maître, si vous en avez : il sera même fort éminent, si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais ensorte qu'il se découvre devant vous.

Orante plaide depuis dix ans entiers en réglement de juges, pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune: elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les tribunaux (*), d'interrompre les avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties; et cette pratique si sévère, qui laisse aux orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, et va faire du parlement une muette jurisdiction, on l'autorise par une raison solide et sans replique, qui est celle de l'expédition : il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle

(*) Sous le premier président de Novion.

réglât au contraire les bureaux comme les audiences, et qu'on cherchât une fin aux écritures (*), comme on a fait aux plaidoyers.

Le devoir des juges est de rendre la justice; leur métier est de la différer: quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier.

Celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur: car, ou il se défie de ses lumières, et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance nuisent à une bonne cause; et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

Le magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu: celui-ci cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sait souvent par où aller jusqu'à lui: celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus; et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la république, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise. L'homme de robe ne sauroit guère danser au bal, paroître aux théâtres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre

(*) Procès par écrit.

avilissement ; et il est étrange (1) qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur, et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté.

Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage ; et en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, et mènent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître et durer que par la confusion et le désordre, a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons et par troupes en rase campagne, sans l'avoir appris, et l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où est l'école du magistrat ? Il y a un usage, des loix, des coutumes : où est le temps, et le temps assez long que l'on emploie à les digérer et à s'en instruire ? L'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la férule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider (2) souverainement des vies et des fortunes des hommes.

(1) Il y a un arrêt du conseil qui oblige les conseillers à être en rabat. Ils étoient avant ce temps-là presque toujours en cravate. Il fut rendu à la requête de M. de Harlay, alors procureur-général, et qui a été depuis premier président.

(2) Le châtelet.

La principale partie de l'orateur, c'est la probité : sans elle il dégénère en déclamateur, il déguise ou il exagère (1) les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion et les haines de ceux pour qui il parle ; et il est de la classe des ces avocats dont le proverbe dit, qu'ils sont payés pour dire des injures.

Il est vrai, dit-on, cette somme lui est due ; et ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité : s'il l'oublie ; il n'y revient plus ; et conséquemment il perd sa somme, ou il est incontestablement déchu de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de praticien.

Une belle maxime pour le palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

La question est une invention merveilleuse et tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, et sauver un coupable qui est né robuste.

Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné (2) est l'affaire de tous les honnêtes gens.

(1) Fautrier, avocat.

(2) Le marquis de Langlade ; innocent, condamné aux galères, où il est mort. Le Brun, appliqué à la question,

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier; je ne serai pas un jour puni comme tel: c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation et la procédure ont trouvé un crime, celle même de son juge peut-elle l'être davantage?

Si l'on me racontoit (*) qu'il s'est trouvé autrefois un prévôt ou l'un de ces magistrats créé pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom et de visage, savoit leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre et la quantité, pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs, et étoit si initié dans tous ces affreux mystères, qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont il étoit sur le point de faire de l'éclat, que le parlement intervint dans cette affaire, et fit le procès à cet

où il est mort. Le premier avoit été accusé d'un vol fait à M. de Mongommery; et le voleur, qui étoit son aumônier, fut trouvé depuis, et pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné madame Mazel, et pour cela mis à la question. L'assassin, nommé Berri, qui étoit fils naturel de ladite dame Mazel, parut depuis, et a été puni.

(*) De Grand-Maison, grand-prévôt de l'hôtel, a fait rendre à M. de S. Pouange une boucle de diamans qui lui avoit été dérobée à l'opéra.

officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge, et à qui le temps ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récens, connus et circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume ?

Combien d'hommes (1) qui sont forts contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et sévères dans les minuties, qui refusent les petits présens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre !

Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès.

Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté, et les interprète à sa manière, je veux dire selon ses desirs ou ses intérêts.

Il est vrai (2) qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution

(1) Le présidient de Mesme et le lieutenant-civil.

(2) L'abbé de la Rivière, évêque de Langres.

et l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait tester; ils s'appaisent, et déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années: un second se trouve détruit par un troisième, qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré, et celui-ci encore par un cinquième olographe. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manquent à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuie les clauses et les conditions: car appert-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main, et après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

S'il n'y avoit (*) point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sais si l'on auroit besoin de tribunaux pour régler les différends des hommes. Les juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs et les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du magistrat? des héritiers *ab intestat*? Non, les loix ont pourvu à leurs partages: on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exhé-

(*) La princesse de Carignan, le président Larché.

rédées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, et qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien omis de son jargon et de ses finesses ordinaires: il est du testateur et des témoins publics, il est paraphé; et c'est en cet état qu'il est cassé et déclaré nul.

Titius (*) assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession; un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne: il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, et avec les meubles: son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux; le moyen de les contenir? il

(*) Hennequin, procureur-général au grand-conseil, avoit été fait légataire universel par le testament de madame Valentin, femme de l'avocat au conseil, qui n'avoit fait faire ce testament au profit du sieur Hennequin que dans la vue qu'il remettroit les biens, comme étant un fidéi-commis. Mais le sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton, et voulant s'approprier les biens même, ayant pris le deuil et fait habiller tous ses domestiques, M. Valentin fit paroître un autre testament en faveur de M. Bragelonne qui révoquoit le premier, et qui a été confirmé, celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la défunte.

se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, et un carrosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme ?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait Mævius légataire universel, et il renvoie Titius dans son fauxbourg, sans rentes, sans titre, et le met à pied. Il essuie ses larmes : c'est à Mævius à s'affliger.

La loi qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide ? La loi qui ôte (*) aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes et immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes ? a-t-elle introduit les fidéi-commis, ou si même elle les tolère ? avec une femme qui nous est chère et qui nous survit, légue-t-on son bien à un ami fidèle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui lègue ? donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner ? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette

(*) M. et Mme de Valentin.

collusion ? Les hommes ne sentent-ils pas en cette rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres ? Et si au contraire la propriété d'un tel bien est dévolue au fidéi-commissaire (*), pourquoi perd-il sa réputation à le retenir ? sur quoi fonde-t-on la satyre et les vaudevilles ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter ? On auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, et à conserver pour soi ce qui est à soi ? Etrange embarras, horrible poids que le fidéi-commis ! Si par la révérence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes : cela peut être, et il ne me convient pas de dire ici, la loi pêche, ni les hommes se trompent.

J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies, tel et tel corps se contestent l'un à l'autre la préséance : le mortier et la pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées, est celui qui cède, et qui sentant son foible, juge lui-même en faveur de son concurrent.

(*) Hennequin.

Typhon (1) fournit un Grand de chiens et de chevaux ; que ne lui fournit-il point ! Sa protection le rend audacieux, il est impunément dans sa province tout ce qui lui plaît d'être, assassin, parjure ; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asyle ; il faut enfin que le prince se mêle lui-même de sa punition.

Ragoûts, liqueurs (2), entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares et inintelligibles en notre langue : et s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misère publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siège ! Où est-il parlé de la table (3) de Scipion ou de celle de Marius ? Ai-je lu quelque part que Miltiade, qu'Epaminondas, qu'Agésilas aient fait une chère délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté et de la somptuosité des généraux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville

(1) De Bercy.

(2) Le duc de Duras.

(3) Il prétend parler du combat de Valcourt, ou du maréchal d'Humières.

prise : j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

Hermippe (*) est esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il tracasse, et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer, il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs et plus commodes à son gré que ceux même dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus,

(*) De Renoville.

qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile : il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre ; combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner, et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est à la vérité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

Il y a déjà long-temps (*) que l'on improuve les médecins, et que l'on s'en sert : le théâtre et la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit

(*) Les Daquins.

de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.

Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

La témérité des charlatans, et leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

Carro Carri (*) débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent ; c'est un bien de famille ; mais amélioré en ses mains, de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit, l'hémorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, et ce n'est

(*) Caretti, Italien, qui a fait quelques cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien, et vend fort cher ses remèdes, qu'il fait payer d'avance. Helvétius, Hollandois, avec la racine hypécacuanha, pour le flux de sang, a gagné beaucoup de bien.

que par hasard que son père et son aïeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remercîment : Carro Carri est si sûr de son remède, et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms vénérables qui imposent aux malades et aux maladies. Vos médecins (*), et

(*) Fagon, premier médecin du Roi, qui a succédé à Daquin, qui fut disgracié en 1694, par trop d'ambition, et pour avoir demandé au Roi la place de président à mortier, vacante par la mort de M. de Nesmond, pour son fils, intendant à Nevers ; et outre cela l'archevêché de Bourges pour un autre fils, simple agent du clergé. Il passoit aussi pour fort intéressé, et faisant argent de tout, jusques-là qu'il tira de du Tarté, chirurgien, vingt mille livres, pour lui permettre de saigner le Roi dans une petite indisposition, où il s'en seroit bien passé. Mais le principal sujet de sa disgrace fut qu'il étoit créature de madame de Montespan, et que madame de Maintenon

de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médécine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours et avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O Fagon Esculape ! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique, conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptomes et les complexions : guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées :

vouloit le faire sortir pour y admettre son médecin Fagon. Daquin enveloppa dans sa disgrace toute sa famille. L'intendant fut révoqué, et obligé de se défaire de sa charge de maître des requêtes : son fils, qui étoit capitaine aux Gardes, eut le même ordre, et l'abbé est demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile homme dans sa profession.

n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à Corine, à Lesbie, à Canidie, à Trimalcion et à Carpus la passion ou la fureur des charlatans.

L'on souffre dans la république les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du sas, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité, et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les pères ne meurent point, et charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

Que penser de la magie et du sortilège ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous, ou les nier tous paroît un égal inconvénient ; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules et les esprits forts.

L'on ne peut guère charger l'enfance de la

connoissance de trop de langues, et il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un plus avancé, et qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin, et qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement, et profondément; que la mémoire est neuve, prompte et fidelle; que l'esprit et le cœur sont encore vuides de passions, de soins et de desirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre

d'érudition : ayez les choses de la première main, puisez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez sur-tout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances : conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je desire que vous soyez : n'empruntez leurs lumières, et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit et y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs et les scholiastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans et si chargés d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires ; et qu'elle a en cela agi contre soi-même et contre ses plus chers

chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchoit à éviter.

Qui règle les hommes (*) dans leur manière de vivre et d'user des alimens ? la santé et le régime : cela est douteux. Une nation entière mange les viandes après les fruits ; une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, et les finissent par d'autres : est-ce raison, est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des cravates et des collets, eux qui ont eu si long-temps la poitrine découverte ? Est-ce par bienséance, sur-tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés ? Et d'ailleurs, les femmes qui montrent leur gorge et leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances ? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les bras nuds au-dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et des défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, et, pendant

(*) Les François et les Espagnols.

qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes et en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos pères qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes quels héros célébrons nous dans notre histoire? Un Guesclin, un Clisson, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé une cuirasse.

Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, et de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, et si propre pour l'élision, n'a pu le sauver; il a cédé à un autre monosyllabe *mais*, et qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin: la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine qui est françoise. *Moult*, quoique latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée? et s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer? *Cil* a été dans

ses beaux jours le plus joli mot de la langue françoise, il est douloureux pour les poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux ;* celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux : haine*, *haineux : peine*, *peineux : fruit*, *fructueux : pitié*, *piteux : joie*, *jovial : foi*, *féal : cour*, *courtois : giste*, *gisant : haleine*, *halené : vanterie*, *vantart : mensonge*, *mensonger* : *coutume*, *coutumier*, comme *part* maintient *partial : point*, *pointu et pointilleux : ton*, *tonnant : son*, *sonore : frein*, *effréné : front*, *effronté : ris*, *ridicule : loi*, *loyal : cœur*, *cordial : bien*, *benin : mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être : si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issuë* prospère, et vient d'*issir*, qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer*, qui vient de lui, pendant que *cesse* et *cesser* règnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer* ; ni *fête*, *fêtoyer* ; ni *larme*, *larmoyer* ; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir* ; ni *joie*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toujours *se réjouir*, se *conjouir* ; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent :* ce mot si facile non-seulement est

tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentie* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de manière que; de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi;* de dire, *je sais que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sais ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, et *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manières de faire*, et *manières d'agir* à *façons d'agir*.... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoutumé* à *souloir* : *contenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, et dont le vers se trouvoit si bien; *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armé* à *ost*, *monastère* à *moustier*, *prairies* à *prés*..... tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, et rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater* : *prouver* de *preuver* : *proufit* de *profit* : *froment* de *froument* : *profil* de *pourfil* : *provision* de *pourveoir* : *promener* de *pourmener*, et *promenade* de *pourmenade*,

Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer, des genres différens : au contraire de *vil*, *vile*, *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison, masculins ou féminins. Il a altéré les terminaisons anciennes : de *scel* il a fait *sceau* ; de *mantel*, *manteau* ; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau* ; de *hamel*, *hameau* ; de *damoisel*, *damoiseau* ; de *jouvencel*, *jouvenceau* ; et cela sans que l'on voie guère ce que la langue françoise gagne à ces différences et à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déférer à l'usage ? Seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? Faudroit-il, dans une langue vivante, écouter la seule raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage ?

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise : on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de Marot et de Desportes. Il

faudroit, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle et excellent ouvrage à excellent ouvrage; par exemple, les meilleurs rondeaux de Benserade ou de Voiture à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer le temps ni l'auteur.

Bien à propros s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder:
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder:
En paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il sceut de vieillesse en garder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrépite,
Transmué fut par manière subite
En jeune gars, frais, gracieux et droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes;
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De cettuy preux maints grands clercs ont escrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage,
Abusé fut par le malin esprit
Qu'il épousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roy s'éprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et qui des deux bruit plus en ménage,
Ceulx qui voudront, si le pourront savoir
De cettuy preux.

❀

CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres ; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du barreau où le Maitre, Pucelle et Fourcroy l'ont fait régner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son maître ;

il profite de ses leçons, il devient maître. L'homme indocile critique le discours du prédicateur, comme le livre du philosophe; et il ne devient ni chrétien ni raisonnable.

Jusqu'à ce qu'il revienne (1) un homme, qui, avec un style nourri des saintes écritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis.

Les citations profanes (2), les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées ont fini: les portraits finiront, et feront place à une simple explication de l'évangile, jointes aux mouvemens qui inspirent la conversion.

Cet homme, que je souhaitois impatiemment et que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, lui ont applaudi: ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique (3). La ville n'a pas été de l'avis de la cour; où il a prêché, les paroissiens ont déserté, jusqu'aux marguilliers ont disparu, les pasteurs on tenu ferme,

(1) Le Tourneux, grand prédicateur, qui a fait l'*Année sainte*, et qui ne prêchoit que par homélies, a été fort suivi dans Paris.

(2) Manière de prêcher de l'abbé Boileau.

(3) Le Père Séraphin, capucin.

mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes et en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux énumérateurs : on court ceux qui peignent en grand ou en miniature. Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue, et ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point ; d'une autre vérité, et c'est leur second point ; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, et la dernière réflexion d'un troisième et dernier principe le plus

important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autrefois : enfin pour reprendre et abréger cette division, et former un plan..... *Encore*, dites-vous, *et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vue ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours ; paroles perdues ! Le temps des homélies n'est plus, les Basile, les Chrysostôme ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième.

Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés là : Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testamens, et venoient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles : le sacré et le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la chaire : S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrèce, parloient alternativement : les poëtes étoient de l'avis de S. Augustin et de tous les Pères : on parloit latin et long-temps devant des femmes et des marguilliers, on a parlé grec : il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore latin, tout le discours est françois, l'évangile même n'est pas cité : il faut savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher.

L'on a enfin banni la scholastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a réléguée dans les bourgs et dans les villages pour l'instruction et pour le salut du laboureur ou du vigneron.

C'est avoir de l'esprit (*) que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une

(*) L'abbé Fléchier, ensuite évêque de Nîmes, a fait quantité de beaux panégyriques, ou bien, le père Senaut, la Roche, et autres.

morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans et de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit (1) néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir l'évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

L'orateur (2) fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celui qui pèche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

Un beau sermon (3) est un discours oratoire qui est, dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornemens de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée, ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énu-

(1) Le père Soanen, grand prédicateur, prêtre de l'Oratoire, ensuite évêque de Senez.

(2) L'abbé Bouin, grand faiseur des portraits en chaire; habile prédicateur et grand joueur, ce qui l'a empêché de parvenir aux dignités ecclésiastiques, où il auroit eu bonne part sans cela.

(3) Le père Gonnelieu, jésuite.

mérations où il se promène, comme dans toutes les évaluations où il se jète: ce n'est une énigme que pour le peuple.

Le solide et l'admirable (1) discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traités; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs? Les voilà rendus, ils en sont émus, et touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce sermon de Théodore, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

La morale douce (2) et relâchée tombe avec celui qui la prêche: elle n'a rien qui réveille et qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense, une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'église comme deux états qui doivent la partager: celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

L'on peut faire (3) ce reproche à l'héroïque

(1) Le père Bourdaloue.

(2) L'abbé Boileau et Fléchier.

(3) Contre les oraisons funèbres.

vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des prédicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le ciel de si rares présens qui en sont venus, ils ont entré en société avec les auteurs et les poëtes ; et devenus comme eux panégyristes, ils ont enchéri sur les épîtres dédicatoires, sur les stances et sur les prologues ; ils ont changé la parole sainte (*) en un tissu de louanges, justes à la vérité, mais mal placées, intéressées, que personne n'exige d'eux, et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux, si, à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusques dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devoient prêcher : il s'en est trouvé quelques-uns qui ayant assujetti le saint évangile qui doit être commun à tous, à la présence d'un seul auditeur, se sont vus déconcertés par des hasards qui les retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des chrétiens, un discours chrétien qui n'étoit pas fait

(*) L'abbé de Roquette, neveu de l'évêque d'Autun, ayant à prêcher devant le Roi un jour de jeudi saint, avoit préparé un beau discours, rempli des louanges du Roi, qui s'y devoit trouver ; mais le Roi ne l'ayant pu, à cause de quelques affaires qui lui survinrent, il n'osa monter en chaire, n'ayant plus d'occasion de débiter son discours.

pour eux ; et ont été suppléés par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

Théodule (*) a moins réussi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'appréhendoient, ils sont contens de lui et de son discours : il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

Si vous êtes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entiérement ignoré. Théodat a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie.

L'on a eu de grands évêchés par un mérite de chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple prébende.

Le nom de ce panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, et qu'on ne peut

(*) L'abbé Fléchier, évêque de Nîmes.

non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais prédicateur.

L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

Devroit-il suffire (*) d'avoir été grand et puissant dans le monde, pour être louable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la vérité loué et célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

L'Orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre fait des conversions; il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

(*) Contre les oraisons funèbres.

L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux Vincens et aux Xaviers, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

Tel, tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement, prenez une scie, Dioscore (*), sciez, ou bien tournez ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire et faire imprimer ; et parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie ; et comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen,

(*) Gédeon Pontier, auteur du *cabinet des Grands*.

il est imprimé; et à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même, un homme dit en son cœur, je prêcherai, et il prêche: le voilà en chaire, sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice.

Un clair mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion: ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému et comme persuadé par leur présence: le discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

L'évêque de Meaux (*) et le père Bourdaloue, me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles: l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes et d'une difficile exécution: quel art en ce genre pour plaire en persuadant! Il faut marcher par des chemins battus,

(*) Bossuet, évêque de Meaux, qui avoit été précepteur de Monseigneur, grand prédicateur et controversiste, peu aimé des jésuites, qui l'ont traversé en toutes occasions.

dire ce qui a été dit, et ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matières sont grandes, mais usées et triviales : les principes sûrs, mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue : il y entre des sujets qui sont sublimes ; mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matière aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému, après avoir fait attention au génie et au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matière qui se prêche elle-même, et notre intérêt le plus capital qui se fait sentir ; que c'est moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le prédicateur n'est point soutenu comme l'avocat par des faits toujours nouveaux, par de différens événemens, par des aventures inouies, il ne s'exerce point sur les questions

douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les présomptions; toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent: il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, et où tout le monde puise; et s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'évangile: il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, et qui passe les forces du commun des hommes: ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le prédicateur d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois: il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et

de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes : il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prépare point de rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de la chaire du ministère du prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les dupes de l'action et de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, et cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien

faire, ils s'endorment bientôt; et le discours fini, ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur: son ouvrage est lu dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet: il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabinet pour lui sacrifier tous ses rivaux, et pour l'élever à la prélature. On lit son livre quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre; on le feuillette, on le discute, on le confronte, ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, et qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier; et le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait: on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur, les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier: chacun au contraire croit penser bien et écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense et qui écrit aussi bien que lui. En un mot, le sermoneur est plutôt évêque que le plus solide

écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple ; et dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

S'il arrive que les méchans vous haïssent et vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même, si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre, désapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut guère être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate et plus prochaine.

Il me semble (*) qu'un prédicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond et l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si différenciées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde fait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinés des catéchismes ; ce temps si long que

(*) Le père de la Rue.

l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour et les expressions naissent dans l'action, coulent de source; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer: qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jetter au contraire, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte, ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, et de monter aux dignités où il aspire: quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, et quel autre mérite mieux un évêché? Fénélon (*) en étoit-il indigne? auroit-il pu échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(*) Ci-devant précepteur des enfans de France, ensuite archevêque de Cambray, et du conseil de conscience, et créature de madame de Maintenon.

CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS FORTS.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, et j'ose dire, une portion comme esprit, et comme immortelle ?

Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire, que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit foible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion ; donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuient sur un atome, chancèlent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité; si avec des vues si courtes ils ne percent point à travers le ciel et les astres jusques à Dieu même; si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien la terre entière est au-dessous d'elle; de quelle nécessité lui devient un être souverainement parfait qui est Dieu, et quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le lui indique, et qui lui en est une caution sûre? Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence; et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire, à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense.

Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restoit: ils voient de jour à autre un nouveau

culte, diverses mœurs, diverses cérémonies: ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, elles ont chacune leur agrément et leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux, que tout le monde se déclare impie et libertin: ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse et si profonde, ils ne suivent la mode et le train commun que dans les choses de rien et de nulle suite: qui sait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir? il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, et de certaines vues, l'on songe à croire comme les savans et le peuple.

L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre (*): quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu.

Il faudroit s'éprouver et s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort ou

(*) Une fille.

libertin, afin au moins et selon ses principes de finir comme on a vécu; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

Toute plaisanterie (*) dans un homme mourant est hors de sa place; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être, sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit, et d'une agréable littérature : esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières et contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur : et ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il

(*) Le comte d'Olonne dit au lit de la mort, quand on vint l'avertir que M. Cornouaille, vicaire de S. Eustache, entroit pour le confesser : *Serai-je encornaillé jusqu'à la la mort ?*

donc sur la terre des Grands assez grands, et des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions, et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices; et que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils fussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces argumens qui emportent conviction.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a su le convaincre.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause, ce qui répugne s'il n'est lui-même la justice et la vérité, c'est-à-dire, s'il n'est Dieu.

Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma

nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

L'athéisme n'est point. Les Grands qui en sont les plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, et sur les conséquences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses, ni les accordent; ils n'y pensent point.

Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance et la coutume exigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

Un Grand croit (*) s'évanouir, et il meurt : un autre Grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même avant

(*) De la Feuillade, ou de Louvois, ou de Segnelay.

qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relèvent point, et ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui.

Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, et ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous puissions appeller de leurs jugemens, et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis?

Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit, ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles génies et de petits esprits : si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les Léon, les Basile, les Jérôme, les Augustin.

Un père de l'église, un docteur de l'église, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus: mais plutôt quel étonnement pour tous

ceux

ceux qui se sont fait une idée des pères si éloignée de la vérité, s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion, et de la voir crue et soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits! surtout lorsque l'on vient à connoître, que pour l'étendue de connoissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentimens; il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. Augustin, que Platon et Cicéron.

L'homme est né menteur: la vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement: elle n'est pas à lui, elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection, et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiéreté et par sottise; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend

pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité et la légéreté, si pour fatre un meilleur conte il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux; cent personnes qui l'ont vue, la racontent en cent façons différentes; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite: quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens? que devient l'histoire? César a-t-il été massacré au milieu du Sénat? y a-t-il eu un César? quelle conséquence, me dites-vous! quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; et je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de César, ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocryphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soi ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une religion de le conserver dans

toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume, où il est parlé de César et de sa dictature, avouez-le, Lucille, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

Toute musique n'est pas propre à louer Dieu, et à être entendue dans le sanctuaire. Toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations, et de ses mystères: plus cette philosophie est subtile et idéale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, et qui au-delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs, mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser long-temps et profondément, sans trouver les forces de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miséricorde, de justice et de toute puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions sèches, stériles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus

les subtiles et les ingénieuses ; et à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion.

Jusques où les hommes ne se portent-ils point, par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal !

Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoutent, et ils en retranchent mille choses essentielles, selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte, et qu'elle n'a qu'une seule religion : mais à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, et que chacun presque y a la sienne.

Deux sortes de gens fleurissent dans les cours, et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites ; ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation ; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux, et en exclure tout autre : dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient,

et ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les espérer: une troupe de masques entre dans un bal, ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention: on languit, on sèche de les voir danser et de ne danser point: quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti et s'en vont.

Il y a deux espèces de libertins, les libertins, ceux du moins qui croient l'être, et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus libertins: les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu: parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince?

Si l'on nous assuroit (*) que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre

(*) L'ambassade des Siamois envoyée au Roi en 1680.

l'entrée de son royaume aux Talapoins; qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfans et à nous-mêmes par leurs livres et par leurs entretiens; qui eussent élevé des pagodes au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées; avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire, pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent paroître très-folles et très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises, et faire leurs missions: qui fait cela en eux et en nous? ne seroit-ce point la force de la vérité?

Il ne convient pas à toutes sortes de personnes de lever l'étendard d'aumônier, et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions: qui ne sait pas au contraire des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire, et d'y distribuer en missionnaire ou en catéchiste la parole sainte: mais qui n'a pas

quelquefois sous sa main un libertin à réduire, et à ramener par de douces et insinuantes conversations à la docilité? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer, l'autre où l'on doit bientôt rentrer ponr n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde: le mépris de toutes ces choses sert pour le second.

Qui a vécu un seul jour, a vécu un siècle; même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne resemble mieux à aujourd'hui que demain: il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire, à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article; né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait: la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde: il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire.

Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou

de toujours vivre ; après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie, ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps en leurs contraires, et être ainsi le jouet des biens et des maux, l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre. La nature nous fixe et nous ôte l'embarras de choisir; et la mort, qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la religion.

Si ma religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris: quelle majesté, quel éclat des mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps?

Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échapper ? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? Il faut périr, c'est par-là que je veux périr, il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait.

La religion est vraie, ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

Je ne sais si ceux qui osent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plus sérieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance, qui est leur caractère,

les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus: j'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des temps (*): mais cette nature, ou elle est seulement esprit, et c'est Dieu; ou elle est matière, et ne peut par conséquent avoir créé mon esprit; ou elle est un composé de matière et d'esprit, et alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matière, qui a toujours été, et qui sera toujours

(*) Objection ou système des libertins.

telle que nous la voyons, et qui n'est point Dieu (*): mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense; et que s'il est matière, il est nécessairement une matière qui pense, car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi, et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été et qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense; et si cette nature ainsi faite est matière, l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble et plus parfaite que ce qui pense.

Je continue et je dis, cette matière, telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens; et si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue le corps, et qui en fait la différence; elle est donc elle-même tous ces différens corps: et comme elle est une matière qui pense selon la supposition, ou qui

(*) Instance des libertins.

vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins, selon quelques-uns de ce corps, et par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent; c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matière universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, et que j'appelle mon esprit; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de-là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des sens: si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur et plus accompli que ce qui est esprit: si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause et son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, et qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms,

mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, et qui est plus excellent que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense; donc Dieu existe: car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant: je ne le dois point à un être qui soit au-dessous de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense; je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi, et qui n'est point matière; et c'est Dieu.

De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement qu'un être particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière: car bien qu'un être universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance et de capacité qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un et l'autre de ces deux êtres est aussi grande qu'elle peut être et comme infinie; et qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière, qu'il est inconcevable que Dieu soit matière: ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

Je ne sais point si le chien choisit, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense: quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel et nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine: mais je pense, et je suis certain que je pense; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire, d'une étendue selon toutes ces dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense?

Si tout est matière, et si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles? La matière a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière?

Il y a des êtres qui durent peu, parce qu'ils sont composés de choses très-différentes, et qui se nuisent réciproquement: il y en a d'autres qui

durent davantage, parce qu'ils sont plus simples; mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mêlange et de toute composition, et il n'y a pas de raison qu'il doive périr; car, qui peut corrompre ou séparer un être simple, et qui n'a point de parties?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que ce qui pense: or, comment peut-elle cesser d'être telle? ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles vérités: elle est donc incorruptible.

Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini, et souverainement parfait, doive être anéantie.

Voyez, Lucille, ce morceau de terre (*) plus propre, et plus orné que les autres terres qui lui

(*) Chantilly.

sont contiguës : ici ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nord : d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre un beau point de vue : plus bas une Yvette ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne, et annoncent la maison qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous, quel jeu de hasard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non, sans doute ; vous direz au contraire, cela est bien imaginé et bien ordonné, il règne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un Nautre va tracer, et prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire ?

Vous êtes placé, ô Lucille, quelque part sur cet atome ; il faut donc que vous soyiez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant vous avez des yeux qui sont deux points

impercep-

imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois? la lune dans son plein: elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil: elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles, mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au ciel de si petit que la lune: sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamètre de sept cents cinquante lieues n'est que le quart de celui de la terre: aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel; car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cents quarante mille lieues: ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cents soixante et quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus légérement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et

du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cents soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues; celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cents mille lieues. Si c'est-là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? Vous avez raison, il est prodigieux: il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre, autrement moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre, donnons-lui la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vîtesse, sans en acquérir,

et sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire, la moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute ; passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité ; mille toises font une demi - lieue commune, ainsi en deux minutes, la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cents vingt lieues : or, elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille six cents soixante et six jours, qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la terre à saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cents millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus d'onze cents quarante ans pour tomber de saturne en terre.

Par cette élévation de saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que saturne décrit a plus de six cents millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cents millions de lieues de circonférence ; un cheval Anglois qui feroit dix lieues

par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ants pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trènte millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cents millions de lieues de la terre à saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces circonstances, du terme de comparaison : quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas : on ne connoît point la hauteur d'une étoile, elle est, si j'ose ainsi parler, immensurable ; il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes dont on puisse s'aider : si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet

éloignement : mais les étoiles ont cela de commun avec saturne et avec le soleil ; il faut dire quelque chose de plus. Si deux observateurs, l'un sur la la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires ? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité

du globe, dont ce cercle n'est qu'une section ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue ? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe : on fixe le nombre des étoiles, oui, de celles qui sont apparentes ; le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point ! celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine du nord au midi, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre systême, et qui ne diminue rien du merveilleux

la terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine: ces grands corps sont si précis et si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans: voilà mon scrupule, Lucile; si c'est par hazard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la règle ?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit ? est-ce un être

distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part ? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un un hazard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hazard qu'en général la boule est en mouvement ? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîtesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens ; s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte ? Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère : et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature ? seroient-ils moins des corps ? je ne me

l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant ; et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposons que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en mouvement ; mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, cette boule ; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : qui a créé cet atome ? est-il matière, est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être, il étoit, et il n'étoit pas tout à la fois ; et s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel, est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur l'ébène pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté, on lui présente le moindre fétu, il change de route : est-ce

un jeu du hazard que son crystallin, sa rétine et son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altéré un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait appercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer: chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure, de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent être les racines, et les philtres qui séparent les alimens des petites plantes! et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines, ainsi que les chênes et les pins; et que ces petits animaux, dont je viens de parler, se multiplient par voie de génération, comme les éléphans et les baleines, où cela ne mène-t-il point? qui a su travailler à des ouvrages si délicats,

si fins, qui échappent à la vue des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne seroit-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étendue de leur course, et qui se joue de les faire mouvoir?

Il est de fait que l'homme jouit du soleil, des astres, des cieux, de leurs influences, comme il jouit de l'air qu'il respire, et de la terre sur laquelle il marche, et qui le soutient: et s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entière, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la terre; et que la proportion qui se trouve entre eux et lui, est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue, selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison, ou intelligence: si l'on dit que l'homme auroit pu se passer à moins pour sa conservation, je réponds que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait faite, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait

faite pour l'homme ; la preuve s'en tire du fond de la religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité ; ce seroit en lui stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert, pour lui faire connoître ses privilèges, ses ressources, ses espérances, pour lui apprendre ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir. Mais la lune est habitée ; il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit : que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos ? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traités ? s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées ? vaine curiosité, frivole demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, et nous savons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses ; tous les astronomes n'ont

pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux ? ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? laissez-moi voir après vous, et si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entre eux et nous.

Tout est grand et admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait, suppose règle et perfection. Homme vain et présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte et au-dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées Majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans et peut-être bientôt, *tout-puissans seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons

d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée: faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires: les causes, les principes ne le sont point: demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle: tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini? je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de terre que l'homme possède, et qu'il habite? Les méchans prospèrent pendant qu'ils vivent, quelques méchans, je l'avoue: la vertu est opprimée, et le crime impuni sur la terre quelquefois, j'en conviens: c'est une injustice; point du tout. Il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni: il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent, et où les méchans

prospèrent, eût une durée, et que ce que nous appellons prospérité et fortune, ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point, selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère: supposons pourtant, avec l'athée, que c'est injustice: toute injustice est une négation, ou une privation de justice; donc toute injustice suppose justice: toute justice est une conformité à une souveraine raison: je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la raison est une vérité; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités : cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, et ne peut être, ou elle

est l'objet d'une connoissance ; elle est donc éternelle cette connoissance, et c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, et où la précaution des coupables, pour dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples et si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hazard de tout temps a passé en coutume.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de-là que nul homme qui est sur la terre, n'est dans l'abondance, et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales, ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, et on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots,

ou

ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer ? qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravannes ? on manquera alors du nécessaire, et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres ; rend les loix frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle ; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance ; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établisez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent,

inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste et vient de Dieu.

Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

❀

DÉFENSE

DE LA BRUYERE

ET DE SES

CARACTÈRES,

CONTRE LES ACCUSATIONS ET LES OBJECTIONS

DE VIGNEUL-MARVILLE.

DÉFENSE

DE LA BRUYÈRE

ET DE SES

CARACTÈRES,

CONTRE LES ACCUSATIONS ET LES OBJECTIONS

DE VIGNEUL-MARVILLE.

Si ce que Vigneul-Marville vient de publier dans ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, contre la personne et les écrits de la Bruyère, me paroissoit de quelque force, je n'entreprendrois pas de le réfuter, de peur de faire tort à la Bruyère par une méchante apologie. C'est un tour que bien des gens ont joué à leurs meilleurs amis, témoin l'auteur du *Traité de la Délicatesse*, qui, voulant défendre le P. Bouhours contre le fameux Cléanthe, ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient, en repoussant les objections de Vigneul-Marville : car elles sont si foibles pour la plupart, qu'il n'est pas besoin de beaucoup

de pénétration pour les détruire, comme j'espère de le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet écrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces objections aient quelque chose d'éblouissant, puisque le judicieux auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres*, après le savant Bayle, en parle ainsi dans l'extrait qu'il a fait de ces *Mélanges d'Histoire et de Littérature*.

« Il n'y a guère (*) d'apparence que Vigneul-» Marville fasse revenir le Public de l'estime qu'il » a conçue pour les Caractères de la Bruyère; » cependant on ne sera pas fâché de lire la cri-» tique qu'il fait de cet auteur, sur la fin de son » ouvrage ». J'ai conclu de-là, que si cette critique méritoit d'être lue, elle valoit aussi la peine d'être réfutée; et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit ouvrage.

Vigneul-Marville attaqua la personne de la Bruyère, et l'ouvrage qu'il a donné au Public, sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siècle.* Je vais le suivre pas à pas, et commencer avec lui par la personne de la Bruyère.

(*) Au mois de Janvier 1700, p. 92.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PERSONNE DE LA BRUYÈRE.

I. AVANT toutes choses, j'avouerai sincérement que je n'ai jamais vu la Bruyère. Je ne le connois que par ses ouvrages. Il ne paroît pas que Vigneul-Marville l'ait connu plus particuliérement que moi; du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son livre. Car c'est sur le portrait que la Bruyère a fait de lui-même dans ses écrits, que Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître: et l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens caractères qu'il prétend que cet auteur nous a donnés de lui-même dans son livre. Si donc je puis faire voir que Vigneul-Marville a mal pris les paroles de la Bruyère dans tous ces endroits, où il s'imagine que cet illustre écrivain s'est dépeint lui-même, peu importe que je n'aie jamais vu la Bruyère; je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son adversaire.

II. *Le principal caractère de la Bruyère*, dit d'abord Vigneul-Marville, *c'est celui d'un gentilhomme à louer, qui met enseigne à sa porte, et avertit le siècle et les siècles à venir, de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur la*

ton de Don Quichotte (1), *et d'une manière tout-à-fait délicate et fine.* « Je le déclare nettement (2), dit-il, » afin que l'on s'y prépare, et que personne un » jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quel- » que Grand me trouve digne de ses soins, si je » fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy » de la Bruyère que toutes les chroniques rangent » au nombre des plus grands seigneurs de France, » qui suivirent Godefroy de Bouillon à la con- » quête de la terre sainte : voilà alors de qui je » descends en ligne directe ».

Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule et sans égale ; mais il auroit fait plus de justice à la Bruyère, s'il y eût vu une satyre ingénieuse de ces gens qui, roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, croient être nobles, dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que la Bruyère attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce chapitre. Un homme du peuple, dit-il (t. 2 p. 158), un peu avant le passage que je viens de citer

(1) *Mélanges d'Histoire et de Littérature, receullis par Vigneul-Marville.* Rotterdam, 1700, pag. 325. Je me servirai toujours de cette édition.

(2) Ce sont le propres paroles de la Bruyère dans ses Caractères, au chap. XIV, intitulé : *de quelques usages*, tom. II. pag. 162.

après Vigneul-Marville ; « un homme du peuple, » à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se per- » suade faussement qu'il a vu un prodige. Celui » qui continue de cacher son âge, pense enfin lui- » même être aussi jeune qu'il veut le faire croire » aux autres. De même le roturier qui dit par » habitude qu'il tire son origine de quelque ancien » Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est » vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire » qu'il en descend ».

La Bruyère, qui savoit que tous les ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit, et sur-tout dans l'esprit des autres hommes, revint à la charge. « Un bon gentilhomme, dit-il, veut passer » pour un petit seigneur, et il y parvient. Un grand » seigneur affecte la principauté ; et il use de tant » de précautions, qu'à force de beaux noms, de » disputes sur le rang et les préséances, de nou- » velles armes, et d'une généalogie que d'Hosier » ne lui a pas faite, il devient enfin un petit » prince ».

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, la Bruyère se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une manière qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse, et qu'il ne parle de lui que pour pouvoir se moquer

plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. « S'il arrive jamais, dit-il, » que quelque Grand me trouve digne de ses soins, » si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy » de la Bruyère, que toutes les chroniques rangent » au nombre des plus grands seigneurs de France » qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête » de la terre sainte : voilà alors de qui je descends » en ligne directe ».

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'auteur avoit dans l'esprit en l'écrivant. La Bruyère ne dit pas qu'il prétend descendre présentement de ce Geoffroy de la Bruyère, que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la terre sainte. Mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voilà *alors* de qui il descend *en ligne directe*. Il seroit à présent fort en peine de prouver qu'il tire son origine de ce grand seigneur : mais *alors* il n'en doutera plus, et le publiera hardiment, prétendant en être cru sur sa parole, aussi bien que tant d'autres qui ne sont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces nobles chimériques s'étoient avisés de se faire des aïeux illustres dans le temps qu'ils portoient la mandille, qu'ils vendoient du drap à l'aune, ou qu'ils labouroient la terre, tout le

monde se seroit moqué d'eux. Cependant, comme leur origine ne sauroit changer avec leur fortune, et qu'ils auroient été aussi bien fondés à se vanter de leur prétendue noblesse, lorsqu'ils étoient pauvres, qu'après être devenus riches, la Bruyère, qui ne s'est chargé de jouer leur personnage que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance, que, s'il ne prétend pas descendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la terre sainte, il n'aura garde de laisser échapper un si beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement; et cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe;* car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces nobles de quatre jours, qui, contens de leurs véritables aïeux, tant qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine, s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je crois pour moi, qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de la Bruyère, comme a fait Vigneul-Marville, qu'à se figurer que Boileau a écrit sans génie et sans réflexion, sous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même:

Mais pour Cotin et moi qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous, de garder le silence.

Satyre IX, v. 45.

Rien n'est plus ordinaire à certains écrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce sont des tableaux qu'ils exposent à la vue des hommes pour les engager adroitement à les examiner de sang-froid, afin que quiconque y reconnoîtra ses propres traits, songe à se corriger, s'il le trouve à propos. C'est justement dans cette vue que la Bruyère nous déclare qu'il ne manquera pas de descendre en droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, &c. *supposé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il est tout visible que, s'il eût cru descendre véritablement de ce Geoffroy de la Bruyère, il auroit dit sans détour, que, soit qu'il fît jamais fortune ou non, il se pouvoit glorifier de l'antiquité de sa noblesse, puisqu'il pouvoit faire remonter son origine jusqu'à ce grand seigneur qui suivit Godeffroy de Bouillon à la conquête de la terre sainte.

S'il l'eût pris sur ce ton, peut-être Vigneul-Marville auroit eu droit de le traiter de *Dom*

Quichotte. Mais ce dangereux critique n'avoit qu'à lire la réflexion qui suit immédiatement celle qu'il a censurée si mal-à-propos, pour être convaincu que la Bruyère savoit trop bien en quoi consistoit la véritable noblesse, pour faire parade d'une origine illustre, dont il eût pu même donner de bonnes preuves, bien loin de se glorifier d'une noblesse mal fondée, comme son censeur l'en accuse. « Si la noblesse est vertu, dit ce grand » homme, elle se perd par tout ce qui n'est pas » vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de » chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance (1), » dit-il ailleurs, il ne l'est pas moins d'être tel, » qu'on ne s'informe plus si vous en avez ». Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si *nobles* et si relevés, soit capable de tomber dans une vanité aussi forte et aussi puérile que celle que Vigneul-Marville lui attribue avec tant d'assurance? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères*, qui fait bien voir que la Bruyère jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouir à de vaines apparences.

« Chaque heure en soi, comme à notre égard, » est unique (2) : est-elle écoulée une fois, elle » a péri entièrement, les millions de siècles ne la

(1) Chap. II, *du mérite personnel*, tom. I. pag. 129.

(2) Chap. XIII, *de la mode*, tom. II. pag. 128.

» rameneront pas. Les jours, les mois, les années » s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme » des temps. Le temps même sera détruit: ce n'est » qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, » et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles cir- » constances du temps qui ne sont point stables, » qui passent, et que j'appelle des modes: la gran- » deur, la faveur, les richesses, la puissance, l'au- » torité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la » superfluité. Que deviendront ces modes, quand » le temps même aura disparu? la vertu seule, si » peu à la mode, va au de-là des temps ».

J'ai été bien aise de transcrire ici ce beau passage, parce que l'ayant lu cent fois avec un nouveau plaisir, j'ai cru que, soit qu'on l'eût déjà eu ou non, l'on ne seroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à Vigneul-Marville, s'il a cru véritablement que la Bruyère s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron, et comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir voulu tourner en ridicule un passage qui n'a été écrit que pour se moquer de la folle vanité qu'il attribue à la Bruyère?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se sont donnés tant de savans critiques pour expliquer certains passages des anciens auteurs. Il est visible, par les sens contraires qu'ils donnent

à ces passages, qu'ils prêtent à leurs auteurs bien des pensées qui ne leur sont jamais tombées dans l'esprit. Mais lors même que tous les critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de Virgile, d'Horace, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent, puisqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un auteur moderne, qui a écrit en notre propre langue, et a vécu de notre temps. Il n'y a (*) qu'environ cinq ans que la Bruyère est mort. Son livre est écrit en François, et ne roule que sur des matières de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France et dans les pays étrangers, où l'on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de lettres, qui, voulant critiquer la Bruyère, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit:

Après cela, Docteur, va pâlir sur la bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier la lecture des bons livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur temps de la manière la plus utile tout ensemble. Car enfin, si l'on n'entend pas toujours un auteur, c'est quelquefois parce

(*) Cette *Défense de la Bruyère* fut imprimée pour la première fois en 1702, et la Bruyère mourut en 1696, le 10 de Mai, âgé de 52 ans.

censeurs publics des ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un livre dans le dessein de le critiquer, mais simplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y est, sans vouloir pénétrer dans l'intention de l'auteur au-delà de ce qu'il nous a découvert lui-même. Si Vigneul-Marville eût lu l'ouvrage de la Bruyère dans cette disposition d'esprit, il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux censures qu'il fait de sa personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait *d'être un gentilhomme à louer, de mettre enseigne à sa porte, en avertissant le siècle présent et les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse* : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sais si Vigneul-Marville en tombera d'accord ; mais lui excepté, je ne pense pas que personne en doute, après avoir lu ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lu ce que je viens d'écrire sur cet article, parce que j'ai vu quelques personnes de très-bon sens, qui ont pris cet endroit du livre de la Bruyère de la même manière que lui. J'aurois pu me dispenser, en bonne guerre, de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec lui, mais le seul desir de défendre la vérité.

Du reste, je ne vois pas qu'on puisse juger fort

sûrement d'un auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un livre à la hâte, pour s'amuser, ou pour se délasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque temps après, on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce livre, dont on croit avoir retenu le sens, quoiqu'on ait entiérement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le désapprouvent aussi-bien que nous, soutiennent que ce n'est point là ce que l'auteur a voulu dire. Là-dessus on dispute. Chacun défend son sentiment avec chaleur, et personne ne s'avise de consulter les paroles de l'auteur, qui souvent mettroient tout le monde d'accord, en faisant voir nettement que ce qu'il a dit est très-raisonnable, et tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques-uns de la compagnie, et quelquefois tous ensemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les livres en conversation. L'usage veut qu'on excuse cette méthode, toute ridicule qu'elle est. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui se mêlent de censurer publiquement les ouvrages d'autrui. On veut qu'ils soient un peu plus circonspects ; et qu'avant de critiquer un livre, ils le lisent et le relisent, jusqu'à ce qu'ils soient assurés de le bien entendre. C'est apparemment ce que n'a pas fait Vigneul - Marville, du moins à l'égard du premier passage qu'il critique si rudement

dans le livre de la Bruyère, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre-sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. Ce *n'est pas assez pour la Bruyère*, continue notre censeur, *du caractère de gentilhomme à louer il lui faut encore celui de misanthrope, qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'opéra, il dit par enthousiasme* (1) *:* « Je ne sais » comment l'opéra, avec une musique si parfaite et » une dépense toute royale, a pu réussir à m'en- » nuyer ».

Regardez un peu, s'écrie sur cela Vigneul-Marville, *combien il faut faire de dépense, et mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir (car l'entreprise ne seroit pas humaine), mais d'ennuyer la Bruyère. Ne seroit-ce point pour faire bâiller ce galant homme et l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions et des millions à bâtir Versailles et Marly ?*

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives, les railleries ne sont pas des raisons. On l'a déjà dit à l'un des plus fameux déclamateurs (2) de ce siècle : quand

(1) Caractères de ce siècle, chap. I, intitulé : *des ouvrages de l'esprit.*

(2) Jurieu, prédicateur et professeur en Théologie à Rotterdam.

on veut critiquer un auteur avec succès, il faut se munir de bonnes raisons, et les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puissent être frappés. Pour les figures de rhétorique, elles peuvent éblouir l'esprit, mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouit en fort peu de temps. On devroit, ce semble, prendre un peu plus garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les écrivains ne sont pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des discours publics, en ont pour le moins autant de besoin : car rien n'est plus ordinaire que d'entendre ces messieurs s'évaporer en vaines déclamations, sans songer à établir sur de bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc Vigneul-Marville croit que la Bruyère a eu tort de s'ennuyer à l'opéra, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'est plus amusant que l'opéra, que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espèce de poëme dramatique, et qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une manière convaincante, il pouvoit se réjouir aux dépens de la Bruyère. Alors tout est bon, ironies, comparaisons, similitudes, exclamations, apostrophes, et tous ces autres tours brillans qu'on nomme *figures de rhétorique.* C'est le triomphe après la victoire ; et bien loin d'être

choqué de voir alors le victorieux s'applaudir à lui-même, on se fait quelquefois un plaisir de relever son triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excusent tout au moins, et l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en sont autant choqués, que d'entendre un soldat qui chanteroit le triomphe avant que d'avoir vu l'ennemi.

A la vérité, si la Bruyère se contentoit d'avertir le public que l'opéra l'a ennuyé, malgré la beauté des décorations et le charme de la musique, Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui, quand bien l'opéra lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais la Bruyère étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, et non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce monde. Il s'étonne (*) de ce que *l'opéra, avec une musique si parfaite, et une dépense toute royale a pu l'ennuyer*. Mais il nous donne aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui : *c'est*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'opéra qui laissent en desirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de*

(*) Dans les caractères de ce siècle, chapitre I.

tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, et de choses qui intéressent.

Si, dis-je, la Bruyère se fût contenté de nous apprendre que l'opéra a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer : mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien délicat pour ne pas trouver beau un spectacle où le Prince a fait tant de dépenses. Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'est pas le Roi qui a fait l'opéra, et par conséquent on peut s'ennuyer à l'opéra, sans choquer l'autorité royale. Raisonner ainsi, c'est être un peu de l'humeur de Cotin, qui veut faire passer pour crime d'Etat le mépris qu'on fait de ses vers :

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
BOILEAU, sat. IX, v. 305.

Encore ce poète étoit-il plus excusable que Vigneul-Marville, qui n'est pas intéressé personnellement au mépris qu'on peut faire des opéras : car je ne crois pas qu'il se soit jamais mêlé d'en publier de sa façon.

« Mais, dit Vigneul-Marville, il faut faire tant » de dépenses, il faut mettre tant de choses en » œuvre pour la représentation de ce spectacle. » Sera-t-il permis après cela de s'y ennuyer, sans

» mériter d'être traité de misanthrope »? Pourquoi non, si c'est effectivement un spectacle propre de sa nature à produire cet effet? Que la musique soit la plus charmante et la plus parfaite du monde; que les oreilles soient agréablement flattées par ses doux accords; que les yeux soient charmés de la beauté des décorations et enchantés par le jeu surprenant des machines: tout cela n'empêche pas que l'opéra ne puisse ennuyer, si le sujet en est mal conduit, s'il n'a rien qui touche et intéresse l'esprit, et que les vers en soient durs et languissans. En ce cas-là mépriser l'opéra, c'est une marque de bon goût, et non l'effet d'une résolution bizarre de mépriser ce que tout le monde admire. Et au contraire, estimer l'opéra avec tous ces défauts, parce qu'il est accompagné d'une belle musique et de décorations magnifiques, c'est admirer une happelourde, parce qu'elle est mêlée avec de véritables diamans; c'est prendre un âne pour un beau cheval d'Espagne, parce qu'il a une housse toute couverte d'or et de pierreries. Mais un âne a beau être superbement enharnaché, ce n'est toujours qu'un âne. De même, si l'opéra est un poëme languissant et insipide, il le sera toujours, malgré la musique, les machines et les décorations dont il est accompagné. Et par conséquent, il faut l'examiner en lui-même, et indépendamment de toutes ces additions, pour savoir si le jugement qu'en

fait la Bruyère est solide ou uniquement fondé sur la bizarrerie de son goût.

Au reste, je ne sais pas si Vigneul-Marville est du sentiment, de ce marquis,

> Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers;
> Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
>
> *Boileau, Epît. IX, v. 79.*

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, l'on ne donne ce sentiment à ce marquis bel-esprit que pour faire voir l'extravagance et la singularité de son goût. D'où nous pouvons conclure que, selon Boileau, ce n'est pas une fort bonne preuve de misanthropie de ne pas admirer l'opéra; mais qu'au contraire aller à l'opéra pour l'admirer, c'est se déclarer contre le goût le plus général, et se rendre ridicule, en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas.

> Voulant se redresser soi-même, on s'estropie,
> Et d'un original on fait une copie.

Ici Vigneul-Marville dira peut-être que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage, et qu'autorité pour autorité, bien des gens pourront suivre, dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux poëte, préfé-

rablement à celle d'un (1) docteur en droit. A la vérité, si ce docteur eût apporté quelques raisons en faveur de l'opéra, j'aurois eu tort de lui citer ces vers de Boileau; car la raison doit l'emporter toujours sur l'autorité : et comme tout amateur de la vérité doit se faire une loi d'embrasser ce qu'il croit fondé en raison, quoiqu'il soit contraire au sentiment des plus grands hommes, il ne doit pas trouver mauvais que les autres fassent la même chose.

Mais je vais citer à Vigneul-Marville une autorité qu'il n'osera récuser, si je ne me trompe, et qui de plus se trouve munie de fort bonnes raisons. C'est celle de S. Evremond, qui ne fait pas grand cas de l'opéra, et cela à peu près sur les mêmes fondemens que la Bruyère. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'est à Vigneul-Marville à voir si S. Evremond, qu'il reconnoît pour un *écrivain célèbre* (2), *qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en*

(1) Je ne donne ce titre à Vigneul-Marville que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son livre, page 42, qu'il a appris le droit civil d'Antonio Delcamp. Du reste, sans examiner ici quelle est sa véritable profession, il est certain du moins qu'il n'est pas si bon poète que Boileau : ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

(2) Mêlanges d'Histoire et de Littérature, p. 335, &c.

gardant la raison, ne s'est point écarté de la raison dans cet endroit. S'il croit que S. Evremond n'a pas assez ménagé l'opéra, le voilà obligé de mettre aussi S. Evremond au rang des *misanthropes qui sont si fort à la mode*. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose, qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de la Bruyère, ou qu'il avoue ingénument qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que S. Evremond s'exprime avec tant de hauteur contre les opéras, qu'il mérite d'être mis au rang des misanthropes de ce siècle, aussi-bien que la Bruyère. « Il y a long-temps, dit d'abord S. Evre- » mond (*) au duc de Buckingham à qui il adresse » son discours; il y a long-temps, milord, que » j'avois envie de vous dire mon sentiment sur » les opéras; je la contente donc aujourd'hui, » milord, dans le discours que je vous envoie. » Je commencerai par une grande franchise, en » vous disant que je n'admire pas fort les comédies » en musique, telles que nous les voyons présen- » tement. J'avoue que leur magnificence me plaît » assez; que les machines ont quelque chose de » surprenant; que la musique en quelques endroits » est touchante; que le tout ensemble paroît mer- » veilleux; mais il faut aussi m'avouer que ces

(*) Œuvres mêlées de S. Evremond, *tom. 3, p. 282, &c. édit. d'Amst. 1726.*

» merveilles deviennent bientôt ennuyeuses : car » où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité » que les sens viennent à languir. Après le premier » plaisir que nous donne la surprise, les yeux » s'occupent, et se lassent ensuite d'un continuel » attachement aux objets. Au commencement des » concerts, la justesse des accords est remarquée ; » il n'échappe rien de toutes les diversités qui » s'unissent pour former la douceur de l'harmonie: » quelque temps après, les instrumens nous étour- » dissent; la musique n'est plus aux oreilles qu'un » bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais » qui peut résister à l'ennui du récitatif dans une » modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la » force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une » longue attention où elle ne trouve rien à sentir, » cherche en elle-même quelque secret mouvement » qui la touche : l'esprit, qui s'est prêté vainement » aux impressions du dehors, se laisse aller à la » rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin, » la lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à » sortir; et le seul plaisir qui reste à des specta- » teurs languissans, c'est l'espérance de voir finir » bientôt le spectacle qu'on leur donne. La langueur » ordinaire où je tombe aux opéras, vient de ce » que je n'en ai jamais vu qui ne m'aient paru » méprisables dans la disposition du sujet et dans » les vers. Or, c'est vainement que l'oreille est

» flattée et que les yeux sont charmés, si l'esprit ne » se trouve pas satisfait : mon ame, d'intelligence » avec mon esprit plus qu'avec mes sens, forme une » résistance aux impressions qu'elle peut recevoir, » ou pour le moins elle manque d'y prêter un » consentement agréable, sans lequel les objets les » plus voluptueux même ne sauroient me donner » un grand plaisir. Une sottise chargée du musique, » de danses, de machines, de décorations, est une » sottise magnifique, mais toujours une sottise : » c'est un vilain fond sous de beaux dehors, où » je pénètre avec beaucoup de désagrément ». *Qu'auroit dit Vigneul-Marville, si la Bruyère se fût exprimé si durement ?* « Une sottise chargée de » musique, de danses, de machines, de décora- » tions est une sottise magnifique, mais toujours » sottise. Parler ainsi de l'opéra, d'un spectacle » royal, où l'on fait tant de dépenses, où l'on met » tant de choses en œuvre » !

Quis cœlum terris non misceat, et mare cœlo ?
JUVENAL, sat. II.

Quelle hardiesse ! quelle témérité ! quelle insolence ! c'est le moins qu'il auroit pu dire, puisqu'il le traite de *misanthrope* pour avoir osé avancer *qu'il ne sait comment l'opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à l'ennuyer.*

Après que Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles S. Evremond et la Bruyère ont voulu persuader au monde que l'opéra étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de S. Evremond, de la Bruyère et de tous ceux qui s'ennuient à l'opéra. Mais avant cela, il n'est pas en droit de s'en moquer, à moins qu'il ne croie que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les ouvrages d'esprit. Quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilège qu'on n'accorda jamais à personne dans la république des Lettres.

IV. Vigneul-Marville, continuant de peindre la Bruyère, nous apprend que dans un autre endroit de ses Caractères (*), « changeant de personnage, il » se revêt de celui de Socrate, et se fait dire des » injures honorables par des sots qu'il fait naître » exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de » sanglans reproches, et personne ne pense à lui. » En effet, qui, jusqu'à présent, a dit de la Bruyère » comme de Socrate, qu'il est en délire ? &c. La » Bruyère est la Bruyère, comme un chat est un » chat, et puis c'est tout : sage ou non, l'on ne » s'en met pas en peine ». Qui ne croiroit après cela, que la Bruyère s'est comparé sans façon au

(*) Mélanges, &c. page 327.

sage Socrate dans quelque endroit de son livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque (*). On a dit de Socrate « qu'il étoit en délire, et que » c'étoit un fou plein d'esprit : mais ceux des Grecs » qui parloient ainsi d'un homme si sage, passoient » pour fous. Ils disoient : quels bizarres portraits » nous fait ce philosophe! quelles mœurs étranges » et particulières ne décrit-il point! Où a-t-il rêvé, » creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? » quelles couleurs! quel pinceau! Ce sont des » chimères. Ils se trompoient, c'étoient des mons- » tres, c'étoient des vices, mais peints au naturel; » on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate » s'eloignoit du cynique, il épargnoit les personnes, » et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises ». Voilà tout ce que dit la Bruyère dans l'endroit qui met Vigneul-Marville en si mauvaise humeur contre lui. Mais il est visible que la Bruyère ne parle que de Socrate, que ce qu'il en dit est vrai, et très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela? *Oh*, direz-vous, *mais qui ne voit que tout cela, doit être entendu de la Bruyère.* Vous le voyez,

(*) Chap. XII, *des jugemens.*

C'est donc à dire, qu'on peut appliquer à la Bruyère ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne le vois point,* direz-vous. *C'est la Bruyère qui dans cet endroit, veut me le faire voir, par une vanité que je ne puis souffrir.* Mais s'il n'y a point de rapport entre Socrate et la Bruyère, pourquoi dites-vous que la Bruyère a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme pas? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à Molière, à Boileau, et à tous ceux qui nous ont donné de véritables portraits des vices et des déréglemens du siècle? Il n'est pas permis à un censeur de critiquer autre chose dans les livres que ce qui y est, et qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement, il n'y auroit point de fin aux critiques qu'on pourroit faire des auteurs; et il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'écrivain le plus judicieux.

Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à la Bruyère ce qu'on a dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siècle, aussi-bien que ces grands maîtres que je viens de nommer, et qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes et chimériques. Vigneul-Marville nous dit que la Bruyère

s'est déjà fait faire ce reproche par des *sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que la Bruyère prît la peine de faire naître des sots pour cela. Les vrais sots de ce siècle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du temps de Socrate. Quoi qu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à la Bruyère le même reproche que les sots qu'il avoit fait naître exprès, si l'on en croit Vigneul-Marville. Cet homme est Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340 de ses Mélanges: « La Bruyère est merveilleux, dit Mé» nage, à attraper le ridicule des hommes et à le » développer. Il devoit dire à l'enveopper: car » la Bruyère, à force de vouloir rendre les hommes » ridicules, fait des sphinx et des chimères, qui » n'ont nulle vraisemblance ». Il y a toutes les apparences que si la Bruyère eût prévu cette critique de la part de Vigneul-Marville, il se seroit épargné la peine de *faire naître des sots pour se faire dire des injures*.

V. Notre censeur revient à la charge. « Avant » cela (*), dit-il, la Bruyère avoit pris un caractère » un peu moins fort et plus agréable: ce n'est pas » celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misanthrope » qui ne s'accommode de rien; mais c'est le carac-

(*) Page 327, &c.

» tère

» tère d'un philosophe accessible (*) ». « O homme » important, s'écrie-t-il, et chargé d'affaires, qui » à votre tour avez besoin de mes offices, venez » dans la solitude de mon cabinet; le philosophe » est accessible; je ne vous remettrai point à un » autre jour. Vous me trouverez sur les livres de » Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame, » et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume » à la main, pour calculer les distances de Saturne » et de Jupiter: j'admire Dieu dans ses ouvrages, » et je cherche, par la connoissance de la vérité, » à régler mon esprit, et devenir meilleur. Entrez, » toutes les portes sont ouvertes: mon antichambre » n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant; » passez jusqu'à moi sans me faire avertir: vous » m'apportez quelque chose de plus précieux que » l'or et l'argent, si c'est une occasion de vous » obliger, &c. »

Rien n'est si beau que ce caractère, ajoute Vigneul-Marville; pourquoi tache-t-il donc de le défigurer par de fades plaisanteries sur ce que la Bruyère n'étoit pas fort bien logé? « Mais aussi » faut-il avouer, nous dit ce judicieux censeur, » que sans supposer d'antichambre ni cabinet, on » avoit une grande commodité pour s'introduire » soi-même auprès de la Bruyère, avant qu'il eût

(*) Chap. VI, *des biens de fortune.*

» un appartement à l'hôtel de...... Il n'y avoit » qu'une porte à ouvrir, et qu'une chambre proche » du ciel, séparée en deux par une légère tapis- » serie ». Que signifie tout cela ? Parce que la Bruyère étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaisant et officieux ? Qu'auroit donc dit Vigneul-Marville contre Socrate qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que la Bruyère ? Se seroit-il moqué de sa modération, de sa bonté, de sa douceur, de sa complaisance.... sous prétexte que n'ayant pas de quoi faire le grand seigneur dans Athènes, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des manières conformes à sa condition ? Mais Vigneul-Marville se trompe, s'il croit que, dès-là qu'un savant n'est pas à son aise dans ce monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant et plus humain : car on voit tous les jours des savans plus incivils, plus fiers, plus durs et plus rébarbatifs que le financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites, quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué le duc de la Rochefoucault. De ce nombre est la bonté, la douceur et la complaisance. Du reste, ce caractère que la Bruyère donne au philosophe, sous son nom, ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens

qui a l'ame bien faite. Or, tel est le véritable philosophe qui, voulant vivre en société dans ce monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perdues. Il en recueille bientôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant (*), que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie.* Car, comme dit la Bruyère, de qui j'emprunte cette réflexion, *la philosophie convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, et à toutes les conditions.*

VI. La faute que commet ici Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance, de prendre historiquement et à la lettre ce que la Bruyère a voulu dire de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa raison, lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que la Bruyère dit ailleurs sous la personne d'Antisthène, pour représenter la triste condition de plusieurs fameux écrivains, qui, comme dit Boileau,

> N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.
> *Sat. I, v. 6.*

Mais si la Bruyère n'a pas été fort à son aise dans ce monde, comme Vigneul-Marville nous en

(*) Chap. XI, *de l'Homme.*

assure, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions et les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs écrivains célèbres, qui, à la honte de leur siècle, dont ils ont été l'ornement, ont vécu dans une extrême misère. Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces savans nécessiteux; et bien loin de se jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit du Ryer (1). Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour la Bruyère? Il semble que ce critique ne l'insulte de cette manière que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un auteur forcé. « La Bruyère (2), dit-il, décrit » parfaitement bien son état dans la page 448 (3) » de la neuvième édition de son livre, où, sous » la figure d'un auteur forcé, qui est encore un » autre de ses caractères, il se fait tirer à quatre » pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure » d'envie ».

Je ne sais ce que Vigneul-Marville entend par un *auteur forcé*. Mais pour moi, je croirois

(1) Page 193.

(2) Page 328, &c.

(3) Page 96 et suiv. du tome II de cette édition.

qu'on pourroit appeller ainsi ces écrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, ces compilateurs de fadaises, d'historiettes, et de bons mots fort communs, et que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux; auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire, dont le style plein de négligences et de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif et d'engageant, en un mot, qui sont toujours prêts à publier des livres nouveaux qui, ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des livres terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sais si des écrivains qui depuis quelque temps remplissent les boutiques des libraires de ces sortes de compilations, sont tous des *auteurs forcés*, comme parle Vigneul-Marville; mais une chose dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misère qui puisse les excuser de prostituer ainsi leur réputation par des ouvrages si puériles.

> Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
> Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
> *Molière, Misanth. act. I, sc. II.*

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. Tarteron, qui dit plaisamment dans la préface qu'il a mise au-devant de Perse et de Juvenal, qu'*en fait d'impression, il*

ne faut jamais être pressé, pour toutes les raisons du monde, y allât-il de la vie.

Sous prétexte que le public a reçu avec indulgence quelques (1) paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun écrivain qu'on ne publie (2) un recueil de belles choses qu'on lui a oui dire pendant sa vie: et quelques-uns même prennent la peine de faire de ces sortes de recueils (3) en leur propre et privé nom, de crainte que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux: car autrement, qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de Socrate, d'Aristippe, de Protagore, d'Antisthène, dont ils remplissent ces recueils, mais qu'on a pu voir depuis long-temps dans Diogène Laërce, dans Plutarque, ou tout au moins dans le Polyanthea? D'autres, plus rusés, changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au public qu'un

(1) *Scaligerana, Thuana, Perroniana, &c.*

(2) *Menagiana, Valesiana, Furetierana, Sorberiana, Arlequiniana, &c.*

(3) Chevreau publia, quelques années avant sa mort, un livre intitulé *Chevræana*, où il fit entrer je ne sais combien de pensées tirées mot pour mot de Plutarque, de Diogène Laërce, et de tels autres compilateurs anciens.

titre nouveau; et que tel livre qui pourrissoit dans la boutique d'un libraire, a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi, voyant que le Public commence à se dégoûter des livres terminés en *ana*, ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs écrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne soient des *ana*, c'est-à-dire, des compositions précipitées, pleines de faits incertains, d'historiettes sans fondement, de décisions mal fondées, ou tout-à-fait destituées de preuve, et de bons mots fades, ou qu'on a vus cent fois ailleurs. Ce sont les auteurs de ces livres qu'on auroit droit d'appeller des *auteurs forcés*, et non des écrivains d'un esprit aussi pénétrant et aussi original que la Bruyère, et qui composent avec autant de justesse, de vivacité et de délicatesse que cet excellent homme. Que si quelques-uns de ces compilateurs n'ont pas été *forcés* par la nécessité à mettre au jour ces sortes de recueils faits à la hâte, sans choix ni discernement, ils n'en sont que plus blâmables; et lorsqu'ils se disposoient à les mettre au jour, on auroit pu leur dire ce que le Misanthrope disoit à Oronte:

Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous ayez d'honnête homme,

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur ;
Celui de ridicule et misérable auteur.
Misanth. act. I, sc. II.

Mais il faut revenir à Vigneul-Marville, de peur qu'il ne croie qu'on le néglige.

VII. Après avoir dit, je ne sais sur quel fondement, que la Bruyère étoit un *auteur forcé*, il nous apprend (1) « qu'à la fin, son mérite illus- » tré par les souffrances, a éclaté dans le monde. » Les gens ont ouvert les yeux, ajoute-t-il : la » vertu a été reconnue pour ce qu'elle est, et la » Bruyère changeant de fortune, a aussi changé » de caractère. Ce n'est plus un auteur timide qui » s'humilie dans sa disgrace ; c'est un auteur au- » dessus du vent, et qui s'approchant du soleil, » morgue ceux qui l'ont morgué, et découvre » leur honte par cette narration » : « Tout le » monde s'élève contre un homme qui entre en » réputation (2) : à peine ceux qu'il croit ses amis, » lui pardonnent-ils un mérite naissant, et une » première vogue qui semble l'associer à la gloire » dont ils sont déjà en possession. L'on ne se rend » qu'à l'extrémité, et après que le Prince s'est » déclaré par les récompenses : tous alors se rap- » prochent de lui, et de ce jour-là seulement il

(1) Mélanges, page 329.

(2) Paroles de la Bruyère, chap. XII, intitulé : *des jugemens*, pag. 96.

» prend son rang d'homme de mérite ». « C'est-
» à-dire sans figure, continue notre censeur, que
» l'Académie a été forcée à recevoir la Bruyère,
» qu'elle y a consenti; le temps que Pelisson a
» prédit étant arrivé que l'Académie, par une po-
» litique mal entendue, ne voulant pas aller au-
» devant des grands hommes pour les faire entrer
» dans sa compagnie, se laisseroit entraîner par les
» brigues, et donneroit malgré elle, à la faveur,
» ce quelle ne vouloit pas accorder par son choix,
» à la capacité et au mérite ».

La jolie manière de raisonner que voilà! Que vous êtes, Vigneul-Marville, un rude joueur en critique, et que je plains le pauvre la Bruyère de vous avoir pour ennemi! Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser les mêmes paroles (1) dont Elise se sert en parlant à Climène dans la *critique de l'Ecole des femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette Précieuse. Aussi bien qu'elle, *vous avez des lumières* (2) *que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, et savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles*. Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce

(1) Paroles tirées de la *critique de l'Ecole des femmes*, et appliquées au présent sujet.

(2) Voyez la *critique de l'Ecole des femmes*, scène II.

dangereux critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du livre de la Bruyère? Qui lui a révélé que c'est de la Bruyère qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde? La Bruyère le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son discours à l'Académie il déclare expressément et sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? « Vos voix seules, dit-il à » ces Messieurs, toujours libres et arbitraires, » donnent une place dans l'Académie Françoise: » vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne » grace, avec un consentement si unanime, que » je la dois et la veux tenir de votre seule magni- » ficence; il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, » ni autorité, ni faveur qui aient pu vous plier » à faire ce choix. Je n'ai rien de toutes ces choses. » Tout me manque. Un ouvrage qui a eu quelque » succès par sa singularité, et dont les fausses et » malignes applications pouvoient me nuire auprès » des personnes moins équitables et moins éclairées » que vous, a été toute la médiation que j'ai » employée, et que vous avez reçue ».

Peut-on croire que la Bruyère eût parlé de de cette manière, s'il eût été reçu dans l'Académie à la recommandation du Prince? n'auroit-ce pas été en lui une hardiesse et une ingratitude insup-

portables ? Il y a apparence que si Vigneul-Marville eût lu ce discours de la Bruyère, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est due sa réception dans l'Académie Françoise. Mais je me trompe, il l'a lu, et y a vu que la Bruyère y déclare nettement *qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Françoise, que la singularité de son livre.* Ce sont les propres termes de Vigneul-Marville, page 348 de ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature.* Mais ce terrible censeur ne se rend pas pour si peu de chose. « Comme la Bruyère (*), ajoute-t-il, dit le contraire » dans ses Caractères, et qu'il avoue que ç'a été par » la faveur du Prince, qui, s'étant déclaré, a fait » déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, » qui, étant la première qui lui soit venue à la » pensée, doit être la meilleure, selon ses règles ». Peut-être embarrasseroit-on bien Vigneul-Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractères* qu'il a en vue, n'a été imprimé qu'après que la Bruyère a été reçu dans l'Académie Françoise. « Tout le monde s'élève contre un homme qui » entre en réputation : à peine ceux qu'il croit » ses amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant : » on ne se rend qu'à l'extrémité, et après que » le Prince s'est déclaré par les récompenses ». *C'est-à-dire sans figure*, si nous en croyons Vigneul-

(*) Pages 348 & 349.

Marville, *que l'Académie a été forcée à recevoir la Bruyère*. Quelle chûte ! Quelle explication, bon Dieu ! Ne diroit-on pas qu'une place dans l'Académie vaut un gouvernement de province ? Il a bien raison d'écarter la figure : car autrement, qui se seroit jamais avisé d'entendre, par le terme de *récompense*, une place dans l'Académie Françoise ? Mais pour qui nous prend ce sévère critique ? Croit-il donc être le seul qui ait lu *l'histoire de l'Académie*, où tout le monde peut voir (*) que les avantages qui sont accordés aux membres de cette illustre compagnie, se réduisent *à être exceptés de toutes tutèles et curatèles, de tous guets et gardes, et à jouir du droit de faire solliciter par commissaires les procès qu'ils pourroient avoir dans les provinces éloignées de Paris ?* C'est si peu de chose, que *Pelisson* s'étonne qu'on n'eût pas demandé, outre ces privilèges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on auroit obtenue sans peine. Mais que la place d'Académicien soit une des plus importantes du royaume, où est-il parlé de la Bruyère dans l'endroit des *Caractères* que nous cite Vigneul-Marville ? Qu'y a-t-il là qu'on puisse lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le prince s'avise d'élever à quelque poste considérable ? N'y a-t-il donc en France que la Bruyère dont les belles qualités aient été en butte à l'envie, dès qu'elles ont

(*) Pages 43, 44, &c. de l'édition de Paris, 1701.

commencé d'éclater dans le monde? Notre siècle est donc beaucoup plus raisonnable que les siècles précédens, qui nous fournissent tant d'exemples d'une maligne jalousie.

Je me suis un peu trop étendu sur cet article; car il suffisoit de proposer les fondemens de la critique de Vigneul-Marville, pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien aise de faire voir, par cet exemple, dans quels inconvéniens s'engagent ces censeurs passionnés, qui veulent, à quelque prix que ce soit, décrier les personnes ou les ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglés par ce desir, ils prennent tout à contre-sens, censurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un ouvrage, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable sens, et par-là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre:
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.
Fables choisies de la Fontaine, liv. V, fab. XVI.

VIII. Ce que nôtre censeur ajoute pour achever le prétendu portrait de la Bruyère, ne sauroit être mieux fondé que ce que nous venons de réfuter,

puisqu'il est bâti sur le même fondement. *Il n'est point de philosophe* (*), dit-il, *plus humble en apparence, ni plus fier en effet que la Bruyère. Il monte sur ses grands chevaux ; et à mesure qu'il s'élève, il parle avec plus de hardiesse et de confiance.* « L'on peut, *dit-il*, » refuser à mes écrits leur récompense ; on ne » sauroit en diminuer la réputation : et si on le » fait, qui m'empêchera de le mépriser » ? De la manière que Vigneul-Marville cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à la Bruyère. Mais encore un coup, qui a révélé à ce censeur pénétrant que la Bruyère a voulu parler de lui-même, et non de tout philosophe qui, attaquant les vices des hommes pour les obliger à s'en corriger, est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier ses ouvrages ? On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au chap. XII, intitulé, *des Jugemens*, t. 2, p. 70. Mais si notre censeur veut, à quelque prix que ce soit, qu'on applique ces paroles à la Bruyère lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable, si l'on les prend dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par ces personnes qui prétendent diminuer la réputation d'un ouvrage, des envieux qui n'y sont portés que par pure malignité, comme il paroît par les mé-

(*) Page 330.

chantes raisons qu'ils emploient pour en venir à bout. Or, quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là, que de mépriser leurs vaines insultes ? Et par conséquent, si la Bruyère a jamais été exposé à la haine de ces sortes de personnes, pourquoi n'auroit-il pu leur dire : « Vous ne » sauriez diminuer la réputation de mes écrits par » vos méchantes plaisanteries, et par les fausses et » malignes applications que vous faites de mes pa- » roles. Mais si vous imposiez pour quelque temps » au public par vos calomnies et par vos réflexions » odieuses et mal fondées, *qui m'empêchera de vous mé-* » *priser ?* Vous voudriez peut-être que je m'amusasse » à vous répondre. Mais je n'ai garde de le faire. » Ce seroit donner du poids à vos raisonnemens » frivoles. J'aime mieux les regarder avec mépris, » comme ils le méritent ». Si c'étoit là ce que la Bruyère a voulu dire, quel droit auroit-on de l'en censurer ? N'est-il pas vrai qu'en bien des rencontres, c'est une fierté louable de mépriser les vaines morsures de l'envie ? C'est ainsi qu'en a usé Boileau. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le public de nouveaux ouvrages que de s'amuser à réfuter toutes ces impertinentes critiques qu'on fit d'abord des premières poésies qu'il mit au jour ? Et qui ne voudroit à présent que le fameux Arnaud se fût occupé à autre chose qu'à repousser les attaques de ses adver-

saires, à quoi il a employé la meilleure partie de sa vie?

Enfin, pour me rapprocher de Vigneul-Marville, il est tout visible que si la Bruyère eût vu le portrait odieux que ce dangereux censeur a fait de sa personne sans aucune apparence de raison, il auroit fort bien pu se contenter de dire pour toute réponse (*) : *Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu tableau : tout y est, je ne dis pas *croqué* et *strapasonné*, comme parle Vigneul-Marville, mais plutôt peint au hazard, et sans aucun rapport à l'original que le peintre a voulu représenter.

Mais en voilà assez sur la *personne de la Bruyère* : voyons maintenant ce que notre critique trouve à redire dans ses écrits.

(*) Paroles de la Bruyère, chap. XII, intitulé : *des jugemens*, tome 2, page 88.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Du Livre de la Bruyère, intitulé: *Caractères ou Mœurs de ce siècle.*

I. Si décider étoit prouver, jamais livre n'auroit été mieux critiqué que celui de la Bruyère l'a été dans les *mélanges d'histoire et de littérature*, *recueillis par Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le tribunal du public. Après avoir déclaré que cet auteur lui déplaît, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits et en diverses manières qu'il condamne ses pensées, son style, ou ses expressions. On le sait déjà. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement et par bonnes raisons, que tel ou tel endroit du livre qu'il prétend critiquer, est comdamnable.

Je sais bien que plusieurs savans se sont fait une habitude de nous étaler assez souvent leurs opinions particulières, sans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le siècle précédent quelques célèbres commentateurs qu'on nomme *critiques.* Mais ce n'est pas par-là qu'ils se sont fait estimer. C'est au contraire un défaut dont ils ont été blâmés

par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la république des lettres. Il est vrai qu'encore aujourd'hui plusieurs savans de cet ordre, qui écrivent (1) en latin et en françois, sont assez portés à excuser cette méthode, parce qu'ils sont bien aises de l'imiter : mais les gens de bon sens ne sauroient s'en accommoder.

L'esprit se révolte naturellement contre des décisions vagues qui ne l'instruisent de rien. Que m'importe de savoir qu'un ouvrage vous déplaît, si j'ignore les raisons pour lesquelles vous le condamnez ? Par exemple, j'ai lu le *Voyage du monde de Descartes*, composé par le P. Daniel ; et j'ai été charmé de la naïveté de son style, de la pureté de ses expressions, et sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque temps après, Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer (2) que l'auteur de ce livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vu cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de Vigneul-Marville ? Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais il n'a prétendu instruire personne par cette critique, jettée au hasard, sans

(1) Témoin ces éditeurs d'Horace, qui depuis ont fait imprimer le texte de ce fameux poëte avec des corrections, des transpositions, et des changemens dont ils ne donnent pour garant que leur goût et leur autorité particulière.

(2) Mélanges d'histoire, &c. pag. 152.

preuve. Pourquoi la faire, pourquoi perdre du temps inutilement? L'auteur des *Dialogues des morts* dit plaisamment *que, tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu*, ajoute-t-il, *je suis assuré qu'il me resteroit encore du temps pour ne rien faire.* Mais ce judicieux écrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commode, s'il eût pu s'aviser de cette autre manière de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut, sans se mettre en peine de le prouver : méthode si courte et si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs livres, sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle critique est sujette à un petit inconvénient ; c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, et de leur en opposer d'autres directement contraires ; de sorte qu'à critiquer de cette manière, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le marquis de la *critique de l'école des femmes*, qui, voulant décrier cette pièce, croyoit faire merveilles, en disant d'un ton de maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.* Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant : *Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.* C'est à quoi doit

s'attendre tout censeur décisif qui veut en être cru sur sa parole : car s'il se donne la liberté de rejetter le sentiment d'un autre, sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejetter le sien avec la même liberté.

Si Vigneul-Marville eût pensé à cela, il se seroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail et par de bonnes raisons, que le livre de la Bruyère est plein de pensées fausses, obscures et mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que (1), «si la Bruyère avoit pris un bon style, » qu'il eût écrit avec pureté, et fini davantage ses » portraits, l'on ne pourroit, sans injustice, mépriser » son livre (2): qu'il use de transpositions forcées, » qu'il n'a point de style formé (3), qu'il écrit au » hasard, employant des expressions outrées en des » choses très-communes, et que, quand il en veut » dire de plus relevées, il les affoiblit par des ex- » pressions basses, et fait ramper le fort avec le » foible; qu'il tend sans relâche à un sublime qu'il » ne connoît pas, et qu'il met tantôt dans les choses, » tantôt dans les paroles, sans jamais attraper » le point d'unité qui concilie les paroles avec les » choses, en quoi consiste tout le secret et la » finesse de cet art merveilleux ». Mais à quoi bon

(1) Mêlanges d'histoire, &c. pag. 332.
(2) *Ibid.* pag. 333.
(3) *Ibid.* pag. 336.

toutes ces décisions vagues, si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables? « J'estime » toutes les bonnes choses que la Bruyère a tirées » de nos bons auteurs, continue notre critique sur » le même ton de maître qui veut en être cru » sur sa parole; mais je n'estime pas la manière » dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux » aimé qu'il nous les eût données tout bonnement » comme il les a prises, que de les avoir obs- » curcies par son jargon. Je loue la bonne intention » qu'il a eue de réformer les mœurs du siècle présent » en découvrant leur ridicule; mais je ne saurois » approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre » imagination, plutôt que dans nos mœurs même, » et qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des » portraits de fantaisie, et non des portraits d'après » nature, comme le sujet le demande. Je fais cas » des règles de bien écrire que la Bruyère débite » dans ses caractères; mais je ne puis souffrir qu'il » viole ces règles, qui sont du bon sens, pour » suivre le déréglement d'un génie capricieux. En » un mot, je loue le dessein de la Bruyère, qui » est hardi, et très-hardi, et dont le public pour- » roit retirer quelque utilité; mais je dis sans façon, » que ce dessein n'est pas exécuté de main de maître, » et que l'entrepreneur est bien au-dessous de la » grandeur de son entreprise ». Voilà une terrible critique, mais que nous apprend-elle dans le fond?

rien autre chose, si ce n'est que Vigneul-Marville n'approuve pas le livre de la Bruyère; de sorte que tous ceux qui estimoient ce livre avant d'avoir lu cette critique, pourroient lui dire: *c'est donc là le jugement que vous faites des caractères de ce siècle : voilà qui va le mieux du monde : et nous, monsieur, nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule et mal fondé.* A la vérité, cette contre-critique ne nous apprendroit rien non plus; mais Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. Car il n'a pas plus de raison de contredire ces messieurs, qu'ils n'en ont de mépriser sa critique, dont il ne donne que son autorité pour garant. C'est de quoi Vigneul-Marville auroit dû s'appercevoir, d'autant plus aisément que dans la plupart des choses qu'il dit contre les caractères de ce siècle, il entre en dispute avec Menage. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme, ne devoit-il pas supposer que ceux qui liroient sa critique, ne feroient pas plus de cas de son autorité, qu'il n'en fait de celle du *Menagiana?* Ce qui, pour le dire en passant, fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve, qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces livres terminés en *ana*, et dans d'autres ouvrages composés sur le même modèle.

Ces réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que Vigneul-Marville a jugé à

propos de publier contre le livre de la Bruyère ; car la plupart de ses remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité, qui, dans cette occasion, ne doit être comptée pour rien, ou sur la supposition qu'il fait gratuitement et sans en donner aucune preuve, que le livre qu'il prétend critiquer, est un méchant livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au public de savoir qu'on peut réfuter un livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tâcherai de faire voir par raison le contraire de ce que Vigneul-Marville s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. La Bruyère finit son livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces caractères, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même.* La diversité et l'incertitude des jugemens des hommes est si grande, que la Bruyère pouvoit fort bien parler ainsi d'un ouvrage où il avoit tâché de représenter naïvement les mœurs de son siècle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidellement son dessein (sans quoi il n'auroit pas dû publier son livre), il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la vérité aussi bien que lui, et de l'autre, considérant la bisarrerie et l'extrême variété des jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris, si ces choses venoient à être goûtées de

la plupart de ses lecteurs. C'est-là, si je ne me trompe, le vrai sens de cette sentence que Vigneul-Marville veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit, ou non, c'est par-là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du livre de la Bruyère: *Si on ne goûte point ces caractères, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même.* Pour moi, dit Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier; c'est-à-dire, qu'il ne goûte pas beaucoup ces caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au public, il devoit lui en découvrir en même temps les raisons, supposant modestement que le public ne se soucie pas beaucoup d'être informé de ses dégoûts: ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'espère le montrer clairement dans tout le reste de ce petit ouvrage. « J'avoue pourtant en honnête homme, ajoute » d'abord Vigneul-Marville, que le livre de la » Bruyère est d'un caractère à se faire lire. De tout » temps ceux qui ont écrit contre les mœurs de » leur siècle, ont trouvé des lecteurs en grand nom- » bre, et des lecteurs favorables, à cause de l'in- » clination que la plupart ont pour la satyre, et » du plaisir que l'on sent de voir à découvert les » défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres » défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de » Barclée ne touche les vices des cours de l'Eu- » rope qu'en général, et assez légérement, on a

» lu ce livre avec avidité, et on le lit encore » tous les jours. Il en est de même du *Gigès*, du » *Genius sæculi*, et des autres semblables. Il ne faut » donc pas s'étonner si les caractères de la Bruyère » ont été si courus et imprimés jusqu'à neuf fois, » puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, » il caractérise toutes les personnes de la cour et » de la ville qui sont tachées de quelques-uns de » ces vices. La curiosité la plus maligne y est ré- » veillée, comme elle l'est à l'égard de tous les » libelles et les écrits qui supposent des clefs pour » être entendus. La ville a une démangeaison enragée » de connoître les vices de la cour : la cour, de » son côté, jette volontiers les yeux, quoique de » haut en bas, sur les vices de la ville, pour en » turlupiner ; et c'est une avidité inconcevable dans » les provinces, d'apprendre les nouvelles scanda- » leuses de la ville et de la cour ».

C'est donc uniquement à l'inclination que la plupart des hommes ont à la satyre, que le livre de la Bruyère doit cette approbation générale qu'il a reçue en France, où il a été imprimé jusqu'à neuf fois, et le sera sans doute davantage par la même raison. Il s'ensuivroit de ce beau raisonnement que les satyres d'Horace, de Perse, de Juvenal, de Regnier, de Boileau, &c. n'ont été et ne sont encore estimés qu'à cause du plaisir que la plupart des hommes prennent à s'entretenir

des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela, n'en déplaise à Vigneul-Marville. On admire ces auteurs parce qu'ils sont pleins d'esprit, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes sont exacts, que leurs railleries sont fines, solides et agréablement exprimées ; ..... et lorsqu'ils viennent à louer ce qui est louable, comme ils le font très-souvent, on est autant touché de ces éloges que des traits satyriques qu'ils répandent dans leurs ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en chaire des maximes générales sur la plupart des sujets, quelques écrivains se font à cette manière de raisonner, qui n'instruit de rien. Car, pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur et dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses ; et si on les considère dans un sens vague et indéterminé, elles ne sont d'aucun usage, et ne disent rien que ce que tout le monde sait déjà. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité ; tout le monde en convient : mais peut-on en conclure que cette malignité règle tous leurs jugemens ? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du portrait d'un sot, d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ... ce n'est pas toujours à

cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives et naturelles ; ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces portraits les divertissent, sans qu'ils songent à en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, sans penser à personne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractère réponde à celui de cet hypocrite ; mais le portrait de ce scélérat leur plaît, parce que tous ses traits sont bien tirés, et conviennent admirablement au caractère que le poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un avare, dont il est lui-même le plus parfait original, et sur qui souvent ce portrait a été tiré.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

BOILEAU, Art poét. chant III.

Mais supposé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de spectacles et dans la lecture des livres satyriques, elle n'est pourtant pas généralement et constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, et leur fasse goûter toute sorte de satyres, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades libelles, pleins de fiel et d'aigreur, qu'on a composés dans tous les temps contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de satyres que du temps de la ligue : mais où sont-elles présentement ? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon d'Espagne*, à qui le temps n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet ouvrage ? Est-ce de la malignité des hommes, et de leur inclination à la satyre ? Nullement : mais de la bonté de la pièce, qui, comme dit le P. Rapin, *surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siècles. Il règne dans tout cet ouvrage*, ajoute-t-il, *une délicatesse d'esprit qui ne laisse pas d'éclater parmi les manières rudes et grossières de ce temps-là : et les petits vers de cet ouvrage sont d'un caractère très-fin et très-naturel.* C'est-là, dis-je, ce qui a conservé cette satyre, et qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour : car, comme dit Vigneul-Marville (*), qui a fait

(*) Pag. 198 de ses Mélanges.

des observations très-curieuses sur cette pièce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Mais sans remonter si haut, combien de libelles satyriques ne publia-t-on pas en France contre le cardinal Mazarin ? *On ne voyoit alors par la ville,* dit l'histoire de ce temps-là (1), *que libelles diffamatoires, que chansons et vers satyriques, qu'histoires faites à plaisir, que discours d'état et raisonnemens politiques, où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux, et où même les personnes royales n'étoient guère épargnées.* Voilà bien de quoi réveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute seule donner du prix à tous ces libelles, et les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il est vrai que la malignité, la passion et le desir de décrier les personnes qui font le sujet d'un ouvrage satyrique, peuvent le faire valoir pendant quelque temps. Mais s'il est fade et impertinent, on s'en dégoûte presque aussi-tôt que d'un froid panégyrique. Mille libelles ridicules qu'on a faits pendant la dernière guerre (2), à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amsterdam et ailleurs, en sont une bonne preuve. Recherchés et lus avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutés en peu de temps, pour faire place

(1) Histoire du prince de Condé, pag. 325, 2 édit.

(2) Commencée en 1688, et finie en 1697.

à d'autres, qui, n'étant pas meilleurs, éprouvoient bientôt la même disgrace.

Lors donc qu'une satyre est généralement estimée, il ne suffit pas de dire, pour la décrier, que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise, qu'après qu'une satyre qui a été en vogue pendant quelque temps, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts (ce qui est à noter), que ce qui la faisoit valoir pendant ce temps-là, quelque grossière qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent Vigneul-Marville ne goûte pas les *caractères de ce siècle*, quoiqu'ils soient généralement estimés: il n'a pas raison de dire, pour justifier son dégoût, *qu'il ne faut pas s'étonner si les caractères de la Bruyère ont été si courus et imprimés jusqu'à neuf fois, puisque entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la cour et de la ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices.* Car si la Bruyère a bien exécuté son dessein, on ne peut qu'estimer son ouvrage, comme on estime les satyres de Boileau et les comédies de Molière; et s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que son livre ait été si long-temps et si généralement estimé. De sorte

que si Vigneul-Marville croit que la Bruyère ait mal représenté les mœurs de son siècle, il doit le prouver par des raisons tirées de l'ouvrage même, et non pas de la malignité des hommes, qui seule ne suffit pas pour faire valoir long-temps une méchante satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *caractères de ce siècle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la passion extraordinaire que la ville a de connoître les vices de la cour, et au plaisir que la cour prend à se divertir des défauts de la ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la ville et de la cour, c'est que les premières éditions du livre de la Bruyère furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces caractères qu'on peut appliquer à des personnes particulières.

D'ailleurs, cet ouvrage n'est pas moins estimé dans les pays étrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande; et on l'admire en Angleterre où il a été traduit en anglois. Ces peuples ont-ils aussi *une demangeaison enragée*, comme parle Vigneul-Marville, de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris ou à Versailles? Mais d'où leur viendroit cet empressement pour des personnes dont ils ne

connoissent pas même les noms? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *caractères de ce siècle*, où non-seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées, mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces étrangers ne puissent aussi bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croient que l'auteur a eu devant les yeux? Un Anglois, par exemple, ouvre le livre de la Bruyère, et y trouve ce caractère (*): « Argyre tire son gand pour montrer » une belle main, et ne néglige pas de découvrir » un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied » petit; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses » pour faire voir de belles dents; si elle montre » son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite; et si elle » ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de » sa taille qu'elle a épaisse; elle entend tous ses » intérêts, à l'exception d'un seul, elle parle toujours, et n'a point d'esprit ». Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adresser à Vigneul-Marville (car il est, je pense, le seul qu'on puisse consulter sur cela) pour savoir quelle est la personne de la cour ou de la ville que la Bruyère a voulu représenter sous le nom d'Argyre? Cela n'est pas nécessaire. Il n'a qu'à jetter les yeux autour de lui pour y voir des personnes de ce caractère: ce qui suffit pour

(*) Chap. IX, intitulé: *de l'homme.*

lui

lui faire sentir que la Bruyère a bien dépeint dans cet endroit la foiblesse et l'aveuglement de la plupart des hommes qui, négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au reste, de la manière dont Vigneul-Marville parle du livre de la Bruyère, on diroit qu'il ne l'a jamais lu. Car en soutenant, comme il fait, que ce grand succès qu'il a eu dans le monde, ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent (1) à voir à découvert les défauts d'autrui, il semble supposer que cet ouvrage n'est qu'un amas de portraits satyriques (2) de toutes les personnes de la cour et de la ville, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition : car non-seulement ce livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes, sans aucun rapport à qui que ce soit, comme le verra tout homme qui prendra la peine de le lire ; mais encore la plupart des portraits qui y sont ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines personnes particulières qu'à mille autres que la Bruyère n'a jamais vues : et quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus

(1) Mélanges d'Histoire, &c. page 331.

(2) *Idem*, page 332.

distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui aient paru en France vers la fin du dix-septième siècle : caractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à réveiller cette maligne curiosité, qui, selon Vigneul-Marville, leur fait trouver tant de plaisir *à voir les défauts d'autrui, pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts*, qu'elle leur donne du goût pour des satyres fort roides et fort insipides, telles que les caractères de ce siècle.

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des portraits que la Bruyère a répandus dans son livre, nous transporterons ici tout ce que notre critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. Vigneul-Marville commence à parler des portraits qui sont répandus dans le livre de la Bruyère, en attaquant avec la dernière intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait Menage dans le recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana*. *La Bruyère est merveilleux*, dit Menage (1), *à attraper le ridicule des hommes et à le développer.* « Il devoit » dire plutôt à l'envelopper, ajoute (2) Vigneul-» Marville ; car la Bruyère, à force de vouloir

(1) *Menagiana*, tome IV, page 219 de l'édit. de Paris, 1715.

(2) Dans les Mélanges, page 342.

» rendre les hommes ridicules, fait des sphinx et » des chimères qui n'ont nulle vraisemblance. Menage, » tout entêté qu'il est de son la Bruyère, est contraint » de reconnoître que ses portraits sont un peu » chargés. Il fait la petite bouche, et n'ose dire, » comme il est vrai, que ses portraits sont trop » chargés, et si peu naturels que la plupart ne » conviennent à personne. Quand on peint de » fantaisie, on peut charger ses portraits, et s'aban- » donner à ses imaginations; mais quand on peint » d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle » est. Outre que la Bruyère travaille plus en » détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers » tons ni l'union des couleurs, et que d'ordinaire » ses tableaux ne sont que croqués, il a encore le » malheur, ne sachant pas dessiner correctement, » qu'il strapasonne ses figures, et en fait des » grotesques et des monstres ».

Plaisante manière de critiquer! Poser d'abord ce qui est en question, le répéter cent fois en différens termes, sans le prouver, et triompher, après cela, comme si l'on avoit terrassé son ennemi, il n'y a si petit écolier qui n'en pût faire autant. Vigneul-Marville en veut aux portraits de la Bruyère, et à Menage qui les approuve. Il le déclare hautement; *il n'en fait pas la petite bouche*, pour parler son langage: mais enfin, tout ce qu'il dit pour confondre Menage, c'est qu'il n'est pas

de son sentiment sur les portraits qu'on trouve dans le livre de la Bruyère. *Id Populus curat scilicet.* C'est de quoi le public se met fort en peine! Selon Menage, *la Bruyère est merveilleux à attrapper le ridicule des hommes, et à les développer.* Dites plutôt à l'envelopper, répond gravement Vigneul-Marville. *A la vérité,* continue Menage, *les portraits de la Bruyère sont un peu chargés; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela? Nullement. Il va donc le réfuter, direz-vous, par des exemples sensibles, ou par des raisons incontestables? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer à Menage une décision toute contraire. *Non-seulement*, dit-il, *les portraits de la Bruyère sont trop chargés, mais ils sont si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, et qui parle le dernier, Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit et redit en différens termes que les portraits de la Bruyère sont très-mal entendus, qu'ils sont *croqués*, *estrapasonnés*, que ce sont des *grotesques* et des monstres, empruntant habilement les termes de l'art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouir ses lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du métier, qu'il entend ces matières et en peut parler savamment. Et en effet, bien des gens se laissent surprendre à ces airs de docteur. Ils

s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre : car au contraire, ceux qui ont de bonnes raisons à dire, se hâtent de les proposer nettement, sans perdre le temps en paroles inutiles. Mais supposons pour un moment que Vigneul-Marville ne condamne pas les portraits de la Bruyère sans savoir pourquoi; d'où vient donc qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui? C'est avoir bonne opinion des hommes. Mais pourquoi donc perdoit-il de l'encre et du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ses *mélanges d'Histoire et de littérature?* Et s'il a cru (comme il est plus vraisemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés sur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déjà dit, ou par l'autorité du *Menagiana*, comme il nous (*) le dira bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les portraits de la Bruyère, et qui pourroient désabuser ceux qui les admirent? « Oh, dira-t-on, le dessein de » Vigneul-Marville étoit de combattre le *Menagiana*, » et son autorité suffit pour cela : elle doit l'emporter

(*) Menage, dit-il à la page 348 de ses Mélanges, *a donné un grand relief aux Caractères de la Bruyère.*

» incontestablement sur ce recueil sans aveu, qui
» n'est tout au plus qu'un ouvrage posthume où
» manque, par conséquent, cette exactitude d'ex-
» pression et cette justesse de raisonnement qui
» ne se rencontrent d'ordinaire que dans des écrits
» qu'on a touchés et retouchés, et où l'auteur a
» mis la dernière main ». Eh bien, soit, que les *mélanges d'histoire et de littérature* l'emportent sur le *Menagiana*.

On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.

Mais en conscience, Vigneul-Marville ne savoit-il pas, avant que d'écrire son livre, que les *caractères de ce siècle* avoient été approuvés en France et dans les pays étrangers, qu'ils y ont été imprimés et réimprimés avant la mort de Menage? Pourquoi donc se contente-t-il de nous dire gravement, que les portraits qu'on trouve dans ce livre ne sont pas naturels, qu'ils sont *croqués* et *estrapasonnés*, que ce sont des grotesques et des monstres? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'ouvrage de la Bruyère, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, et qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves? Je le crois trop habile homme pour tomber dans

une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. Mais en attendant, je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire et qu'il a bien fait voir par son exemple, que si la Bruyère *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces censeurs décisifs qui se croient dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le portrait : je ne sais *s'il est en détrempe ou à l'huile*, comme parle Vigneul-Marville; je l'en fais juge lui-même. « Dire d'une chose modeste- » ment, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mau- » vaise, et les raisons pourquoi elle est telle, » demande du bon sens et de l'expression; c'est » une affaire. Il est plus court de prononcer d'un » ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on » avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est » miraculeuse ».

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vue pour un moment le censeur de la Bruyère), que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux orateurs de son temps (*), *de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes et raisonnables, avant que*

(*) *Volo priùs habeat orator rem de quâ dicat, dignam auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* Tull. Cic. ad Marcum Brutum orator. *cap.* 34.

de penser en quels termes et comment ils les exposeroient. Il est visible que les écrivains sont encore plus obligés de suivre ce conseil que ceux qui parlent en public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste, et par une prononciation vive et animée qui ravit et enchante l'esprit (*), en lui présentant sans cesse de nouvelles pensées, qui, le tenant toujours en suspens, l'amusent tour-à-tour, sans qu'il ait le temps de les examiner fort exactement ; l'écrivain au contraire ne peut espérer d'attacher son lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter, des pensées nobles, solides, exactes, profondes et qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient en peu de temps ; ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de sang-froid, et dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos orateurs populaires, vulgairement nommés *prédicateurs*, il y en auroit de bien embarrassés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses capables d'occuper des personnes éclairées et intelligentes, la plupart accoutumés à

(*) *Fertur quasi torrens oratio, et multa cujusquemodi rapit.* Cic.

nous débiter au hasard et sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche (1) sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter ; il y auroit aussi bien des faiseurs de livres réduits au silence, s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main, des pensées qui pussent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hasardent fort souvent à faire des livres sur des matières qu'ils n'entendent pas eux-mêmes (2)? « Tel, tout d'un coup et sans y » avoir pensé la veille, prend du papier, une » plume, dit en soi-même : *je vais faire un livre*, » sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il » a de cinquante pistoles..... Il veut écrire et faire » imprimer : et parce qu'on n'envoie pas à l'im- » primeur un cahier blanc, il le barbouille de ce » qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine » coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, » ou que le temps est à la pluie ». Il y en a même qui se louent, pour ainsi dire, à des libraires,

(1) A voir le désordre qui règne dans les discours qu'ils font au peuple, on peut assurer qu'avant que de monter en chaire, ils ne savent ce qu'ils diront, et qu'après avoir cessé de parler, ils ont des idées si confuses de ce qu'ils ont dit, qu'il leur seroit impossible de le répéter.

(2) Paroles de la Bruyère, dans ses Caractères, ch. XV, *de la chaire*.

pour travailler à la journée sur toutes sortes de sujets, tant en vers qu'en prose : et souvent c'est le libraire lui-même qui leur fournit des titres, auxquels ils se chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de paroles qui, venant à remplir plusieurs pages, font enfin ce qu'on peut appeller un *livre*. Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'ouvrages nouveaux où l'on ne voit que désordre et confusion depuis le commencement jusques à la fin, que pensées vagues et indéterminées, que réflexions triviales, que faux raisonnemens, que décisions destituées de preuve, que faits incertains, mal exprimés, et chargés de circonstances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entends dire, ce n'est pas seulement en France que les libraires ont des auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre (*) et de Hollande en ont aussi bon nombre qui ne sont pas moins féconds en bagatelles littéraires. Preuve trop assurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe ! Car enfin ces méchans livres gâtent le goût du public, et l'accoutument aux choses fades et insipides, comme le remarque très-bien la Bruyère dans la suite du passage que je viens de citer.

Mais revenons à Vigneul-Marville. Il a tort de

(*) La prostitution est allée si loin à cet égard, que les libraires m'ont assuré qu'en Angleterre il s'est trouvé des écrivains qui, pour de l'argent, ont permis qu'on mît leur nom à des livres qu'ils n'avoient pas composés.

censurer les portraits de la Bruyère sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit; mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puisse être véritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ses portraits se réduit à ceci, *qu'ils sont trop chargés, et si peu naturels, que la plupart ne conviennent à personne.*

IV. La plupart de ces portraits ne conviennent à personne, cela est vrai, si Vigneul-Marville entend par-là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particulières, ensorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les comdamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particulières, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que la Bruyère nous apprend lui-même: «J'ai » peint à la vérité d'après nature, nous dit-il dans » la préface qu'il a mise devant son discours à l'Aca- » démie Françoise; mais je n'ai pas toujours songé » à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des » mœurs; je ne me suis point loué au public pour » faire des portraits qui ne fussent que vrais et » ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent » pas croyables, et ne parussent feints ou imaginés: » me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, » j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre; » et de ces mêmes traits qui pouvoient convenir » à une même personne, j'en ai fait des peintures

» vraisemblables ». Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut en ces portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, la Bruyère nous veut donner le caractère d'un Damoiseau, qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, et ne croit être dans le monde que pour cela : » Iphis, dit-il, voit à l'église un soulier d'une » nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit ; » il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la » messe pour s'y montrer, et il se cache : le » voilà retenu par le pied dans sa chambre tout » le reste du jour : il a la main douce, et il l'en- » tretient avec une pâte de senteur : il a soin de » rire pour montrer ses dents : il fait la petite » bouche ; et il n'y a guère de moment où il ne » veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit » au miroir, il ne peut être plus content de sa » personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis » une voix claire et délicate, et heureusement il » parle gras : il a un mouvement de tête, et je » ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont » il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche » molle et le plus joli maintien qu'il est capable » de se procurer : il met du rouge, mais rarement, » il n'en fait pas habitude ». Rien n'est plus juste

que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison, que ce portrait ne représente qu'une certaine personne, ensorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet Iphis eût seul toutes les qualités que la Bruyère lui attribue, et que nul autre ne pût les avoir : et par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques; ce qui seroit de la dernière absurdité : car comment la Bruyère auroit-il pu savoir qu'Iphis vit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, et qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modèle.....? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait la Bruyère ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, et qu'il convient très-bien à ces efféminés, amoureux de leur personne, qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la bouche petite, la jambe bien faite, &c.

Du reste, que la Bruyère ait pensé ou non à certaines personnes particulières en faisant ces sortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne

en particulier, dès-là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems et en tel lieu, et dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé M. l'abbé de Villiers dans son *Traité de la satyre:* « Quand (*), dit-il, un écri- » vain, qui se propose de n'attaquer que le vice » en général, se sert de noms supposés pour » rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il » attaque, ou pour égayer davantage les matières » qu'il traite, on ne doit point lui en faire un » crime, pourvu qu'il ne dise rien en effet qui » désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi » qu'en ont usé plusieurs écrivains de l'antiquité, » dont nous avons cru pouvoir suivre l'exemple, » et que nous avons aussi tâché de disculper dans » les éclaircissemens que nous avons ajoutés au » *Poëme de l'amitié*, en faisant voir qu'on n'a ja- » mais droit d'accuser un auteur d'avoir eu quel- » qu'un en vue, lorsque dans la peinture qu'il fait » d'un vice, sous un personnage imaginaire, il ne » représente que le vice qu'il attaque ». Tout cela convient parfaitement à la plupart des portraits de la Bruyère, comme ce judicieux écrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. « Quand un auteur » a pris ces précautions, ajoute-t-il, on n'a point

(*) Au chapitre intitulé, *des Libelles diffamatoires.*

» lieu de lui demander la clef des noms qu'il » emploie : et si l'on s'obstine à la savoir, il peut » répondre que la seule clef de son ouvrage est » *l'homme vicieux et corrompu*, puisque c'est-là le » seul original sur lequel il a composé ses por- » traits. Ainsi on ne doit point le rendre respon- » sable de ces clefs que chacun compose comme » il lui plaît, et qu'on répand dans le monde sur » les ouvrages de cette nature. Comme il n'y a » donné lieu que par la peinture générale du vice, » les seuls qu'on a droit d'accuser de médisance, » sont ceux qui, voulant à toute force qu'un ou- » vrage de morale soit une satyre, veulent aussi » qu'il y ait une clef, et prennent le soin d'en faire » une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui » est arrivé depuis peu à l'égard du livre des » *Caractères des mœurs de ce siècle*, et c'est à quoi » celui qui en est l'auteur a solidement répondu » dans la dernière édition de son livre ».

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions, et y répondre, avant que de décrier les portraits de la Bruyère, comme peu naturels, comme des sphinx et des chimères, sous prétexte que la plupart ne conviennent à personne, c'est-à-dire à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plupart de ces portraits en ce sens-là, ce sont de pures chimères.

Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des portraits de certaines personnes particulières, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plutôt que mille autres? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve, que Molière a voulu représenter, sous le nom de M. Jourdain, un tel bourgeois de Paris, logé dans la rue S. Honoré, et qu'on le traitât après cela de peintre ridicule, pour avoir donné à ce bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la philosophie, ou de faire des armes, quoique tout le reste du caractère lui convînt assez bien. Ce seroit exposer ce bon homme sans aucun fondement, puisque non-seulement on ne sauroit prouver que le poète ait tiré sur lui le portrait qu'il a fait de M. Jourdain, mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner, par la raison que ce portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres bourgeois de Paris, qui sont entêtés de la même foiblesse.

Mais si notre censeur persiste à traiter de chimériques tous les caractères du livre de la Bruyère qui ne peuvent être appliqués exactement à une certaine personne, à l'exclusion de toute autre, que dira-t-il de ceux de Théophraste, qui sont tous de cette espèce? Et comment nommera-t-il tant de caractères que Molière a répandus dans ses comédies, et qu'on a cru si naturels jusqu'ici, sans

sans songer pourtant à les regarder comme des portraits exacts de telle ou telle personne.

V. Il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire ; que Vigneul-Marville n'a pas non plus grande raison de condamner les portraits de la Bruyère, *parce qu'ils sont trop chargés.* Car ou il entend par là qu'ils n'ont aucune vraisemblance et qu'ils supposent des choses incompatibles dans un même sujet ; ce qu'on ne croira jamais sur sa parole, tant qu'on pourra s'assurer du contraire par ses propres yeux : ou bien il suppose ces peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à personne en particulier. Mais au lieu de conclure que ces portraits sont trop chargés, parce qu'ils ne conviennent à personne en particulier, il devoit conclure que, puisqu'ils sont si chargés, ils n'ont pas été faits pour représenter telle ou telle personne, à l'exclusion de toute autre ; et que c'est pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines personnes particulières que l'auteur les a chargés de quantité de traits qui ne sauroient guère se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que Vigneul-Marville auroit pu apprendre de la préface que la Bruyère a mise au-devant de son discours à l'Académie Françoise ; et si cette préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le remercîment que l'abbé Fleuri fit à MM. de l'Académie, en succédant à la Bruyère : car venant à

parler des *Caractères de ce siècle*, il remarque expressément, qu'on *trouve dans cet ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes*. Voilà l'énigme qui embarrassoit si fort Vigneul-Marville, bien nettement expliquée.

VI. Mais, replique notre censeur (1), *il n'est pas vrai que la Bruyère n'ait personne en vue, et quoiqu'il ait nié le fait avec détestation, il ne peut, en homme d'honneur, désavouer le portrait qu'il a fait de Santeuil, sous le nom de Théodas*. Pourquoi ne le désavoueroit-il pas, s'il est assez mal-honnête pour *nier avec détestation* ce qu'il sait être très-véritable? Mais Vigneul-Marville nous donne là une affreuse idée de la Bruyère, sans aucune apparence de raison: et s'il est lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il représente au public comme le plus infame de tous les hommes. Car si, selon la judicieuse remarque de la Bruyère (2), *celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien;* que dirons-nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de

(1) Mélanges, page 341.

(2) Chap. V, *de la société*.

le convaincre, et qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il est homme d'honneur; car il ne sauroit l'être, après avoir abusé d'une manière si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré. Or tel est la Bruyère lui-même, si nous en croyons Vigneul-Marville. Mais jamais calomnie ne fut plus palpable et plus atroce que celle de ce téméraire censeur. Je pourrois m'emporter ici; je le sens bien: mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence, en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque temps après que le livre de la Bruyère fut public, on voulut deviner les originaux des caractères qu'il avoit insérés dans cet ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient, que la Bruyère avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son livre. Ces prétendues clefs, presque toutes différentes entre elles (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la ville; de sorte que la Bruyère se crut enfin obligé de les désavouer. C'est ce qu'il fit dans la préface qu'il mit au-devant de son remercîment à l'Académie Françoise, et qu'il inséra dans son livre des *Caractères de ce siècle.* Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que la Bruyère « a nié avec » détestation d'avoir eu qui que ce soit en vue

» dans son livre. Puisque j'ai eu la foiblesse, *dit* » *la Bruyère*, de publier ces Caractères, quelle » digue éleverai-je contre ce déluge d'explications » qui inonde la ville, et qui bientôt va gagner » la cour ? Dirai-je sérieusement, et protesterai-je » avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur » ni complice de ces clefs qui courent; que je n'en » ai donné aucune ; que mes plus familiers amis » savent que je les leur ai toutes refusées ; que » les personnes les plus accréditées de la cour ont » désespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la » même chose que si je me tourmentois beau- » coup à soutenir que je ne suis pas un mal- » honnête homme, un homme sans pudeur, sans » mœurs, sans conscience, tel enfin que les Ga- » zetiers dont je viens de parler ont voulu me » représenter dans leur libelle diffamatoire » ? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que la Bruyère ait nié avec détestation d'avoir eu personne en vue dans ces Caractères ? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la dernière évidence ? Car si la Bruyère a refusé à ses meilleurs amis la clef de son ouvrage, si les personnes les plus accréditées de la cour ont désespéré d'avoir son secret, n'est-il pas visible que la Bruyère a eu quelquefois dessein de représenter dans son livre certaines personnes particulières ? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette préface

J'ai peint, à la vérité, d'après nature, dit-il, *mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des mœurs.* S'il n'y a pas *toujours* songé, il y a donc songé *quelquefois.* La conséquence est incontestable.

VII. Il est donc vrai que dans le livre de la Bruyère il y a quelques *caractères personnels :* qu'on me permette d'appeller ainsi, pour abréger, ces sortes de portraits où la Bruyère a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement, qu'on a droit de dire, *c'est un tel, ou une telle.* Voyons maintenant ce que Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A son avis, « ils ne » sont pas entiérement d'après nature, l'auteur y » ayant mêlé ses propres imaginations. Mais, » ajoute-t-il, c'est en cela qu'il a grand tort ; car » comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux » côtés, l'un bon et l'autre mauvais, il auroit moins » offensé les gens de les faire voir tout entiers de » ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, » et le charger encore d'un ridicule extraordinaire » de vices empruntés ». Nous venons de voir comment des portraits peuvent n'être pas chimériques, quoiqu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier, à l'exclusion de toute autre. Pour ceux qui sont véritablement personnels, dont il s'agit présentement, Vigneul-Marville ne devoit pas se contenter de dire que la Bruyère les défigure

par de fausses couleurs ; il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste, ce qu'il dit : la Bruyère *ne représente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces caractères de fort près, et qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces caractères pour être convaincu que la Bruyère s'y fait un plaisir de rendre justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre, et que, bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté, il représente aussi naïvement et avec des couleurs pour le moins aussi vives, leurs belles qualités que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que sous le nom de Théodas, la Bruyère nous ait fait le portrait de Santeuil, chanoine régulier de S. Victor, l'un des plus excellens poëtes Latins qui aient paru en France dans le dix-septième siècle. On dit la même chose dans le (*) *Menagiana*, et je n'ai pas de peine à le croire : car outre que la Bruyère donne à son Théodas un génie extraordinaire pour la poésie latine, il y a dans sa peinture quelques autres traits qui ne peuvent guère convenir qu'à Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assurer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* et dans les *Mélanges*

(*) Tome II, page 378, édit. de Paris, 1715.

d'histoire et de littérature : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter, après ce que je viens de dire. Mais supposé que la Bruyère nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclure avec Vigneul-Marville que la Bruyère *n'a fait voir les personnes particulières qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La première ligne va nous convaincre visiblement du contraire. « Concevez, dit la Bruyère (*) » en parlant de Théodas, ou si l'on veut de San- » teuil, concevez un homme facile, doux, com- » plaisant, traitable, et tout d'un coup violent, » colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un » homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, » un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui » de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie » qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne » part, et comme à son insu; quelle verve! quelle » élévation! quelles images! quelle latinité! Parlez- » vous d'une même personne, me direz-vous? » Oui, du même, de Théodas, de lui seul. Il crie, » il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, » il éclate; et du milieu de cette tempête, il sort une » lumière qui brille et qui réjouit : disons-le sans » figure, il parle comme un fou, et pense comme

(*) Caractères de ce siècle, chap. XII, intitulé : *Des Jugemens.*

» un homme sage : il dit ridiculement des choses » vraies, et follement des choses sensées et raisonnables : on est surpris de voir naître et éclorre » le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi » les grimaces et les contorsions : qu'ajouterai-je » davantage ? il dit et il fait mieux qu'il ne sait ; » ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de » l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs » fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait » à cette peinture surprenante, si j'oubliois de dire » qu'il est tout à la fois avide et insatiable de » louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter » de leur censure. Je commence à me persuader » moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens : il ne seroit pas même » impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, » car il est bon homme, il est plaisant homme, » et il est excellent homme ». N'est-ce donc là *représenter les gens* que par ce qu'ils ont de mauvais ? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que la Bruyère remarque dans Théodas, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne ? J'en fais juge Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre portrait dans les Caractères de ce siècle qui ne convient qu'à une seule personne (*),

(*) Chap. XII, *des Jugemens*.

« Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne » sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : » s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons » contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les » pierres, tout ce qui ne parle point ; ce n'est que » légéreté, qu'élégance, que beau naturel, et que » délicatesse dans ses ouvrages ». A ces traits on reconnoît le célèbre la Fontaine, ce parfait original dans l'art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé, et n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce tableau que par ce qu'il avoit de mauvais ? C'est justement tout le contraire : car si l'on nous dit d'un côté qu'il paroissoit grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec le prince des poëtes (*) Latins), on nous fait bientôt voir que c'étoit une apparence trompeuse, et que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire et inimitable que le peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui donner ; de sorte que dans le temps qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la

(*) Virgile, dont on a dit aussi qu'il étoit fort pesant en conversation, et presque semblable à un homme du commun et sans lettres : *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit.* C'est ce que vous trouverez dans sa vie en autant de termes.

pénétration de celui qui les a si bien conçues, et de son adresse à nous les peindre si vivement. Mais la sincérité n'est pas moins louable dans cette occasion que son discernement : car s'il est vrai, comme dit (1) le duc de la Rochefoucault, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, la Bruyère mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un peintre qui, voulant nous représenter l'air du Roi de Suède, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vu que le front (2) de ce jeune vainqueur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un historien ne dit-il que du bien de son héros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de mémoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci :

(1) Dans ses réflexions morales.

(2) Ceci a été imprimé pour la première fois en 1702, long-temps avant la bataille de *Pultava*.

Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins. Et par conséquent, un véritable histotien doit dire du bien et du mal des hommes, pour les représenter tels qu'ils sont effectivement ; par où il se distingue du satyrique qui se contente de relever ou d'exagérer leurs défauts, et du panégyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris le comte de Bussy : car après avoir dit que ce qu'il a écrit de Turenne dans ses mémoires sera cru davantage et lui fera plus d'honneur que les oraisons funèbres qu'on a faites de lui, parce qu'on sait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, et que lui n'a écrit que pour dire la vérité, il ajoute (*) : « Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes » portraits sont plus ressemblans que ceux des panégyristes, parce que je dis du bien et du mal des » mêmes personnes ; qu'eux ne disent que du bien, » et que nul n'est parfait en ce monde ».

Ici notre censeur dira peut-être que si la Bruyère a représenté sincérement les bonnes et les mauvaises qualités de Santeuil et de la Fontaine, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres caractères personnels qu'il lui a plu de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que la Bruyère n'eût fait voir

(*) Lettres du comte de Bussy-Rabutin, tome IV, pages 242 et 243, édit. de Hollande.

d'autres personnes que parce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi : et par conséquent Vigneul-Marville a eu tort de proposer son objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le caractère même qu'il cite du livre de la Bruyère, ne sauroit prouver, comme il prétend, que cet illustre écrivain se soit plu à ne faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté ? Ce caractère est celui de Ménalque, nom emprunté sous lequel la Bruyère nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que la Bruyère ait voulu désigner une telle personne, à l'exclusion de toute autre ? Je n'en sais rien. C'est à Vigneul-Marville, qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par Ménalque ? La Bruyère lui a épargné cette peine, par une note qu'il a mise au commencement de ce caractère. *Ceci est moins un caractère particulier*, dit-il dans cette note, *qu'un recueil de faits de distractions. Ils ne sauroient être en trop grand nombre, s'ils*

sont agréables ; car les goûts étant différens, on a à choisir. Que prétend, après cela, Vigneul-Marville? Que nous l'en croyions plutôt que la Bruyère? Mais quelle apparence qu'il sache mieux la pensée d'un auteur, que l'auteur même qui l'a produite? Il est vrai que cette déclaration de la Bruyère ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le caractère de Ménalque des choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne, et qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que Vigneul-Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire la Bruyère. Et où en seroient les écrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions, sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est-à-dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès et d'une manière fort intelligible?

Je sais bien qu'on a publié dans le *Menagiana*, que par Ménalque dont il est parlé dans le livre de la Bruyère, il faut entendre le comte de Brancas; mais on ne le donne que comme un bruit de ville, et une simple conjecture que Ménage laisse échapper en conversation, pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient deux exemples de distractions de ce comte, aussi bizarres et aussi extraordinaires qu'aucune de celles que la Bruyère

attribue à son Ménalque (1). *On veut que Ménalque, dans le livre de la Bruyère, soit le comte de Brancas.* Ce sont les propres termes du *Menagiana* (2). Voyez si c'est-là un témoignage fort authentique, et si Vigneul-Marville n'est pas bien fondé à nous dire après cela, que Ménalque, dont la maison est illustre, a été deshonoré par la Bruyère. *Le faux Ménalque*, nous dit (3) ce grave censeur, *substitué dans l'esprit des gens au véritable Ménalque, déshonore celui-ci, et laisse une tache honteuse dans sa maison qui est illustre.* Ce raisonnement n'est pas des plus solides; mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai Ménalque déshonoré, et toute sa postérité avec lui. A qui nous en prendrons-nous? Sera-ce à la Bruyere qui ne nomme nulle part le vrai Ménalque, et qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes; ou bien à Ménage et aux compilateurs de ses conversations, qui le désignent par son nom et par sa qualité, et qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés, et qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Ménalque?

(1) On peut les voir dans le tome IV du *Menagiana*, page 220 de l'édit. de Paris, 1715.

(2) Tome IV, page 220.

(3) *Idem*, page 442.

Je m'en rapporte à Vigneul-Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide censeur se scandalise si fort des portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siècle*, lui qui sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique, à tort et à travers, toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms? Ne m'en croyez pas si vous voulez; mais lisez ce que l'auteur des *Nouvelles de la république des lettres* en dit dans l'extrait qu'il a fait du livre de Vigneul-Marville. « Peut-être quelques personnes trouve» ront-elles à redire, remarque (*) cet écrivain, » que Vigneul-Marville parle si librement, s'il est » permis de le dire, *d'une manière si piquante*, de » diverses personnes, sans distinguer celles qui sont » mortes de celles qui sont encore en vie. Mais » ce ne sera pas le plus grand nombre des lecteurs » qui lui fera un procès sur ce sujet. La satyre est » d'un goût assez général; et pourvu que l'on ne » s'y trouve point personnellement intéressé, on » n'est pas trop fâché d'en trouver dans un livre. » Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble » que l'auteur n'ait épargné ni les morts ni les » vivans, &c. ». On peut voir le reste dans la république des lettres, à l'endroit que je viens de

(*) Nouvelles de la république des lettres, Janv. 1700, pages 92 et 93.

citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec madame Deshoulières :

> Foible raison que l'homme vante,
> Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur vous !
> Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injustice ;
> Nous crions, dans tous nos discours,
> Contre les passions, les foibles, et les vices,
> Où nous succombons tous les jours.

Après cette critique des portraits de la Bruyère, notre censeur fait une remarque générale et deux particulières contre les *Caractères de ce siècle.* Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots, voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas, pour examiner ses réflexions sur le style de cet ouvrave.

VIII. La Bruyère (*), dit-il, prie le lecteur, à l'entrée de son livre, page 88 « de ne point perdre » son titre de vue, et de penser toujours, que ce » sont les caractères ou les mœurs du siècle qu'il » décrit ». *J'ai suivi avec exactitude cet avis de la Bruyère ; mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des pays perdus ; et qu'il faudroit retrancher un tiers du livre de la Bruyère qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet ouvrage,*

(*) Mélanges d'Histoire, &c. page 242.

il devoit le resserer, et s'en tenir aux Caractères de ce siècle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles, mais qui sont de tous les temps. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément et de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision : *Qu'il y a*, selon Vigneul-Marville, *quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce siècle :* de sorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proscrire la troisième partie de cet ouvrage. Mais ce censeur ne prend pas garde qu'il n'est que partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, et qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une objection où il faille descendre dans le détail et parler avec la dernière précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne crois pas la Bruyère infaillible, ni son ouvrage sans défauts ; et je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées, il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est guère moins difficile de faire voir clairement et d'une manière indubitable, que telles choses qu'on trouve dans

son livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste celui que l'auteur a eu dans l'esprit (ce qui n'est pas fort aisé à deviner) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule réflexion auroit dû empêcher notre critique de décider trop promptement et sans de bonnes raisons qu'il y a un tiers à retrancher dans le livre de la Bruyère. Il semble qu'une des principales raisons, qu'il ait eues de prononçer ce terrible arrêt, c'est *qu'il a trouvé dans ce livre quantité de choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles*. Mais où est-ce que la Bruyère s'est engagé à n'insérer dans son livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles? Il nous promet *les Caractères ou les mœurs de ce siècle*. C'est le titre de son ouvrage: et son dessein est de peindre les hommes en général, sans restreindre ses portraits à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, comme il nous le déclare lui-même dans sa préface. Son affaire est donc de représenter nos mœurs telles qu'elles sont effectivement: et s'il le fait, il a dégagé sa promesse. Mais que par ces peintures notre siècle soit distingué ou non des autres siècles, cela ne le regarde pas. Et je ne sais même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siècle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siècle, ne seroit point aussi ridicule que celui

d'un peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siècle sans nez ou sans menton, pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siècles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions, et aux mêmes foiblesses; toujours capables des mêmes vertus et des mêmes vices. Les acteurs changent, mais c'est toujours la même comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouiront à leur tour*, comme dit quelque part la Bruyère, *et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraie image de ce monde, qui montre visiblement que ce siècle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siècles précédens qu'à celui-ci! Si donc Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siècle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles, bien loin de les proscrire par cette raison-là, il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la nature, qui agit toujours à peu-près de même dans tous les siècles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les livres des anciens. Nous croyons, par exemple, que Térence a bien peint un débauché, un fripon, un jeune homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les portraits qu'il en fait, conviennent

exactement aux débauchés, aux fripons, aux jeunes gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des caractères de Théophraste. « Les hommes dont Théophraste nous peint les » mœurs, dit la Bruyère, étoient Athéniens et » nous sommes François : et si nous joignons à la » diversité des lieux et du climat, le long inter- » valle des temps, et que nous considérions que » ce livre a pu être écrit la dernière année de la » cxv^e^ olympiade, trois cents quatorze ans avant » l'ère chrétienne, et qu'ainsi, il y a deux mille » ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes, » dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y » reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, » ceux avec qui nous vivons, et que cette ressem- » blance avec des hommes séparés par tant de » siècles soit si entière. En effet, ajoute la Bruyère, » les hommes n'ont point changé selon le cœur et » selon les passions : ils sont encore tels qu'ils » étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théo- » phraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, » effrontés, importuns, défians, médisans, que- » relleux, superstitieux ».

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siècle dans ces beaux vers :

L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :
L'argent en honnête homme érige un scélérat,
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Epître V, à M. de Guilletagues, v. 85.

Il me répondra sans doute que c'est-là visiblement un des caractères de notre siècle. Mais est-ce un caractère qui distingue notre siècle des autres siècles ? C'est ce que Vigneul-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des anciens pour ignorer qu'un fameux poëte (1) a dit en latin du siècle d'Auguste, ce que Boileau nous dit là du siècle de Louis XIV. Or, si Boileau a pu désigner le siècle présent par des traits qui conviennent également bien à des siècles déjà passés, pourquoi la Bruyère ne pourroit-il pas faire la même chose ?

IX. La première remarque particulière que Vigneul-Marville fait après cela contre la Bruyère, c'est (2) *que souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystère.* J'appelle cette remarque particulière, parce que notre critique ne la confirme que par un seul exemple, et qui est si mal choisi, comme vous allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier, pour le reste, à son jugement. Ainsi,

(1) *O cives, cives ! quærenda pecunia primùm est :*
Virtus post nummos, &c.
Hor. epist. lib. I, v. 35.

(2) Mélanges d'histoire, page 343.

continue notre censeur à la page 468, pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que l'esprit de discernement est la chose du monde la plus rare, il exagère et prononce d'un ton de prophète cette belle sentence (*) : « Après » l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde » de plus rare, ce sont les diamans et lesperles »: Notre critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe; l'une que la Bruyère veut nous faire comprendre que l'esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a jamais pensé, à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque, et sur laquelle chacun devroit faire de sérieuses réflexions, pour s'accoutumer à se défier de soi-même et à ne pas croire trop promptement d'entendre ce qu'il n'entend point: défaut trop commun parmi les hommes, et qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'esprit de discernement est très-rare.* Bien loin de-là, c'est peut-être la chose que les hommes comprennent le moins; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce

(*) Paroles de la Bruyère, tome II, chap. XII, *des Jugemens*, page 69.

monde. Et ce qui va surprendre Vigneul-Marville, la manière dont il réfute lui-même la Bruyère, prouve qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde, et combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est ce qu'on verra tout-à-l'heure. *Après l'esprit de discernement*, dit la Bruyère, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.* Ce tour ne plaît pas à Vigneul-Marville, et voici comment il s'en exprime. « Les gens de » village, dit-il, admirent cet endroit comme un » de ces beaux tours que la Bruyère sait donner à » ses pensées : cependant ce n'est qu'un renverse- » ment de pensée enchâssée dans un pur galimatias. » Car il n'est point vrai que les diamans et les perles » soient des choses très-rares, et si rares, qu'il n'y » ait que l'esprit de discernement qui soit plus rare; » ce qu'il faudroit supposer, pour soutenir la » pensée de la Bruyère, et la rendre raisonnable. » Les diamans et les perles, à la vérité, sont pré- » cieuses; mais pour rares, il y a mille choses en » France et ailleurs plus rares que les perles et les » diamans; et l'on trouveroit à Paris dix boisseaux » de diamans et de perles, plutôt que dix ou douze » feuilles de papier de la Chine. Ainsi les perles et » les diamans étant des choses assez communes » quoique de grand prix, il faut que la Bruyère » conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon

» sens, que le discernement n'est pas la chose du » monde la plus rare ». Quand Vigneul-Marville auroit été payé pour prouver que *le discernement* est une chose très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquitter qu'en faisant ce beau raisonnement, où il ne *discerne* pas Paris du reste du monde, confondant ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche et un éléphant? On trouveroit, dit-il, à Paris dix boisseaux de diamans et de perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Donc la Bruyère a tort de dire qu'après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles. Quoi donc? parce que le papier de la Chine est plus rare à Paris que les perles, est-il aussi plus rare que les perles dans le royaume même de la Chine, qui est sans doute dans le monde, puisqu'il en est une des plus belles parties? N'est-il pas bien difficile, après cela, de comprendre que le discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des écrivains aussi pénétrans et aussi judicieux que Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre Paris pour le monde, une partie pour le tout?

X. La seconde remarque particulière de notre critique, c'est *que la Bruyère a le don de se contredire et de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît*, dit-il, *dès l'entrée de son livre, lorsqu'il parle en faveur de*

l'antiquité, et étale cette pensée communément reçue, que les anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. « Tout est » dit, *s'écrie la Bruyère* (*), et l'on vient trop tard » depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes » et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, » le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait » que glaner après les anciens ». *Tout est bien jusques-là : mais comme si la Bruyère se repentoit de sa proposition, il joint aux anciens (ce qui gâte tout)* les habiles d'entre les modernes. *Car par là il égale les modernes aux anciens, et fait voir, puisqu'il y a des modernes aussi bien que des anciens après lesquels on peut glaner, que les anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans la morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que la Bruyère a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pu lui faire, de n'être pas un auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit, contre sa maxime, des modernes habiles, aussi inventifs dans la morale que les anciens.* Autant de mots, autant de fausses suppositions et de conclusions mal fondées. La Bruyère ne songe point à égaler en cet endroit les modernes aux anciens. Il ne dit pas que les anciens aient tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau et de

(*) Tome I, chap. I, intitulé : *des ouvrages d'esprit.*

meilleur dans la morale ; mais seulement que les anciens et les habiles d'entre les modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la morale, que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matière. Et par conséquent la Bruyère ne s'est pas contredit en disant au commencement de son livre : *Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.* Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles ; mais plutôt une grande modestie que tout homme équitable doit louer et admirer après avoir lu le livre de la Bruyère, où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les ouvrages des plus habiles d'entre les anciens et les modernes. Peut-être que Vigneul-Marville joue sur le mot *tout*, qu'il prend à la rigueur pour une universalité métaphysique et qui ne reçoit aucune exception ; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague et populaire, pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, et cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *tout Paris est allé au-devant du Roi, &c.*

Du reste, bien loin que la science des mœurs

ait été entiérement épuisée par les anciens, il semble au contraire qu'on peut assurer, sans craindre de se trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes aussi long-temps qu'il y aura des hommes sur la terre, tant les desirs, les vues, les complexions et les passions de cette espèce de créatures sont différentes, et capables de combinaisons à l'infini. C'est le sentiment (1) d'un grand-maître en ces matières : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre* (2), dit-il, *il y reste encore bien des terres inconnues.*

XI. Allons voir présentement ce que Vigneul-Marville trouve à redire dans le style du livre de la Bruyère. Il le condamne sans façon. J'avoue (3), dit-il, *que si la Bruyère avoit pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté et fini davantage ses portraits, on ne pourroit sans injustice mépriser son livre.* Vous avez déjà vu quel fond on peut faire sur ce que ce critique a jugé à propos de publier contre les portraits de la Bruyère; et vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guère mieux en style qu'en portraits. Car voici comme il continue : « Sa manière d'écrire (selon Menage) est » toute nouvelle : mais pour cela elle n'en est pas » meilleure; il est difficile d'introduire un nouveau

(1) Le duc de la Rochefoucault.

(2) Dans ses réflexions morales, Réfl. 4.

(3) Page 332.

» style dans les langues et d'y réussir, principa-
» lement quand ces langues sont montées à leur
» perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui ».

Je ne sais ce que Vigneul-Marville entend par style ; mais il me semble que ce n'est autre chose qu'un certain enchaînement de pensées, exprimées par des paroles qui en font voir la liaison : de sorte que, selon que cette liaison est nette et raisonnable, on peut dire que le style a de la netteté et de la justesse. Je suppose qu'on entend sa langue, sans quoi le discours ne sauroit avoir cette pureté et cette netteté qui consistent dans l'usage des termes propres, dans leur juste arrangement et dans tout ce qui rend l'expression exacte et facile à entendre. Du reste, ce qui fait le bon style, c'est le bon raisonnement et l'ordre naturel des pensées. Et (*) comme il y a peut-être autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de styles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre et avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une lettre sur un

(*) *Est in hoc incredibilis quædam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.* Quintil. Inst. orat. lib. II, cap. 8.

même sujet, chacun prendra un tour différent, et liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement et plus naturellement que l'autre : de sorte que chaque lettre aura son style particulier, quoique dans le fond les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bien ce que notre censeur a dans l'esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'introduire* un style nouveau; car chaque écrivain a son style. Voiture manie et conduit autrement ses pensées que Balzac. Son style est plus libre, et paroît moins étudié. Vigneul-Marville narre tout autrement que Pellisson. Il y a pour le moins autant de différence entre eux qu'entre Chapelain et Virgile. Et le style de Pellisson est aussi fort différent de celui de Menage, ou du P. Bouhours, comme celui du P. Bouhours diffère beaucoup de celui de (*) Cléanthe, ou de Fontenelle. Bien plus, le même écrivain n'a pas toujours le même style. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire ; et dès-là, son style n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire, pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son style, de le polir et d'en retrancher les inutilités qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me souvient à ce propos, d'un conte qu'on

(*) Barbier Daucourt.

trouve dans la vie de Virgile. On dit, que lorsque ce poëte composoit ses Géorgiques (*), il dictoit le matin quantité de vers, et que les retouchant tout le reste du jour, il les réduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il apelloit *lécher l'ours.* Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hasard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là et ceux que nous avons de lui.

Mais puisque nous en sommes sur la différence des styles, il ne sera pas, je pense, tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence, c'est le différent usage des particules qu'on a inventées pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours : car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non-seulement les parties des propositions, mais des sentences entières

(*) *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditatos manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere ; non absurdè carmen se ursæ more parere dicens, et lambendo demùm affingere.* In Virgilii vitâ.

l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes rélations et dépendances, afin d'en faire un discours suivi. Je tire cette remarque d'un excellent ouvrage, traduit de l'Anglois. Il est intitulé : *Essai philosophique concernant l'entendement humain.* L'auteur est visiblement un génie du premier ordre, philosophe exact et profond, qui examine les choses dans leur source, et qui pénètre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garantir son systême. Pour ce qui est de l'usage des particules dans le style, ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui-même : « Pour qu'un homme pense bien, » dit (*) ce philosophe, il ne suffit pas qu'il ait » des idées claires et distinctes en lui-même, ni » qu'il observe la convenance ou la disconvenance » qu'il y a entre quelques-unes de ces idées ; mais » il doit lier ses pensées, et remarquer la dépen- » dance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre : » et pour bien exprimer ces sortes de pensées, » rangées méthodiquement, et enchaînées l'une à » l'autre par des raisonnemens suivis, il lui faut » des termes qui montrent la *connexion*, la *restric-* » *tion*, la *distinction*, l'*opposition*, l'*emphase*, *&c.* » qu'il met dans chaque partie respective de son » discours ». Et par conséquent, c'est de la juste

(*) Liv. III, chap. 7, § 2, page 376 de la seconde édit. de 1729.

application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté et la beauté du style, comme le remarque (1) le même auteur. Au contraire, le style d'un discours est obscur, mal formé, sans suite et sans force, si l'on y applique ces particules au hasard et sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette manière, il faut dire, non qu'il écrit d'un *style nouveau*, mais qu'il n'a point de style.

Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait consister *la nouveauté* de style qu'il reproche à la Bruyère dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joints ensemble, composent des expressions peu françoises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau style dans les langues, il continue ainsi (2): « Sénèque, Barclée, Juste Lipse et les autres, qui » s'en sont voulu mêler dans le Latin, n'ont point » été approuvés par les plus sages critiques: et » dans la langue Françoise, Cirano de Bergerac » et le traducteur de l'*Homme de cour de Gracian*, » sont insupportables. La Bruyère lui-même fait le » procès à ces gens-là, et le sien propre, lorsqu'il » dit dans ses *Caractères*, tome I, page 199 (3) » :

(1) Liv. III, chap. 7, § 2, page 376 de la seconde édit. de 1729.

(2) Pages 332 et 333.

(3) Chap. V, *de la Société et de la Conversation.*

« L'on

« L'on voit des gens qui dégoûtent par leurs ridi-
» cules expressions, par la nouveauté, et, j'ose dire,
» par l'impropriété des termes dont ils se servent,
» comme par l'alliance de certains mots qui ne se
» rencontrent ensemble que dans leur bouche, et
» à qui ils font signifier des choses que leurs premiers
» inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire
» dire. Ils ne suivent, en parlant, ni la raison, ni
» l'usage, mais leur bizarre génie. *Voilà la Bruyère
» copié au miroir et d'après nature* », ajoute notre subtil critique.

XII. Comme je lisois cette *Défense de la Bruyère* à un de mes amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit, pour apostropher notre censeur. « Mais
» vous, dit-il, M. de Vigneul-Marville,

» Pour en parler ainsi, vous y connoissez-vous ?
Boileau, sat. III, v. 70.

» vous dont le discours n'est qu'un tissu d'ex-
» pressions impropres, puériles et monstrueuses,
» et de méchantes phrases proverbiales qu'on de-
» vroit à peine pardonner à d'honnêtes gens qui
» s'en serviroient en badinant dans une conversation
» libre ». En effet, notre critique n'y pense pas, de s'ériger en juge dans une affaire où son autorité est récusable pour tant de raisons. Il fait fort le délicat en matière d'expressions. Mais sur quoi fonder cette grande délicatesse ? Sur la bonté de son

goût ? D'où vient donc que son livre est si mal écrit ? D'où vient qu'il l'a rempli de tant d'expressions basses, impropres, obscures, affectées, et peu françoises ? Si vous ne voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

Lorsque Moreri trouve des auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux. Quelle façon de parler, *s'épancher avec quelqu'un sur des riens !* Est-elle fondée sur l'usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir ? Je m'en rapporte à lui-même.

On lâche un argument captieux à Simon : il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil distingo, *et se sauve par la brèche.* Je ne sais si *les gens de village*, comme parle ailleurs notre critique, admireront cette belle période ; mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse.

Le maréchal de Bassompierre, détenu à la Bastille, employoit le temps à lire de bons livres et à composer des remarques et des mémoires qui lui sont glorieux, pour dire *qui lui font honneur.*

Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les livres de la bibliothèque de Grollier, tant il paroissoit d'art et d'esprit dans leurs ornemens. La pensée n'est-elle pas rare, et l'expression noble et françoise ? *Des livres appropriés au dehors*, c'est-à-dire, *reliés par les Muses !*

A l'âge de douze ans, le Tasse étudia au droit. On dit *étudier en droit, en philosophie, en rhétorique;* mais on n'a jamais dit *étudier à la philosophie, &c.* Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il sait pourtant les règles de notre langue. Il a lu celles de Vaugelas et du P. Bouhours. Mais bien des gens lisent des règles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre critique donne un régime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition; quoique Vaugelas dise expressément que le vrai usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, et non pas préposition. *Bien auparavant cet auteur*, dit Vigneul-Marville, *deux célèbres écrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.*

Gaudin, dit encore notre critique, *mit un clou à la fortune, qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expression, *mettre un clou à la fortune!* N'est-elle pas bien claire et bien françoise?

Messieurs Dupuy, graves comme des Catons, prenoient les sciences du côté de leur plus grand sérieux, et ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la littérature. Et celle-là, n'est-elle pas noble et du bel usage, *avoir le polichinel de la littérature?* Parleroit-on ainsi parmi les chartreux? Si cela est, notre auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'ordre a consacrée. Vigneul-Marville m'entend, et cela suffit.

« Il n'y a pas encore long-temps que les Eugènes » et les Aristes, qui pensoient triompher de leurs » ennemis par leurs insultes, tombèrent entre les » mains d'un critique sévère qui leur fit la barbe » de si près, que les pauvres gens en sont demeurés » tout écorchés ». Voilà donc aussi Vigneul-Marville érigé en barbier qui a écorché la Bruyère. Ces idées ne sont-elles pas brillantes et bien assorties ?

Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'histoire du temps, disoit : *Je ne veux point d'héros affecté ; la seule vérité sera mon héroïne.* Vigneul-Marville rapporte trop fidellement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux françois, sans blesser la vérité, *son héroïne.* On ne dit point, *je ne veux point d'héros,* mais *de héros.* C'est la première remarque de Vaugelas.

Dispensez-moi de pousser plus loin cette critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à Vigneul-Marville qu'il devroit se défier de lui-même, et ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. Mais c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre censeur y est tombé plusieurs fois : et voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit* (*) : « Que l'on

(*) Dans les Caractères de ce siècle, au chapitre intitulé : *des ouvrages de l'esprit.*

» peut en une sorte d'écrits (il entend parler des » siens) hazarder de certaines expressions, user de » termes transposés et qui peignent vivement, et » plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il » y a à s'en servir ou à les entendre ». Je ne sais d'où notre critique a appris que la Bruyère veut parler en cet endroit de ses ouvrages plutôt que de bien d'autres où l'on doit prendre ces libertés, comme nous verrons bientôt. Mais passe pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles. « La Bruyère, dit-il, se chatouille ici pour se faire » rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du » plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer. Car » qu'y a-t-il de plus dur dans la langue françoise, » qui, étant toute unie, suit exactement l'ordre » naturel dans ses constructions, que de transporter » ses termes et de former de l'embarras où il n'y » en doit point avoir »? Mais plutôt, ne faut-il pas être bien bon pour croire prouver une chose qu'on ne fait que supposer? Vigneul-Marville condamne absolument les transpositions dans la langue françoise, et la Bruyère les croit permises en une sorte d'écrits, c'est-à-dire, si nous en croyons ce censeur, dans les *Caractères de ce siècle.* Qui ne voit que ce hardi critique ne devoit se donner la liberté de conclure que les transpositions sont contraires au génie de notre langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de transpositions,

tirées du livre de la Bruyère, qu'elles ne servent qu'à embarrasser le discours ? Ce n'est pas qu'après tout, la conclusion eût été fort sûre ; car d'autres écrivains pourroient avoir bien fait ce que la Bruyère n'auroit su faire. Mais, quoi qu'il en soit, Vigneul-Marville a trouvé cette discussion trop embarrassante. Il a mieux aimé proscrire en général toutes les transpositions que de prendre la peine d'examiner si l'on a raison de s'en servir en certaines rencontres. « Nos poëtes même, continue-t-il, » à qui les transpositions sont d'un grand secours » dans la versification, les ont abandonnées, et ne » s'en servent que dans la dernière extrémité, et » quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. » C'est-là une des graces de notre langue de ne rien » transposer, ni dans la prose, ni dans la poésie ; » ce qui, ayant été découvert au commencement » de ce siècle par Malherbe et par le président » Maynard, se pratique de jour en jour par les » plus grands maîtres, avec encore plus d'exacti- » tude qu'auparavant ». Cela veut dire que, selon notre critique, les transpositions doivent être entiérement bannies de la prose, et n'être reçues dans la poésie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague et trop générale, comme vous allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Académie Françoise, on s'est fort appliqué à polir notre langue, et qu'on a tâché sur-tout d'en

rendre le tour simple, aisé, clair, et dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les constructions obscures ou équivoques; et l'on a suivi, dans l'arrangement des paroles, l'ordre le plus naturel comme le moins susceptible d'ambiguité. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, et après cela le verbe et son régime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe, &c. Mais est-on obligé de suivre cet ordre en toute rencontre? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'usage qui a comme consacré certains tours irréguliers, ou pour dégager une période, qui sans cela seroit languissante, obscure et embarrassée; outre que dans un discours oratoire, les transpositions ont une grace et une vivacité toute particulière. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premièrement, qu'il y a des transpositions si fort autorisées par l'usage, que la construction naturelle seroit non-seulement rude, mais entiérement barbare. *Car voyez-vous*, dit le P. Tarteron, *ainsi va le monde; nous déchirons notre*

prochain, il nous déchire aussi. Un François qui sait sa langue, peut-il parler autrement ? Et n'auroit-on pas droit de traiter de Visigoth un homme qui, voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion, diroit : « Ainsi le monde va, nous déchirons notre » prochain, il nous déchire aussi ? C'est par cette » maxime, dit le nouveau traducteur de Démos- » thène, vous le savez peut-être comme moi, » que se conduisoient dans l'administration de la » république, les anciens et fameux orateurs, que » ceux d'aujourd'hui louent toujours, sans jamais » les imiter ; un Aristide, un Nicias, un Périclès, » et ce grand homme dont je porte le nom ». Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la république, les anciens orateurs*, mais qui est d'une absolue nécessité. Je ne saurois croire que Vigneul-Marville lui-même pût se résoudre à dire : *c'est par cette maxime que les anciens et fameux orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours, sans jamais les imiter ; un Aristide, &c. se conduisoient dans l'administration de la république.* En effet, quelque déclaré qu'il soit contre les transpositions, jusqu'à dire que *c'est une des graces de notre langue de ne rien transposer, ni dans la prose ni dans la poésie*, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi, parlant des épîtres de Cicéron à Atticus, il dit : *Ces épîtres vous instruiront de la guerre civile et des sentimens*

qu'en avoit Cicéron. Il auroit pu dire, *que Cicéron en avoit*, sans que son discours en eût été moins embarrassé; mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être lui est tombé de la plume, sans qu'il s'en soit apperçu lui-même.

2. En second lieu, rien n'est plus propre à dégager le discours que des transpositions faites à propos, comme l'éprouvera tout écrivain qui a du goût pour la netteté du style et qui se trouve chargé d'un ouvrage de longue haleine. « De-là » vient, dit un fameux orateur, que le prince de » Condé valoit seul à la France des armées entières: » que devant lui les forces ennemies les plus redou- » tables s'affoiblissoient visiblement par la terreur » de son nom: que sous lui nos plus foibles troupes » devenoient intrépides et invincibles: que par lui » nos frontières étoient à couvert, et nos provinces » en sûreté: que sous lui se formoient et s'éle- » voient ces soldats aguerris, ces officiers expéri- » mentés, ces braves dans tous les ordres de la » milice, qui se sont depuis signalés dans nos » dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'hon- » neur au nom françois, que parce qu'ils avoient eu » ce prince pour maître et pour chef ». Qui ne voit que cette dernière période auroit été fort languissante et embarrassée, si l'orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, e qu'il eût dit, *que ces soldats aguerris, ces officiers*

expérimentés ; ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom françois que parce qu'ils avoient eu ce prince pour chef, se formoient et s'élevoient sous lui ?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma bibliothèque, m'a donné.* « Cette manière de parler, ajoute » l'auteur (*) de qui j'emprunte cet exemple, toute » régulière qu'elle est, est ridicule ; et il n'est pas » difficile de voir qu'il est mieux de prendre le tour » irrégulier, en disant : *C'est un livre que m'a donné » cette personne, qui me vint voir hier sur les six » heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans » ma bibliothèque.* C'est une chose si connue, poursuit » ce judicieux écrivain, que nous n'avons point » d'auteurs qui y manquent : il n'est pas même » jusqu'aux moins exacts et aux moins soigneux de » la politesse, qui ne prennent ce tour irrégulier, » plutôt que d'embarrasser mal-à-propos une » phrase ». Je ne crois pas que Vigneul-Marville soit d'un autre sentiment.

3. Il me reste à faire voir que dans des discours d'un style vif et soutenu, les transpositions ont une

(*) Andry, dans ses réflexions sur l'usage présent de la langue françoise, page 485, édition de Hollande.

grace toute particulière. Nos plus célèbres écrivains m'en fourniront des preuves que je ne pense pas que notre critique ose contredire. Je tirerai la première des œuvres de S. Evremond, cet auteur célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir, en gardant la raison, comme a très-bien remarqué Vigneul-Marville. *J'estime le précepteur de Néron*, dit-il, *l'amant d'Agrippine*, *l'ambitieux qui prétendoit à l'empire : du philosophe et de l'écrivain*, *je n'en fais pas grand cas.* Il auroit pu dire, *je ne fais pas grand cas du philosophe et de l'écrivain.* Mais outre que ce tour irrégulier est plus vif et plus harmonieux, S. Evremond trouve par-là le moyen de varier son style, secret si important, que quiconque l'ignore, ne sera jamais, quoiqu'il fasse, qu'un très-méchant écrivain.

Un style trop égal et toujours uniforme.
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Mais si S. Evremond a droit d'employer des transpositions dans un discours familier, il est tout visible qu'on doit s'en servir à plus forte raison dans des discours publics, qui, étant animés de la voix, doivent être écrits d'un style plus vif et plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire, dans ces sortes de compositions, que ces tours irréguliers.

« Ce cœur plus grand que l'univers, dit le » P. Bourdaloue dans l'oraison funèbre du prince de » Condé, ce cœur que toute la France auroit au- » jourd'hui droit de nous envier; ce cœur si digne » de Dieu, il a voulu que nous le possédassions et » que nous en fussions les dépositaires.

» Changeant de scène, vous l'admireriez hors » du tumulte de la guerre et dans une vie plus tran- » quille », dit le même orateur, en parlant de ce grand prince.

« Cet échec, quand vous voudriez concourir » avec les Dieux et sortir de l'inaction, à quoi » leur toute-puissance ne supplée jamais, dit le » traducteur de Démosthène, que nous avons déjà » cité; cet échec, dis-je, cette révolution, nous » n'aurons pas long-temps à les attendre ».

« Ce que vous desiriez tant, dit ailleurs le même » traducteur, de susciter les Olynthiens contre Phi- » lippe; ce que la voix publique vouloit ici qu'on » tentât, à quelque prix que ce fût, le sort lui seul » l'a fait pour vous, et de la manière qui vous » convient davantage ».

« Déjà, dit un autre fameux orateur (*), fré- » missoit dans son camp l'ennemi confus et dé- » concerté, déjà prenoit l'essor pour se sauver

(*) Fléchier, évêque de Nîmes, dans l'oraison funèbre de M. de Turenne.

» dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi » avoit d'abord effrayé nos provinces ».

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus régulière feroit languir le discours et lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une action publique.

Mais puisque Vigneul-Marville semble estimer les règles du P. Bouhours, je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire par une remarque judicieuse que ce fameux grammairien a faite sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. Il y a, selon ce grammairien, des tours irréguliers qui sont élégans. « Les exemples, ajoute-t-il, feront entendre ce que » je veux dire. De Maucroix dit, dans la seconde » Homélie de S. Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche : Ce lieu qui nous a donné la naissance, » nous l'évitons comme une embûche ; et Patru dit » dans le plaidoyer pour madame de Guénégaud : » Cependant cette souveraine, les nouvelles constitutions la dégradent ; toute son autorité est » anéantie, et pour toute marque de sa dignité, » on ne lui laisse que des révérences. La supérieure » ne fait rien qu'on ne condamne ; ses plus innocentes actions, on les noircit ».

« Il semble, continue le P. Bouhours, qu'il » faudroit dire régulièrement : *nous évitons comme » une embûche ce lieu qui nous a donné la naissance,*

» *Cependant les nouvelles constitutions dégradent cette* » *souveraine : on noircit ses plus innocentes actions.* » On parle ainsi dans la conversation et dans un » livre tout simple ; mais dans une action publique » qui est animée de la voix et qui demande une » éloquence plus vive, le tour irrégulier a meilleure » grace. C'est en ces rencontres qu'il est permis » quelquefois aux orateurs, aussi-bien qu'aux poëtes, » de se dispenser des règles scrupuleuses de la cons- » truction ordinaire : et on peut presque dire du » sermon et du plaidoyer, ce que l'auteur de l'Art » poétique dit de l'ode :

» Son style impétueux souvent marche au hasard:
» Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

» Mais si ces sortes d'irrégularités sont élégantes » dans la prose, ajoute le P. Bouhours, elles le » sont encore plus dans la poésie, qui est elle- » même un peu impétueuse, et qui n'aime pas tant » un langage tout uni. Il y en a un exemple dans » l'ode à Acanthe :

» Je jouis d'une paix profonde ;
» Et pour m'assurer le seul bien
» Que l'on doit estimer au monde,
» Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

» On diroit régulièrement, *je compte pour rien* » *tout ce que je n'ai pas :* mais *tout ce que je n'ai pas*,

» *je le compte pour rien*, est plus poétique et plus » beau. Aussi nos excellens poëtes prennent ce tour- » là dans les endroits animés :

» Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
» Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes ».

Qu'on juge après cela, si la Bruyère n'a pas eu raison de dire *qu'on peut, en une sorte d'écrits, user de termes transposés, et qui peignent vivement;* et si au contraire Vigneul-Marville n'a pas eu tort de décider que *c'est une des graces de notre langue de ne rien transposer, ni dans la prose, ni dans la poésie.* Il y a sans doute des transpositions forcées, et contraires à la douceur et à la netteté du langage : mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, et qu'on ne peut proscrire sans priver notre langue de cet air vif, libre et naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'est ce qu'avoit fort bien compris Vaugelas, cet auteur si judicieux, dont l'autorité sera toujours d'un grand poids dans cette matière. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute : *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens de la poésie, quand elles sont faites comme celles de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable ; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose : je dis* pour l'ordinaire, *parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace.* Voyez comment

ce sage écrivain sait éviter ces décisions générales et absolues, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.

XIV. Revenons à Vigneul-Marville. « Personne » avant la Bruyère, dit Menage, n'avoit trouvé la » force et la justesse d'expression qui se renconrent » dans son livre ». *En vérité*, s'écrie sur cela notre censeur, *Menage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du livre de la Bruyère où cela se trouve : en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point.* Que ne les montroit-il donc ces endroits, sans perdre le temps en paroles inutiles ? Pourquoi abuser de son loisir et de celui du public à faire imprimer de tels dialogues ? On ne peut pas désespérer après cela de voir mettre au jour les entretiens des porteurs d'eau et des vendeuses d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui*, dites-vous, *et moi je n'en crois rien, et je suis prêt à parier contre vous double contre simple.* Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le sera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'histoire et de littérature.* Car que nous importe de savoir que Menage auroit fait plaisir à Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractères de ce siècle*, où parût de la force et de la justesse d'expression ; et que s'il l'eût fait, Vigneul-Marville *lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point ?* Après ce beau dialogue, en sommes-nous

nous plus savans, et plus capables de juger du livre de la Bruyère ?

Mais, ajoute Vigneul-Marville, « c'est bien gra-
» tuitement et sans y penser que Ménage vient
» nous dire qu'avant la Bruyère, personne n'a
» trouvé la force et la justesse d'expression qu'il
» s'imagine dans ses Caractères. Bien auparavant
» cet auteur, deux célèbres écrivains (sans compter
» les autres) ont donné à leurs expressions toute
» la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant
» la raison : ce sont Nicole et S. Evremond ».
Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens écrivains qui ont leur mérite aussi bien que la Bruyère. Nicole et S. Evremond sont de ce nombre; tout le monde en convient. Vigneul-Marville, qui avance tant de choses sans les prouver, a bien fait de s'en dispenser en cette occasion. Et c'est sans doute une trop grande hardiesse à Ménage de préférer la Bruyère à tant de fameux écrivains qui ont paru dans ce dernier siècle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses et téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à Ménage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un ouvrage public ?

XV. Ménage, continue notre critique, ajoute « que la Bruyère dit en un mot ce qu'un autre ne » dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinai- » rement tout le contraire, la Bruyère affectant » d'entasser paroles sur paroles, et pensées sur » pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple » qui me tombe sous les yeux, c'est à l'endroit » où il dit que *la pruderie est une imitation de la* » *sagesse*. Cette pensée est si claire, qu'elle ne de- » mande point d'être éclaircie par des comparaisons » tirées de je ne sais où. Cependant voyons quels » tours et quels détours la Bruyère prend pour nous » faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre » de difficulté ». *Un comique*, dit-il, *outre sur la scène ses personnages : un poëte charge ses descriptions : un peintre qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes, et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.* « Outre que tout ce discours sent fort son gali- » matias, qui, je vous prie, après cet exemple, » peut dire de bonne-foi (à moins que ce ne soit » Ménage) que la Bruyère dit en un mot ce qu'un » autre ne dit pas aussi parfaitement en six » ?

Voilà ce que Vigneul-Marville trouve à censurer

dans cette réflexion de la Bruyère, que *la pruderie est une imitation de la sagesse*. Ce sont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendans de toute raison. Mais, que faire? Chacun a sa méthode. Celle de notre critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fond. Voyons ce qui en est.

La Bruyère veut nous faire voir comment la pruderie est une imitation de la sagesse, et il emploie pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons, replique Vigneul-Marville. Mais ce critique se trompe. Car sans ces comparaisons la pensée de la Bruyère auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la pruderie imite la sagesse, si l'on ne fait sentir comment et jusqu'à quel point elle le fait. La plupart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrémités sont également dangereuses. Demeurez en deçà, ou passez au-delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'avare croit être bon ménager, et le prodigue qui le traite de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de prudence, et les téméraires pensent être de vrais braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croient pratiquer. Ils vont

au-delà du but, ou demeurent en deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrémités sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on veut faire voir l'imperfection d'un de ces vices, il faut marquer comment et jusqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'une telle vertu ; c'est en donner une idée qui peut tout aussi bien convenir à un autre vice qui lui est directement opposé. L'avarice, par exemple, est une imitation de la frugalité, mais qui dans le fond en est autant éloignée que la prodigalité même. La Bruyère avoit l'esprit fort juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la pruderie est une imitation de la sagesse; mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un parallèle ingénieux, qui, amusant agréablement l'esprit, fait voir nettement que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la raison. *Un comique outre sur la scène ses personnages : Un poëte charge ses descriptions, &c. .... de même la pruderie est une imitation de la sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur, et qui sente le galimatias ? La pruderie imite mal la sagesse, en portant les choses à l'excès, comme un comique qui outre ses personnages, comme un poëte qui charge ses descriptions, comme un peintre qui, travaillant d'après nature, force et exagère les passions et les attitudes qu'il tâche de représenter,

ou qui, voulant copier un tableau, en grossit les figures. Notre critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne saurois qu'y faire. Mais il me semble que des comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison ; ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce parallèle : car le comique, le poëte, le peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas passer, aussi-bien que la pruderie qui va au-delà des bornes de la sagesse en prétendant l'imiter.

Une autre chose que Vigneul-Marville blâme dans ce parallèle, c'est que l'auteur y emploie trop de paroles, d'où il conclut que Ménage a tort de dire que *la Bruyère dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.* Mais cette conclusion est un peu trop précipitée, ne lui en déplaise. Car de ce qu'un auteur seroit un peu plus diffus qu'à son ordinaire dans un certain endroit de son livre, il ne s'ensuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en seroient les meilleurs écrivains, Vigneul-Marville lui-même, si cette manière de raisonner étoit reçue? Virgile est obscur dans un tel endroit : donc c'est un méchant écrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Cicéron une période embarrassée et d'une longueur accablante : donc Cicéron ne sait pas écrire. Vigneul-

Marville raisonne mal dans un tel endroit de son livre, il conclut du particulier au général : donc c'est un méchant logicien qui parle au hasard et sans réflexion. Qui ne voit que toutes ces conclusions sont impertinentes, et que notre censeur auroit droit de se plaindre de la dernière ? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus, non-seulement ce critique a tort de conclure d'un seul passage des *Caractères de ce siècle*, que l'auteur de ce livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité ; mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. Vigneul-Marville pourroit peut-être dire que l'auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pu suffire. Mais la question n'est pas de savoir si la Bruyère parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire, et si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis et grand parleur en même temps, sur-tout en écrivant ; car dans la conversation grand parleur et diseur de rien ne signifient ordinairement qu'une seule et même chose.

XVI. Mais après tant de fausses attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expressions que la Bruyère

a employées dans le passage que nous venons d'examiner, et qui ne paroissent pas françoises à Vigneul-Marville. Il y en a quatre, savoir, 1°. *un peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille, qui peint d'après nature* : 2°. *forcer une passion, un contraste, des attitudes*, expressions barbares en langage de peinture, si l'on en croit notre censeur : 3°. le terme de *volume* appliqué aux figures d'un tableau, quoiqu'il ne se dise, selon Vigneul-Marville, que des choses qui se mesurent et se pèsent : et enfin, 4°. les *pièces d'un tableau*, au lieu de dire les figures d'un tableau, le mot de *pièces* étant réservé pour le blazon, *comme la Bruyère le sait ou ne le sait pas*, ajoute poliment notre critique.

Je ne sais si l'on ne pourroit point douter de la solidité de quelques-unes de ces décisions : mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à Vigneul-Marville, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample critique des *Caractères de ce siècle.* Car afin que vous le sachiez, tout ce que vous avez vu jusqu'ici, n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. Vigneul-Marville avoit composé un plus gros ouvrage, *qu'il a supprimé*, après avoir appris la mort de la Bruyère. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la pièce. Mais si j'accorde à Vigneul-Marville qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans le livre de la

Bruyère, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclure que la Bruyère ne sait pas écrire en françois, *qu'il n'a point de style formé, qu'il écrit au hasard; que la plupart de ses expressions sont forcées, impropres et peu naturelles.* Ce seroit imiter ces critiques dont parle madame Deshoulières, qui, pour un mot bien ou mal placé, approuvent ou condamnent tout un ouvrage.

Quelques faux brillans bien placés,
Toute la pièce est admirable :
Un mot leur déplaît, c'est assez,
Toute la pièce est détestable.

Je crois Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il sait qu'Homère s'endort quelquefois et qu'on trouve des fautes dans les plus excellens écrivains. Il est auteur lui-même, et par conséquent sujet à se méprendre aussi bien que Pindare, Virgile, Horace, et tous les plus fameux écrivains anciens et modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à Vigneul-Marville la gloire d'avoir censuré avec raison des expressions qu'on vient de voir (*),

(*) Je viens de voir dans les *Entretiens sur les ouvrages des peintres*, une expression qui pourroit bien servir à justifier celle dont se sert ici la Bruyère. « Si ce beau *faire*, et » cette belle union de couleurs que l'on voit dans leurs » ouvrages non contestés, &c. » page 217, tome III.

celle-ci sur-tout, *un peintre qui fait d'après nature*, je suis obligé d'avertir le public que ce censeur ne donnant pour preuve de la solidité de cette censure, que sa propre autorité, et la connoissance qu'il prétend avoir du langage des peintres, on fera bien de ne s'y fier que sous bonne caution: puisqu'on trouve dans le livre même de Vigneul-Marville, des expressions tirées de la peinture, qui peuvent faire douter qu'il entende aussi bien les termes de cet art, qu'il semble se le persuader, comme quand il dit, que la Bruyère *travaille plus en détrempe qu'à l'huile*. On dit *peindre en huile*, j'en suis sûr; et je puis le prouver par des autorités incontestables : mais je doute qu'on puisse dire, *peindre à l'huile*. Je m'en rapporte aux experts.

XVII. Je ne sais pourquoi j'ai crû si légérement que Vigneul-Marville useroit modérément du petit avantage que je viens de lui céder. Bien loin de là, ce critique en est devenu si fier, qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se modérer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait*, dit-il, *si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, et peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés et des raffinemens de langage*. Voilà de terribles menaces, mais qui, par bonheur pourl a Bruyère, ne seront pas mises en exécution. Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entière défaite. Il se contentera de lui

porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il seroit capable de faire, s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce critique n'est pas dans le fond si redoutable qu'il voudroit le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement et proprement*, dit-il d'abord, *comme le souhaite la Bruyère en plusieurs endroits de son livre, de dire* que la véritable grandeur se laisse toucher et manier? *Cela, en bon François et selon la raison*, poursuit notre critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient et se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des livres, et qui croit entendre les règles et les beautés de la langue françoise, qui se sert du terme de *manier* en parlant de choses qui ne sont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit?) c'est Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, et cela dans le même ouvrage, où il censure si fiérement la Bruyère pour avoir employé ce terme une seule fois, *risum teneatis amici. Un homme*, dit Vigneul-Marville, page 251 de ses Mêlanges, *un homme a composé un sermon, un plaidoyer, ou une harangue avec bien du soin. Il en a* manié, *tourné, agencé les pensées.* Si ce rigide censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pu *manier* de spensées? Qu'il nous explique cette énigme. *Les*

bons écrivains, dit-il ailleurs, *s'approchent du style laconique qui n'est pas moins difficile à* manier.

2. Passons à sa seconde remarque. *Dit-on en bons termes*, jetter de la profondeur dans ses écrits? *La Bruyère le dit. Mais le bon sens et l'usage ne le disent point.* Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles! Mais pourtant, d'où vient que la Bruyère n'auroit pu se servir de cette expression, puisque S. Evremond, qui, comme dit très-bien notre critique, *revêt ses pensées, qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toujours justes, toujours propres à son sujet*, n'a pas fait difficulté de dire: *Lorsque le choix du sujet dépend de l'orateur, il le doit prendre susceptible de force et d'ornement: il doit jetter de l'ordre dans son dessein et de la liaison dans ses pensées?* Pourquoi ne pourroit-on pas *jetter de la profondeur dans un écrit, aussi-bien que de l'ordre dans un dessein et dans la liaison de ses pensées?* Autre énigme que notre critique est prié d'expliquer, si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoute une troisième remarque qu'il exprime en ces termes: *dire, comme la Bruyère, en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret*, qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens, *n'est-ce pas là outrer ses expressions? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit:* Ils ne remuent pas

les lèvres, et on les entend : on lit leur secret sur leur front et dans leurs yeux ?

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés*. Je dirois volontiers à cet égard ce que Fontenelle a dit quelque part du style sublime, *qu'il n'y faudroit donner qu'à son corps défendant*. Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur place en quelques rencontres. Mais sans prétendre traiter cette matière à fond, il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort souvent, et dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des langues, qu'à l'ignorance des hommes, qui, ne connoissant pas les choses en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voie de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le discours, c'est pour divertir l'esprit en lui représentant, par des images corporelles, ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, et qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là, les expressions figurées n'ayant rien d'obscur, amusent agréablement l'esprit, en lui traçant d'une manière sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entière exactitude. Et c'est-là, si je ne me trompe, le seul usage qu'on devroit

faire des termes figurés, lorsqu'on n'est pas indispensablement obligé de s'en servir. C'est comme une débauche d'esprit qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît, et embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pu échapper à la censure de Vigneul-Marville. Ce sont des choses de goût et de sentiment qu'on ne peut guère faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux-mêmes.

XVIII. Notre critique ne peut souffrir que Ménage doute que la manière d'écrire de la Bruyère soit suivie. *Pourquoi non*, dit-il ? *Combien de pauvres peintres copient tous les jours de méchans originaux ? Néanmoins*, ajoute-t-il, *j'accorde à Ménage que jamais personne de bon goût n'imita le méchant style de la Bruyère.*

Belle conclusion, et digne de l'exorde !

Non-seulement la Bruyère a pu avoir quelques imitateurs, mais il en a eu effectivement un grand nombre. Son censeur ne peut l'ignorer; tant la chose a éclaté dans la république des lettres. Les uns ont pillé ses mots et ses expressions, les autres ses pensées; et tous se sont parés du titre de son ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent écrivain, de faire des livres

sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque temps que des ouvrages qui portoient le nom de *Caractères*, ou quelque autre qui signifioit à-peu-près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens caractères des femmes du siècle. Caractères et portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux et critiques. Caractères tirés de l'Ecriture-sainte, et appliqués aux mœurs de ce siècle. Caractères naturels des hommes, en forme de dialogue. Caractères des vertus et des vices. Suite des Caractères de Théophraste et des mœurs de ce siècle, &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le censeur de la Bruyère pouvoit-il mieux faire valoir le mérite des *Caractères de ce siècle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent original; fades copies, la plupart méprisées du public, et toutes fort inférieures à leur modèle?

Mais peut-être que Vigneul-Marville a cru que parmi tous ces copistes, il y en a quelques-uns qu'on peut comparer à la Bruyère. D'où vient donc qu'il ne les a pas nommés? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumières, et de la solidité de son jugement? Car infailliblement on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puisqu'il ne paroît pas que

le public ait encore préféré ou égalé aucun de ces imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage;

a pris le titre orgueilleux de *Théophraste moderne:* et c'est, dit-on, celui qui approche le plus de la Bruyère. Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace, et de bien loin, comme l'a montré depuis peu un écrivain (1), qui, après avoir assez bien découvert les défauts du *Théophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à la Bruyère. Ce qui soit dit sans conséquence. Car outre qu'on a déjà repoussé (2) les attaques de ce nouveau critique (3), je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui, après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que Vigneul-Marville.

XIX. Enfin, je vois terre, comme disoit *Diogène* le cynique. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques réflexions de notre critique sur les personnes qui ont approuvé le livre de la Bruyère. *Si ce ne sont pas des esprits superficiels*, dit-il d'abord, *je puis bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent des*

(1) Dans un livre intitulé: *Sentimens critiques sur les caractères de la Bruyère.*

(2) Dans un livre intitulé: *Apologie de la Bruyère, ou réponse à la critique des Caractères de Théophraste.*

(3) C'est, dit-on communément, Vigneul-Marville lui-même.

livres superficiellement et sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer la Bruyère. Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XX. Le premier est le P. Bouhours, qui, dit-il, *a élevé la Bruyère jusqu'aux nues, le rangeant entre les auteurs célèbres qui ont fourni à son recueil de pensées choisies. Cela*, ajoute-t-il, *s'est fait, je crois, autant par politique qu'autrement.* Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il *croit*, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il *croit* le contraire; et les voilà à deux de jeu, lui et Vigneul-Marville, tout aussi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? *Mais tout à prendre*, continue nontre censeur, toujours sur le ton d'un homme qui veut être cru sur sa parole, *je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument la Bruyère, et sans restriction mentale. Il est trop habile Jésuite pour avoir fait ce coup-là purement et simplement.* Voilà ce qu'on appelle offenser les gens sans raison et sans aucune nécessité. *D'ailleurs*, ajoute-t-il, *si la Bruyère est un excellent écrivain, il faut dire que toutes les règles du P. Bouhours sont fausses; ce que ce père ne croit pas, ni moi non plus.* Si ce n'est-là *perdre impunément de l'encre*

l'encre et du papier, qu'on me dise ce que ce peut être : car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces règles que la Bruyère a violées ? Sont-ce toutes les règles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement ? Et puis, ces règles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées ? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès ? Et le moyen d'instruire un procès sans en avoir les pièces ! Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme qui a étudié en droit civil.

D'ailleurs, à voir la manière dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le livre de la Bruyère, ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues, et sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire ; car non content de dire que la Bruyère pense d'une manière solide et agréable, il tire des *Caractères de ce siècle* des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrément, et de délicatesse. Par exemple, après avoir dit que la pensée d'un ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux petits, lui semble très-belle et très-noble, il ajoute : *Un auteur moderne*, c'est-à-dire, la Bruyère, *tourne agréablement la même pensée en satyre :* « Les Grands se » piquent, dit-il, d'ouvrir une allée dans une forêt,

» de soutenir des terres par de longues murailles, » de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces » d'eau, de meubler une orangerie ; mais de rendre » un cœur content, de combler une ame de joie, » de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, » leur curiosité ne s'étend pas jusques-là ».

Vigneul-Marville croyoit-il cet endroit mal pensé et plus mal exprimé ? Pourquoi ne le faisoit-il pas voir, en corrigeant ce qu'il y avoit de faux, et en l'exprimant d'une manière plus fine et plus agréable ? C'étoit-là le vrai moyen de plaire au public, en censurant le livre de la Bruyère : c'est par-là qu'il pouvoit donner de l'autorité à sa critique, affoiblir le témoignage du P. Bouhours, et plaire à ses lecteurs en les instruisant.

« Il y a, dit ailleurs la Bruyère, un pays où » les joies sont visibles, mais fausses ; et les chagrins » cachés, mais réels.

» La vie de la cour, dit-il encore, est un jeu » sérieux, mélancolique, qui applique. Il faut » arranger ses pièces et ses batteries ; avoir un » dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, » hasarder quelquefois, et jouer de caprice : et » après toutes ces rêveries et toutes ces mesures » on est échec, quelquefois mat, le plus fou l'em» porte et le plus heureux ».

Le P. Bouhours a trouvé à propos d'insérer ces deux passages dans son recueil de *pensées ingénieuses;*

et, selon lui, *ces sortes de définitions ou de descriptions où l'antithèse joue un peu, ont quelque chose de bien agréable.* Vigneul-Marville est-il d'un autre avis? Croit-il que le P. Bouhours n'a pas parlé de bonne-foi en cette occasion, ou qu'il a eu tort de louer ces pensées, qui, selon lui, sont fausses et grossièrement exprimées? Que ne faisoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fausses, mais seulement assez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif et plus agréable pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit, du peu d'adresse de la Bruyère et du mauvais goût du P. Bouhours? Mais il est encore temps d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, et nous le regarderons comme le *phénix* des écrivains de ce siècle.

XXI. Après le P. Bouhours, notre critique met en jeu l'abbé Fleury, qui, dans son remercîment à l'Académie Françoise, fit l'éloge de la Bruyère dont il prenoit la place, en ces termes : « Le public fait » tôt ou tard justice aux auteurs; et un livre lu » de tout le monde, et souvent redemandé, ne » peut être sans mérite. Tel est l'ouvrage de cet » ami dont nous regrettons la perte si prompte, si » surprenante, et dont vous avez bien voulu que » j'eusse l'honneur de tenir la place : ouvrage » singulier en son genre, et au jugement de

» quelques-uns, au-dessus du grand original que » l'auteur s'étoit d'abord proposé. En faisant le » caractère des autres, il a parfaitement exprimé le » sien : on y voit une forte méditation et de pro- » fondes réflexions sur les esprits et sur les mœurs : » on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit » aux occasions dans ses conversations particulières; » car il n'étoit étranger en aucun genre de doctrine; » il savoit les langues mortes et vivantes. On trouve » dans ses *Caractères* une sévère critique, des ex- » pressions vives, des tours ingénieux, des peintures » quelquefois chargées exprès, pour ne les pas faire » trop ressemblantes. La hardiesse et la force n'en » excluent ni le jeu, ni la délicatesse : par tout y » règne une haine implacable du vice, et un amour » déclaré de la vertu : enfin, ce qui couronne l'ou- » vrage, et dont nous, qui avons connu l'auteur » de plus près, pouvons rendre un témoignage, » on y voit une religion sincère ».... Toutes ces louanges ont un air de vérité qui les rend respectables. Qu'en juge Vigneul-Marville ? Il les compte pour rien. Selon lui, ces louanges ne sauroient être d'un grand poids, *parce que l'honnêteté dont l'abbé Fleury fait profession, l'a obligé de louer avec excès la Bruyère, outre que l'Académie exige de ses candidats cet encens comme une espèce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit

dire de cet éloge, si c n'étoit qu'un amas d'épithètes vagues et générales, qui ne pussent pas plutô convenir à la Bruyère qu'à toute autre personne Mais si l'abbé Fleury a prétendu peindre au nature la Bruyère, nous donner le vrai caractère de son esprit et de ses ouvrages, comme on a tout suje de le croire, Vigneul-Marville a tort de décrier cet éloge, sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant la Bruyère qui est intéressé dans cette censure, que l'auteur de son panégyrique. Ce sont les ouvrages d'un auteur qui font son véritable éloge, et non des discours étudiés qu'on publie à sa louange après sa mort. La Bruyère avoit remporté l'estime du public, avant qu'il eût été loué par l'abbé Fleury, ou par le secrétaire de l'Académie (*), qui, dans la réponse qu'il fit à cet illustre abbé, prit soin d'exprimer le caractère de la Bruyère par des traits si justes et si délicats, que je me crois obligé d'en orner ce discours. *L'excellent académicien à qui vous succédez*, dit-il à l'abbé Fleury, *étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, et qu'elle exposât continuellemeut à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point*

(*) L'abbé Régnier.

dépeintes! Ecrivain plein de traits et de feu, qui par un tour fin et singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes; peintre hardi et heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir. Si ce portrait a paru chimérique à Vigneul-Marville, il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour désabuser tant de bons esprits qui, en France et dans tout le reste de l'Europe, sont persuadés qu'il représente fidellement l'original d'après lequel il a été tiré.

XXII. Le troisième approbateur de la Bruyère, que notre critique a jugé à propos de citer, c'est Ménage, *qui a donné*, dit-il, *un grand relief aux Caractères de la Bruyère. Mais*, ajoute Vigneul-Marville, *ce Ménage disoit bien des choses sans réflexion: ses* Menagiana *le témoignent assez. Il loue et blâme d'ordinaire, plutôt, ce semble, pour parler et ne pas demeurer court, que pour blâmer et louer avec jugement et la balance à la main.* Sans prétendre défendre ici Ménage ou ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de Ménage ou de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler, pour parler de louer et blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre critique ne dit rien de l'éloge que Ménage a fait de la traduction des Caractères de Théophraste? *Elle est*, dit-il,

bien belle et bien françoise, et montre que son auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'y ai vu bien des choses que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vues dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, et qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la langue grecque. Peut-être que Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle version des Caractères de Théophraste plus exacte, et sur-tout plus françoise que celle qu'en a fait la Bruyère. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa patrie, en lui procurant une meilleure traduction de l'ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce la Bruyère*, s'il m'est permis de parler le langage de Vigneul-Marville, qui aura sans doute le crédit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes gens, où je ne crois pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIII. Pour conclusion, notre critique suppose je ne sais quels défenseurs de la Bruyère, qui se retranchent sur l'estime que MM. de l'Académie Françoise ont fait paroître pour sa personne et pour ses ouvrages, en le recevant dans leur corps. A quoi Vigneul-Marville répond, *que ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince, qui*

s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoue lui-même dans ses Caractères, quoiqu'il déclare expressément dans son Discours à l'Académie, « qu'il » n'a employé aucune médiation pour y être reçu » que la singularité de son livre ». Mais cette recommandation du Prince et cet aveu qu'en a fait la Bruyère, sont de pures chimères. C'est ce que nous avons déjà montré, et avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le temps, et abuser de la patience de ceux qui liront ce discours, que d'y insister davantage.

Cependant, si la Bruyère avoit été reçu dans l'Académie Françoise à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve de mérite de celui qui en auroit été honoré? *Il semble que Vigneul-Marville voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, et que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du peuple*, comme on a accusé injustement la Bruyère de l'avoir pensé. Boileau fut admis dans l'Académie (*) à la recommandation du Roi, et n'y seroit apparemment jamais entré sans cela: est-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illustre compagnie? Je sais ce qu'on peut repliquer à cela : que, *si la faveur des Princes n'exclut pas le mérite, elle ne le suppose pas aussi*, comme le remarque fort bien la Bruyère.

(*) Voy. l'hist. de l'Acad. Françoise, page 260.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes;
Ils se trompent en vers comme les autres hommes.

Cela est vrai, j'en tombe d'accord. Mais il n'est pas moins certain, ce me semble, qu'on devroit faire beaucoup plus de fond sur l'estime qu'un Prince auroit témoigné pour un auteur généralement estimé, tel qu'est la Bruyère, que sur les dégoûts d'un critique chagrin qui auroit diffamé sa personne sans raison, et censuré ses écrits sans les entendre, comme a fait Vigneul-Marville, ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit ouvrage.

Fin du Tome second et dernier.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE.

